

101

"Le concept césairien de pays natal, essai de définition".

LE CONCEPT CESAIRIEN DE PAYS NATAL,
ESSAI DE DEFINITION

Par

Maxime-Pierre Meto'o

A Thesis

Submitted to the School of Graduate Studies
in Partial Fulfilment of the Requirements
For the Degree
Master of Arts

McMaster University

October 1978

MASTER OF ARTS (1978)
(French)

MCMASTER UNIVERSITY
Hamilton, Ontario

TITLE: Le Concept césairien de pays natal, essai de définition.

AUTHOR: Maxime-Pierre Meto'o, B.A. (University of Kent at Canterbury)

SUPERVISOR: Dr. Caroline Bayard

NUMBER OF PAGES: 159, iv

ABSTRACT

Cette thèse se propose une lecture de la poésie de Césaire dans son contexte géographique, pour souligner le fait que l'exiguïté géographique influe dans la poésie césairienne au même titre que la prise de conscience historique. Les deux facteurs fusionnent et servent de tremplin à cette dialectique césairienne qui n'établit le particulier que pour mieux définir l'universel.

REMERCIEMENTS

Nos sincères remerciements vont au Dr. C. Bayard dont l'expérience des 'îles' nous a été indispensable, à Maroussia Ahmed qui a bien voulu lire patiemment les ébauches de ce travail, en y soulignant les maladresses, au Dr. B. Pocknell pour son stimulant concours technique aussi bien qu'idéologique. Et à tous ceux qui de près ou de loin ont soutenu nos efforts.

TABLE DES MATIERES

	PAGES
INTRODUCTION:	v
CHAPITRE I: Points de repères	1
a) topologiques	
b) historiques	
c) sociologiques	
CHAPITRE II: a) Séquelles du mal ancien: <u>Ferrements</u>	24
b) Etude de six poèmes: <u>Ferrements</u>	
CHAPITRE III: a) Prise de conscience: <u>Cahier...</u>	56
b) Révolte, purification	
et dépassement: <u>Et les chiens...</u>	
CHAPITRE IV: a) Dénonciation	103
b) Démission	
CONCLUSION:	146
BIBLIOGRAPHIE:	161

"Mais l'écrivain engagé... cherche une nouvelle attitude globale envers la vie, et cette littérature, quoique politique au sens général, n'est pas politique au sens où la société la connaît, mais englobe tout: histoire, moralité, religion, sociologie, psychologie..."

(Tom Théobalds, 'La littérature engagée et l'écrivain antillais', Présence Africaine, no. 27-28, août - nov. 1959, p. 29).

Mon peuple
quand
quand donc cesseras-tu d'être le jouet sombre
au carnaval des autres
ou dans le champs d'autrui
l'épouvantail désuet.

(A. Césaire, Ferrements, p. 81).

INTRODUCTION

Si le XIX^{ème} siècle a été celui de la colonisation, on devra s'accorder pour juxtaposer au XX^{ème} ce néologisme - décolonisation - qui prend de plus en plus d'ampleur. Or, décolonisation implique automatiquement sentiment national. Il est aisé de voir comment, après environ 300 ans les nationalités s'éveillent réfutant ou du moins mettant en question des mythes trois fois centenaires. Mais on passe souvent sous silence la prise de conscience première qui est l'étape initiale du sentiment national, on tend à oublier toutes les vicissitudes, les contradictions, l'asthénie qui viennent en obturer les issues, transformant son itinéraire en parturition prolongée. On oublie les marques indélébiles, profondes de la traite, du colonialisme.

Le concept césairien de pays natal est l'aboutissement d'une dialectique qui réétablit d'abord les racines brisées de l'homme de culture. La dichotomie - aliénation, domination, individuation - doit être résolue au niveau du poète d'abord. Bien que ce dernier ne soit pas conçu sur le modèle romantique du poète-mage, il reste le catalyseur, le point de mire et la confluence de toutes les énergies engagées à la reconquête d'une plénitude, contre les forces de dépersonnalisation.

On voit le rôle important de l'autodéfinition comme étape initiale du processus. L'homme de culture n'est capable d'assumer sa responsabilité de 'levain' que si, de la conquête de sa personnalité authentique, il a posé les chaînements nécessaires, essentiels. Pour deux raisons

a) 'raciné' il devient l'incarnation du sentiment national, le Prométhée de son peuple;

b) il va, à l'instar de Prométhée,* donnant le feu aux hommes, octroyer au peuple-démiurge, un sentiment national authentique, purifié, car c'est l'homme de culture qui, par le biais de la création artistique façonne, donne forme au sentiment national; parce que tout langage [toute oeuvre d'art] est structure, donc participation à un combat purificateur, libérateur. Le pouvoir de la parole s'allie au pouvoir de l'acte pour s'opposer à la colonisation qui est toujours suppression de l'un et de l'autre des termes. Ajoutons, pour établir l'importance du concept de pays natal dans la poésie césairienne, la nécessité de rétablir la continuité historique brisée par la traite, escamotée par la colonisation, la re-soudure du bris géographique, escamoteur de l'équilibre psychologique; la prise de conscience des valeurs négatives sciemment inculquées. Il faut se définir, c'est-à-dire se trouver, se personnaliser. Cette étape est nécessaire en autant que l'universel césairien est une mosaïque de particuliers. Individuation entraîne auto-gestion, pouvoir de la parole et pouvoir de l'action réinvestis dans le peuple-démiurge.

La re-soudure de la scission géographique juxtapose des termes essentiels: Afrique-mère, Martinique, Diaspora. Du point de vue culturel, l'introspection,

* Cette remarque classique paraît en contradiction avec le marxisme. Car Mao TseTung écrit, dans 'Quotations from Chairman...', Foreign languages Press Peking 1976, p. 88, 'The revolutionary war is a war of the masses and relying on them'. Mais dans le cadre même de l'analyse marxiste, et de façon pratique, toutes les révolutions que l'histoire vous présente semblent avoir leurs propres Prométhées: Lénin et la révolution Prusse; Castro à Cuba, Mao en Chine. Mentionnons aussi Lékou Touré en Guinée. Dans cette optique empirique, nous avons choisi Prométhée, héros mythologique et symbole, médiateur entre la masse et la prise de conscience.

l'automatisme surréaliste* réinstaurent les éléments essentiels à l'octroi d'une conscience nationale, en ramenant à la surface, la mémoire raciale. Le poème devient lieu de rencontre, fusion de tous les éléments disparates qui, cristallisés aident à la personnalisation. La structure même de l'oeuvre d'art devient invitation à l'ordre, au regroupement, liturgie sociale, réserve de foi inépuisable, dynamique, revigorante pour l'avancée vers l'avenir. L'art substitue donc au caractère hétéroclite du bris colonial, un élément d'homogénéité qui est la pierre centrale de tout édifice national. On ne peut apprécier l'importance de cette dialectique qu'en regardant de près la situation de l'Antillais qui est comme écrit Revert:

"bâtard" de l'Europe et de l'Afrique, partagé entre ce père qui le renie et cette mère qu'il a reniée... C'est le problème d'hommes privés de leur propre culture et acculturés à une autre civilisation, mais au prix de quelles mutilations!

Le déracinement est plus intense quand il va de pair avec la scission géographique, l'insularité. Ainsi le mouvement dialectique césairien compressé dans l'exiguïté de la réalité, comporte deux postulations simultanées, l'une en profondeur, l'autre, une élévation. Le mouvement descendant ou historicité est un enracinement, le mouvement ascendant ou universalité est cathartique. Cette symbolique est essentielle à la poésie césairienne:

* Breton écrit à ce propos dans Le Premier Manifeste Surréaliste, Editions du Sagittaire, Paris 1946, p. 41, 'Je résolu d'obtenir de moi ce qu'on cherche à obtenir d'eux, soit un monologue de débit aussi rapide que possible, sur lequel l'esprit critique du sujet ne fasse porter aucun jugement, qui ne s'embarrasse, par suite, d'aucune réticence, et qui soit aussi exactement que possible la pensée parlée.'

Ma poésie est celle d'un déraciné, et d'un homme qui veut reprendre racine. Et l'arbre qu'on retrouve avec tous ses noms dans tous mes poèmes est le symbole de ce qui a des racines. L'état d'un homme équilibré est celui d'un homme 'raciné'. La poésie est un enracinement, au sens où Simone Weil², juive et victime de la Diaspora, entendait ce mot.

Poésie de la nostalgie d'un paradis perdu qui ne se perd pas en jérémiades, mais plutôt, enfonce ses racines végétales vers l'Afrique-mère. Et Suzanne Césaire écrit:

L'Afrique ne signifie pas seulement pour nous un élargissement vers l'ailleurs, mais aussi un approfondissement de nous-mêmes.

Il ne s'agit pas non plus d'un retour aux sources rétrogrades, ni d'un racisme à rebours, comme l'entend Sartre, mais bien de la définition et de la consolidation de ce particulier, la négritude, qui, authentifiée et purifiée, constituera l'apport nègre à l'universel. Césaire écrit:

Ma conception de l'universel est celle d'un universel riche de tout le particulier, riche de tous les particuliers, approfondissement⁴ et coexistence de tous les particuliers.

C'est cette dialectique, qui n'établit le particulier qu'en vue de son apport à l'universel, que nous avons voulu souligner dans cette étude. Car à notre avis, le concept césairien de pays natal géographique ou historique n'est qu'une étape du processus qui va crescendo vers ce 'toit tutélaire' qu'il évoque dans Et les chiens... C'est, il nous semble, ce côté humaniste de la négritude que des critiques tels que S. Frutkin, ou Sartre ont manqué

de souligner, faussant ainsi l'itinéraire d'une pensée soutenue par l'amour de l'homme. Césaire écrit:

Mais il faut se garder de la mystique de la violence. Il n'y a pas dans l'hécatombe une vertu telle qu'elle seule puisse fonder la cité.

Le pays natal naît, bien au contraire, d'un processus purificateur qui désinfecte le passé des souillures, des mythes esclavagistes, matérialistes et anthropophages. Mais il faut se garder du regard simpliste de la première analyse. L'homme de culture, le phare baudelairien, n'est pas exempté des déboires nombreux qui parsèment la route du déraciné. Ainsi, poète-politicien, Césaire conduira son pays natal vers la départementalisation, devenant lui-même par ce biais, le mutilateur, le bourreau et la victime. Faut-il imputer cette décision (qui date de 1946) à la jeunesse du leader? A une certaine naïveté sentimentale qui nantit l'Occident de fascinations mesmériennes: qu'est-ce qui empêche l'auteur du Cahier... devenu député de percevoir le hiatus.

Il semble en première analyse, que trois siècles de contact aient oblitéré tout élément de culture autochtone autonome, frayant le chemin à une francisation intégrale. Il y a une fierté indéniable pour une petite île de 300,000 habitants qui se réclame d'une grande puissance. Nous verrons les résultats de la départementalisation.

Il s'agit maintenant de définir notre méthodologie. Quelques remarques au préalable. La poésie de Césaire naît du hiatus entre l'idéal rêvé et les problèmes réels de son peuple, sa stagnation, sa misère. Césaire écrit:

On me faisait des critiques grammaticales, mais on ne voulait pas voir le fond, c'est-à-dire la condition du Nègre. Je crois qu'on aurait dû avant tout restituer l'homme à son cadre.⁶

Nous avons essayé de 'restituer l'homme à son cadre'. Nous partageons les vues de K. Kesbloot qui affirme que

pour comprendre la grande colère de Césaire et ses blessures et son angoisse, il faut apprendre les Antilles, contrée déshéritée malgré un merveilleux climat.⁷

Pour restituer l'homme à son cadre, il fallait 'apprendre' sa Martinique natale. Il en ressort que cela nécessitait le recours à la géographie, à l'histoire, à la sociologie, à l'anthropologie, et à l'ethnographie.

Comment justifier ces emprunts qui, dans un sens risquaient d'étouffer le littéraire?

Le social est partout et tout offre prise à une lecture sociale.⁸

écrit Claude Duchet dans un article intitulé 'Le projet sociocritique: Problèmes et perspectives.' Il n'était pas possible, au moyen du seul instrument littéraire de se familiariser avec des notions d'économie politique qui finissaient par suinter au sein même du poème. Dans le cas de la poésie césairienne le brassage dans les souffrances quotidiennes de son peuple est un élément essentiel du processus esthétique. Césaire affirme:

Nous sommes des propagateurs d'âmes, des multiplicateurs d'âmes, et à la limite des inventeurs d'âmes.⁹

Et si, comme l'affirme C. Duchet,

le postulat de la sociocritique est bien celui de la nature sociale de l'objet littéraire, de la présence constitutive du social en lui, ou, si l'on veut de la fonction constructive du social dans l'élaboration de cet objet,¹⁰

nous ne pouvions pas trouver meilleure méthode d'étude. Car l'idéologie césairienne est directement issue du social, bien qu'elle n'en comporte qu'un aspect. Le concept du peuple-démiurge octroie aux masses pouvoir créateur, pouvoir de la parole et pouvoir de l'action parce que

ce sont les masses qui font l'histoire et non pas l'homme-individu, fût-il écrivain d'avant-garde.¹¹

La sociocritique est la méthodologie la plus appropriée à l'étude d'une écriture poétique qui se veut l'expression du fait social.* Le social s'érige en acmé du processus esthétique: générateur d'idées, il en est aussi le réceptacle. C'est dans ce sens que F.I. Case affirme que

l'esthétique littéraire, qui est une démonstration de certaines aspirations et de certaines conceptions individuelles ou collectives est un fait sociologique.¹²

Le fait social étant multidimensionnel, il poussera obligatoirement le critique vers un certain éclectisme: enquêtes historiques et études topologiques, notions ethnologiques et anthropologiques aideront à cerner le

* Notons cependant que, de la sociocritique, nous n'utiliserons que les prémices et non pas la méthode. Nous nous attacherons à faire un commentaire de texte.

'statut du social' dans le texte, bien que la taxinomie des sciences annexes soit difficile à déterminer.

L'enquête topologique se trouvait justifiée par la constance du thème de l'île, par la référence à sa dérélition. Césaire écrit:

Le thème de l'île est constant chez moi. L'île, par ses dimensions réduites en face du continent, possède un côté paradisiaque en même temps qu'elle est le symbole de la dérélition. Une phrase de Pascal illustre assez bien mon sentiment, bien que je ne sois pas religieux : 'imaginez des hommes abandonnés dans une île qui attendent la mort'¹³

ou encore,

Je n'étais pas à mon aise dans le monde antillais, monde de l'insaveur, de l'inauthenticité.¹⁴

Quant à la sociologie, on lui empruntait l'observation du fait social, la notion de drame (réalité observable, réalité sociale engagée dans une action déterminée avec plus ou moins de rigueur), les couples antinomiques esclave et maître; exploiteur et exploité; culture autochtone et culture Occidentale. D'autre part, la dimension sociale de la poésie césairienne exploitait, par le biais de l'histoire, la mosaïque d'exactions et de dénis de justice soufferts par son peuple. En outre la dimension historique, au mot de Barthes propose à Césaire 'l'exigence d'un langage librement produit', l'invention du langage initiant le processus d'invention du peuple. La réaction culturelle a une implication sociologique. L'ethnologie et l'anthropologie apportent l'élément purificateur que nécessite l'effort de repersonnalisation. Tout se regroupait dans ces mots de Césaire:

Je suis à la jonction de deux traditions: américain
par la géographie, africain par l'histoire, et
les mythes des deux continents interfèrent dans
mes poèmes. ¹⁵

Pour mener à bien notre étude nous suivrons le plan ci-dessous:

- I. Points de repères a) topologiques
b) historiques
c) sociologiques
- II. a) Séquelles du mal ancien: Ferrements
b) Etude de six poèmes : Ferrements
- III. a) Prise de conscience : Cahier d'un retour au pays natal.
b) Révolte, purification et dépassement: Et les chiens se taisaient...
- IV. a) Dénonciation : Discours sur le colonialisme.
b) Démission : Lettre à Maurice Thorez.
- V. Conclusion.

NOTES:

Introduction:

- 1) cité par Lilyan Kesteloot, Aimé Césaire in Poètes d'aujourd'hui, Seghers, 1962, p. 17.
- 2) Cahen, Propos recueillis in Afrique, no. 5, octobre 1961.
- 3) Suzanne Césaire, 'Léo Frobenius et le problème des civilisations' in Tropiques, avril 1942, citée par M. a M.NGal in Aimé Césaire un homme à la recherche d'une patrie, Les Nouvelles Editions Africaines, Dakar-Abidjan, 1975, p. 116.
- 4) A. Césaire, 'La pensée politique de Sekou Touré' in Présence Africaine, décembre 1959 - janvier 1960, p. 66.
- 5) Cahen, article cité.
- 6) Lilyan Kesteloot, opus cité, p. 11.
- 7) C. Duchet, 'Le Projet sociocritique: Problèmes et perspectives', in
- 8) La lecture sociocritique du Texte Romanesque, Samuel Stevens Hakkert & Co., Toronto, 1975.
- 9) Aimé Césaire, 'L'homme de culture et ses responsabilités' in Présence Africaine, février - mai 1959, p. 118.
- 10) C. Duchet, article cité.
- 11) Ibidem.
- 12) F.I. Case, 'L'Analyse sociocritique du roman africain: problème d'une méthode' in La lecture socio-critique du texte romanesque, opus cité.
Inspiré d'Emile Durkheim, Les règles de la méthode sociologique, 1901.
F.I. Case souligne la responsabilité de l'écrivain et de l'artiste issus des pays colonisés. La même idée est soutenue par Césaire dans son article 'L'homme de culture et ses responsabilités'. L'écriture devient expression de la volonté populaire, donc fait socio-politique, document social.
- 13) J. Sieger, Propos recueillis in revue Afrique, no. 5, octobre 1961, p. 18.
- 14) Ibidem.
- 15) Ibidem.

POINTS DE REPERE HISTORICO-GEOGRAPHIQUES

CHAPITRE PREMIER

Points de repères historico-géographiques

Pour permettre de dégager le concept césairien de pays natal, nous allons commencer par placer sur la carte géographique sa Martinique natale, et en tracer un profil historique.

La Martinique est située dans le bassin Caraïbe. Elle est bordée au nord par le canal de la Dominique, au sud par le canal de Sainte-Lucie, à l'ouest par la mer des Caraïbes (mer des Antilles), et à l'est par l'océan Atlantique. Elle s'étend en latitude entre $14^{\circ}23'28''$ et $14^{\circ}52'43''$ nord, en longitude entre $60^{\circ}48'45''$ et $61^{\circ}13'53''$ ouest. La longueur totale de l'île est de 70 kms. Sa largeur est de 30 kms maximum et de 12 kms minimum. L'île a une superficie totale de 1.100 kilomètres carrés; le relief en est assez accidenté. Le point culminant est la Montagne Pelée, au nord (1430 mètres). Il faut y ajouter, à une dizaine de kilomètres, les trois Pitons de Cabaret, culminant à 1200 mètres. Ces sommets sont entourés de crêtes atteignant 500 à 700 mètres. Le long de la côte atlantique s'échelonne une chaîne secondaire de crêtes d'environ 500 mètres de haut.

L'île jouit de quatre saisons: la saison sèche, aussi appelée carême, s'étend du 15 janvier au 15 avril; la saison de pluie ou hivernage, du 15 juillet au 15 octobre, celle-ci est la saison des cyclones; du 15 octobre

au 15 janvier s'étend la petite saison de pluie, fraîche et relativement pluvieuse; du 15 avril au 15 juillet, la petite saison sèche, chaude et quelquefois pluvieuse. Les températures extrêmes sont de 17°5 en décembre et 33° C. en août.

La Martinique tire peut-être son nom du fait que Christophe Colomb la découvrit le jour de la Saint-Martin. Cette anecdote n'est cependant pas vérifiée, car Colomb ne découvrit l'île que le 15 juin 1502, à son quatrième voyage, à une époque de l'année où, selon l'abbé Rennard, Martin ne figure pas dans le Calendrie. L'île est cependant désignée au XV et XVI^e siècles, par les navigateurs, sous le nom de Martinino ou Mandinina et Madinina, l'île aux fleurs, en Caraïbe. Cette traduction est réfutée par Pierre Margry, pour qui Madinina ou Martinina signifierait l'île des femmes, ou des guerrières. Au dire des chroniqueurs, Madinina n'était une île habitée que de femmes guerrières. Ces femmes seraient les antiques amazones qui chassées de l'île, se seraient réfugiées sur les rives de l'Orénoque et de l'Amazonie. Cette légende ne semble pas confirmée. Si Jean Hugues de Linachot écrit en 1619 dans Histoire de la Navigation¹:

Là autour se trouve une île nommée Mandinina ou l'île des femmes à la manière des Amazones...

Le fameux Corsaire François Leclerc lui affirme vers 1650 que:

L'île Matelyme ou Martinino, laquelle aucuns veulent feindre avoir été le repaire des Amazones ou bien les femmes y avoir à leur exemple et des Lemniades, exterminé tous les mâles de leur île. Mais ils s'abusent d'autant qu'il y a pour²le moins cent indiens, braves tireurs de flèches...

Au début du XVII^e siècle, dès 1624 l'usage voulait que des explorateurs aillent s'installer aux Antilles pour cultiver le tabac. En 1627, Belain d'Esnambuc crée avec l'appui de Richelieu, un établissement dans l'île de Saint-Christophe. De ce port d'attache, il englobera peu à peu les îles environnantes. Ce fut cependant son lieutenant Liénard de l'Olive qui prit possession de la Martinique. Il rentre en France en 1634 et forme avec un ancien officier d'escadre, Jean du Plessis d'Ossonville, une association se proposant d'exploiter les petites Antilles. Les deux associés signent le 14 février 1635 avec la Compagnie des îles d'Amérique, un contrat les autorisant à exploiter l'île la mieux appropriée à ce dessein. Les deux associés renoncèrent cependant à la Martinique où ils débarquent le 25 juillet 1635. Ils trouvent l'île bordée de précipices, montagneuse et infestée de serpents. En août 1635 d'Esnambuc part de Saint-Christophe et met le cap sur la Martinique. Il en confie le gouvernement à Jean du Pont, son lieutenant. Les ennemis les plus redoutables sont à cette époque les Caraïbes. Ils sont défaits à la bataille du Fort Saint-Pierre en 1635 et offrent la paix aux Français.

Du Pont emprunte un flibot à destination de Saint-Christophe pour annoncer la nouvelle d'Esnambuc. Son flibot disparaît dans une tempête. D'Esnambuc envoie pour le remplacer, Jacques du Parquet. Du Parquet signe avec le chef des Caraïbes un traité qui partage l'île dans le sens de la longueur: l'ouest revient aux Français et l'est aux Caraïbes. Du Parquet respecte les termes de ce traité jusqu'à sa mort survenue en 1658. Ce n'est qu'après celle-ci que, prétextant une histoire de chasse, les colons s'engagent dans des hostilités contre les Indiens et les chassent définitivement de l'île.

L'île appartient toujours à la Compagnie des îles d'Amérique, plutôt qu'à la couronne. La culture du tabac y est intensive. La Compagnie des îles d'Amérique fait faillite et doit vendre ses possessions aux gouverneurs respectifs. Du Parquet devient ainsi l'acquéreur de la Martinique. En 1661, à l'instigation de Colbert, la Compagnie des Indes Occidentales récemment constituée, rachète toutes les îles. Le gouvernement de la Martinique est confié à Prouville de Tracy. En 1669, la Martinique passe de la dépendance de la Compagnie des Indes Occidentales, à l'autorité directe du roi. Louis XIV confie au Marquis Jean-Charles de Baas la charge de lieutenant général. Le 15 janvier 1677 Baas meurt. Et le 13 mai 1678, le Comte de Blénac lui succède. Louis XIV meurt le 19 septembre 1715. Le Duc d'Orléans donne des instructions au marquis de la Varenne en vue d'une stricte application de l'ordonnance qui lui interdisait tout commerce avec l'étranger. La mise en vigueur de cette ordonnance déclenche le 'Gaoulé' (rassemblement tumultueux). Les colons qui ont à leur tête le colonel Dubuc arrêtent le gouverneur et son intendant et les embarquent de force dans un navire en partance pour la France.

La colonie va se trouver divisée à nouveau après juillet 1789. Les monarchistes se rangent sous la bannière du chevalier Dubuc, et le colonel Chabrol prend le commandement des citoyens républicains. L'Assemblée nationale annonce le 28 mars 1792 l'égalité des droits politiques des hommes de couleur libres avec les colons blancs.

Le 4 février 1794, la convention décrète l'abolition de l'esclavage dans les colonies françaises. Le décret n'est cependant pas promulgué à la

Martinique à cause d'une attaque anglaise de l'île.

L'île reste huit ans aux mains des Anglais et ne sera restituée à la France qu'en 1802, à la signature du traité d'Amiens. Sous le commandement du capitaine général Louis Thomas Villaret de Joyeuse, et par décret du 20 mai, l'esclavage est ré-établi aux colonies. A la Martinique la situation était inchangée, celle-ci n'ayant pas bénéficié du décret de la convention. A Saint Dominique et à la Gouadeloupe cependant, le retour sur le décret provoque de violentes insurrections de 1814 à 1830; l'événement principal fut l'abolition de la traite condamnée par le congrès de Vienne dont la France était signataire, et par l'affaire Bisette. Cyrille Bisette, homme de couleur libre fait éditer à Paris une brochure intitulée De la situation des hommes de couleur libres aux Antilles Françaises.³

Cette brochure donne lieu à Saint-Pierre, à des poursuites de la part du tribunal. Trois condamnés: Cyrille Bisette, Volny et Fabien subissent le supplice de la marque et font appel devant la juridiction française qui casse le jugement prononcé par le tribunal de la Martinique. La Monarchie de juillet reconnaît des droits civils et politiques aux affranchis.

En 1830, ces droits sont remis en question: un différent d'ordre civil oppose l'homme de couleur libre, Faustin Rosemond, au citoyen blanc Louis Hilaire Lasserre. L'affaire aboutit à la condamnation à mort, non pas de Rosemond, mais d'un autre 'homme de couleur' libre, Jean-Baptiste Césaire. Les hommes de couleur libre de la région du lorrain se soulèvent et incendient plusieurs habitations. Le 17 février 1835, la cour d'assises de Fort-Royal acquitte Césaire.

En 1833, à la suite des efforts de Clarkson, de Wilberforce et de Buxton, la Grande-Bretagne abolit l'esclavage dans ses colonies. En France, Marcel Schoelcher publie de 1833 à 1848 plusieurs ouvrages à résonance philanthropique: De L'Esclavage des noirs et de la législation coloniale; Abolition de l'Esclavage.⁴ Le 27 avril 1848 ses vœux sont comblés par sa signature du décret de l'abolition de l'esclavage, en qualité de membre du gouvernement provisoire. L'émancipation des esclaves a des conséquences sur le plan économique: les planteurs manquent de main d'oeuvre, les anciens esclaves refusant même les emplois rémunérés. Après le coup d'Etat du 2 décembre 1851, Louis Napoléon Bonaparte va ré-assujettir les esclaves au carcan de leurs maîtres. En 1852, la crise de main-d'oeuvre menace l'économie de l'île. La production du sucre tombe de 33,000 tonnes en 1848 à 12,000 tonnes en 1851.

Le gouvernement impérial introduit à la Martinique des travailleurs libres venus d'Afrique (Congo en particulier), d'Asie (Inde française). En 1902, l'éruption du Mont Pelée détruit de fond en comble la ville de Saint-Pierre, et retarde le développement de l'île en décimant une grande partie de la classe professionnelle. En 1914-1918, la Martinique participe à la première guerre mondiale. Elle envoie sur le front français aussi bien que celui des Dardanelles plusieurs milliers de soldats dont 2,000 sont tués ou portés disparus. 1935 voit le rattachement des Antilles à la France. En 1939-1945, la Martinique participe à la seconde guerre mondiale. 1946. Après le vote de la loi d'assimilation, le régime préfectoral est instauré: la Martinique, la Guadeloupe, la Guyane et la Réunion deviennent des départements d'Outre-Mer.

NOTES SOCIOLOGIQUES.

Couleur et Stratification.

Notes Sociologiques.^{*}

Couleur et Stratification.

La population martiniquaise se divise en 'Békés', Mulâtres et Noirs. A ces trois subdivisions viennent s'ajouter Indiens et Chinois minoritaires. 89% des 'Békés' de race blanche sont des descendants des premiers colons. Les 'Békés' représentent 1%, 3,500 habitants, dans une population totale de 340,000 habitants.⁵

Les Békés sont répartis en douze familles et possèdent environ 75% de l'île; ils contrôlent 85% des exportations (surtout rhum et sucre en 1938). Le statut du Béké, à cause d'un certain snobisme aristocratique, est au-dessus des deux autres subdivisions.

Les Mulâtres forment la bourgeoisie (environ 1,000 familles - 1949). Cette classe professionnelle est une élite qui comporte des éléments de formation métropolitaine.

Les Noirs, 70% de la population, forment la classe économique la plus basse. En dépit de l'égalité des droits, ce dernier groupe est de loin le

* Les références statistiques dont nous nous servons ici sont empruntées de la Typologie des Centres Urbains de la Martinique, écrite par Luc Loslier et publiée à Sherbrooke, par le Département de Géographie de l'Université de Sherbrooke, ainsi que de Daniel Guérin, Les Antilles Colonisées, Présence Africaine, Paris, 1956, 188 pages.

plus pauvre.

L'anathème des Antilles ne s'arrête pas à cette stratification sociologique, artificielle, parce qu'imposée par le passé d'esclavage et le régime colonial. On notera en outre la carence d'une unité linguistique, le snobisme avec lequel le créole est traité par les magnats des couches sociales à prétentions métropolitaines. Ajoutons la diversité des traditions qui ne laissent à la base aucun facteur d'unification, d'aspiration nationale et de cohésion. On comprendra la dichotomie qui est au centre du concept césairien de 'pays natal', on en saisira l'ambivalence quand on aura visualisé le manque d'homogénéité de la Martinique, le statut politique qui fait d'elle une dépendante économique-socio-politique. Tels sont les facteurs qui poussent le poète à une expansion de sa terre natale aux horizons trop obstrués. On parle des Antilles comme on parle d'une utopie: le passé d'esclavage, les divisions artificielles des puissances coloniales (Grande Bretagne, France, Etats-Unis, Hollande, Espagne), dans les domaines linguistiques, religieux, culturels, financiers, politiques et économiques, ont scindé pour mieux régner, un ensemble qui était naturellement homogène. Quand on se penche sur la visée politique des organismes tel que 'la Commission Caraïbe', on ne peut s'empêcher d'y déceler une manigance stratégique, gardant un oeil ouvert sur ce qu'il est maintenant convenu d'appeler la Méditerranée américaine, avant-poste d'une éventuelle défense du Canal de Panama. Une certaine tradition humaniste tressaillit à la découverte de ces truchements. On est porté à vouloir, à cor et à cri, rappeler l'attention des stratèges et celle des magnats industriels, ceux qui forment la ploutocratie sucrière, oligarchique et démunie de conscience sociale, vers l'indicible misère du peuple: la sécurité sociale au rabais, le chômage, la recrudescence de la malaria, la

sous-alimentation, la carence d'industries, maintenue, on le sait maintenant, pour garder les îles sous la domination économique d'une Europe qui se mourrait, si elle ne 'fabriquait' pas ses marchés. On nous rétorquera que le sifflement du fouet s'est estompé, que les négriers sont à jamais des pièces de musée (quand on a le courage d'en exposer la plaie vive), les séquelles de l'esclavage se perpétuent, répondrions-nous: une oligarchie minoritaire, (1% de la population de la Martinique) contrôle 85% des exportations. Quand on se penche sur les statistiques économiques dont sont responsables et le Béké et l'économie métropolitaine depuis 1848, s'étonne-t-on de constater que les exportations sont restées inférieures aux importations de 1946 - 1950?

N.B. Les chiffres cités ci-dessous représentent des francs.

<u>Dates</u>	<u>Exportations</u>	<u>Importations</u>	<u>Déficits</u>
1946	1.563.700	1.584.100	20.400
1947	4.117.400	3.667.595*	
1948	4.692.579	6.304.643	1.612.064
1949	5.558.631	8.441.298	2.882.667
1950	5.371.889	7.287.645	1.915.756

On voit que la Martinique sert de succursale à l'économie métropolitaine, et que ce rôle de dépendante soumise est, en réalité, une perpétuation du passé esclavagiste, une séquelle du crime ancien.

L'isolement des Antilles nous amène à parler du vieil adage colonial qui voulait que, pour mieux régner, on divisât. Ainsi on est étonné de l'insularité qui cloisonne Martinique et Guadeloupe, sans relations entre

* Le seul supplément à la balance des paiements arrive en 1947, il est de 449.805 frcs.

elles, pour ne parler que de ces deux-là. Nous avons en outre mentionné les différences linguistiques, culturelles et politiques imposées de l'extérieur, et qui transforment la plupart des 'isles' en véritables prisons. La misère est le lot de la masse, contrastant dramatiquement avec le luxe éclatant d'une minorité de propriétaires terriens à prétentions aristocratiques. La misère économique s'aggrave de la carence de charbon et de minerai de fer, carence qui condamne la Martinique à la non-industrialisation et ne réserve à 70% de la population que le rôle d'ouvrier agricole, là où l'automation ne s'est pas encore emparée des quelques emplois accessibles.

Une autre contradiction sociale. Le taux d'accroissement de la Martinique est de 6 à 7.000 unités. Ce chiffre admirable reflète les progrès prophylactiques. Mais ce rythme d'accroissement pour une île de 1.100 km² peut avoir des implications dont on imagine les conséquences: drame d'une jeunesse oisive, saignée de l'émigration etc. En outre, le contrôle des naissances s'oppose à l'emprise de l'église catholique. Il ne reste à ce problème qu'un palliatif aussi destructeur que précaire, une émigration organisée vers la Guyane. La Martinique n'échappe pas aux déséquilibres du sous-développement: son économie est lourdement redevable de l'agriculture, pendant que le petit nombre d'usines dont elle est dotée, Petit Bourg, Lareinty, Ste-Marie, Lamentin, Rivière Salée, appartiennent, comme nous l'avons souligné à une petite caste d'une dizaine de familles qui contrôlent les banques, monopolisent les bénéfices, concentrent les investissements dans la propriété foncière, perpétuant ainsi une féodalité agraire, forme anachronique de domination. A ce mal colonial, il faut ajouter ses pactes: la métropole se propose d'imposer à l'île les objets manufacturés qu'elle

veut 'liquider', et d'entraver simultanément les ressources autochtones. Cette double action aboutit à faire des Antilles, en général, et de la Martinique en particulier, un marché protégé pour les articles de l'industrie métropolitaine qu'elle troque contre banane et sucre. Marché protégé à longue échéance, parce que la Martinique ne pourrait pas acheter sur le marché le moins cher. Elle doit acheter de la 'mère patrie'. Les prix du seul marché que lui réservent des pactes coloniaux surannés, sont alourdis du coût du transport (il y a 7.000 kms de la côte française à la Martinique) que la Compagnie Générale Transatlantique se garderait bien de réduire. A ce 'protectionisme' économique se juxtapose une attitude paternaliste, elle aussi corollaire des pactes coloniaux: la monoculture sucrière en Martinique est soumise à une concurrence cubaine intense. La production cubaine se situe au-delà de 100 tonnes de cannes à l'hectare, quant à la Martinique, elle atteint 50 tonnes à l'hectare. D'autre part, le cours mondial du sucre est de 27.500 frcs. la tonne métrique. La Grande-Bretagne paie en 1956, 36.500 frcs. la tonne. Les Etats-Unis paient à Cuba et à Porto-Rico, environ 4.200 frcs. la tonne. La France paie aux Antilles françaises 68.500 frcs. la tonne. L'implication de ce protectionisme est l'économie artificielle des îles, dont les profits ne sont encaissés que par les planteurs, occupant la couche supérieure de la stratification sociale et assurant de ce fait, l'hégémonie de la métropole. Hégémonie de la métropole et domination oligarchique d'une couche minoritaire sont les conséquences de la perpétuation des valeurs économiques esclavagistes qui n'ont pour but que le maintien d'un marché. Ceci explique la rareté des raffineries dont l'installation sur place rabaisserait les prix, la grande résistance qu'opposent les importateurs de poisson (morue) à toute idée de développement et de modernité.

nisation de la pêche locale. Du point de vue des relations sociales cependant, la ségrégation raciale en Martinique, échappe au côté effervescent qu'elle prendrait aux Etats-Unis. Il n'y a pas de discrimination légale, comme en Afrique du Sud. Mais les faits sociologiques tels que l'isolement hautain des 'Békés' (clubs privés), le tabou des mariages interraciaux, poussent plus d'un auteur à conclure qu'aux Antilles en général, le degré de pigmentation détermine l'appartenance à telle ou telle classe sociale.

Cette vue d'ensemble donnerait un tableau plutôt négatif de la situation. En fait, une liste de solutions répondrait aussitôt à la plupart des malversations citées plus haut. Ainsi à la carence d'homogénéité culturelle, plus d'un répondraient sûrement que des séquelles de cultes africains (sentiment religieux du vaudoo) représenteraient des embryons d'une culture autochtone autonome, auxquels on ajouterait tout le bagage folklorique des îles, danses, art, créole, contes, etc... Forme de résistance, le vaudoo est en effet refus de la religion des maîtres et de la culture imposée. Il comporte un élément onirique qui aide la population à rompre avec l'état quotidien de servitude. Le rêve de possession et sa crise sont une élévation beaudelairienne, "vers l'inconnu pour trouver du nouveau". L'individu, pour échapper aux médiocres miasmes de la réalité est 'monté', c'est-à-dire qu'il s'identifie avec l'esprit, un être supérieur et puissant. La crise est donc échappatoire aux souffrances et aux privations journalières. D'autre part, et nous le verrons dans la partie de cette étude qui traite les textes littéraires, Césaire se propose de libérer son peuple du paralysant handicap du complexe d'infériorité. On verra que Césaire ne se borne pas à octroyer une conscience fière de sa race, il dépasse celle-ci et met l'accent sur la

dignité d'homme: Homo sum. L'identité du Martiniquais se complique désormais d'une stratification multidimensionnelle. Elle emprunte à l'histoire, en gommant le passage du temps, son Afrique-mère.⁵ Revigoré de l'appartenance africaine, on exorcise le passé d'esclavage, la langue créole. On parle de fierté d'être noir, et partant de renaissance culturelle, née d'une prise de conscience dont la démarche essentielle est l'acceptation de ses propres composantes à soi. Cette démarche césairienne, dialectique, s'implantera mieux dans la masse laborieuse, celle-ci n'ayant subi de la culture européenne que les ricochets. C'est ainsi qu'à la base même de la société antillaise on assiste à l'éclosion d'une culture autochtone. L'engagement des écrivains antillais, s'il invite à la lutte, s'il met l'accent sur les revendications des noirs, refuse le racisme. Au contraire, la revendication du noir s'inscrit dans le cadre de la lutte des classes. Roumain écrit dans Gouverneurs de la Rosée en 1950:

Un bourgeois noir ne vaut pas₆ mieux qu'un bourgeois mulâtre ou blanc.

Et Leiris renchérit dans Contacts de civilisations aux Antilles:

... les luttes entre gens de races différentes s'intensifient dans la seule mesure où elles₇ ont une base économique, un contenu de classe.

Voilà dans quelle mesure le concept césairien du pays natal, par le biais de l'histoire, déborde le cadre du pays natal géographique, la Martinique, pour épouser les revendications universelles de la lutte des noirs du monde entier, 'la négraille en déambulation', mais aussi celles de la grande lutte de tous les exploités contre un capitalisme anthropophage. C'est le message qu'une

poignée d'intellectuels de couleur, s'érigeant en agitateurs politiques, va essayer de communiquer au peuple. La couche métissée rencontre à mi-chemin une bourgeoisie noire, le mouvement de descente vers le peuple devient lui-même facteur d'unification, de fusion. Ainsi Jacques Roumain, bien que membre de l'élite haïtienne est le fondateur du communisme haïtien. Césaire, membre de la bourgeoisie noire, sera à la tête du parti communiste martiniquais jusqu'au 24 octobre 1956. Le mouvement constitue d'abord une rébellion contre la ploutocratie sucrière et propage une prise de conscience simultanément raciale et sociale.

Voyons les circonstances historiques. En Martinique, la dictature militaire du gouvernement de Vichy que représente la triste mémoire de l'Amiral Robert, hâte l'oscillation de l'opinion populaire vers l'extrême-gauche. Dans ce pays de forte tradition française, on ne peut pas pardonner aux partisans vichyssois leur trahison. Toutes les forces s'opposent à cette dictature à tendance fasciste, d'où, après la libération, le triomphe incontesté de l'extrême-gauche (Juillet-août 1943). Deux députés communistes sont délégués à l'Assemblée Nationale, le troisième est le socialiste Véry. Césaire est élu député.

En outre, au Conseil Général, les communistes gagnent 14 sièges, et les socialistes 12, sur un total de 36. Le triomphe de l'extrême-gauche se couronne par l'élection d'Aimé Césaire à la mairie de Fort-de-France. La montée de l'extrême-gauche va crescendo: en 1951, le parti communiste martiniquais obtient 60% des suffrages (Césaire, Bissol); et en 1956, il regroupe bien plus de 62%. Grâce aux idées disséminées, le mouvement syndical répond en écho. On notera le soulèvement des ouvriers des plantations du Nord de

l'île, sous l'instigation d'un ouvrier-maçon, Crétinoir. Dans la région de Basse-Pointe,* entre 1944 et 1945, une grève éclate et durera trois mois. En 1948, sous le préfet socialiste Trouillé, des altercations opposent grévistes et policiers, trois grévistes sont abattus. En 1950, à Basse-Pointe, Guy de Fabrique, un 'gèreur' qui avait menacé des grévistes d'un revolver, est lynché par les travailleurs. En 1954, au cours d'une grève de 3 mois, 39 grévistes sont emprisonnés.

En plus de l'apport de cohésion et de prise de conscience au niveau du prolétariat et, nous l'avons dit, grâce au concours d'intellectuels de couleur, de la masse prolétaire, naît une culture autochtone, premier élément de cohésion. Mais le mouvement de l'extrême-gauche martiniquaise n'évolue-t-il pas au sein d'une contradiction hiérarchique? Il s'est acquis un certain pouvoir au sein même du cadre capitaliste et colonial. Pour résoudre cette contradiction, n'eût-il pas été logique de se débarrasser d'abord des cadres coloniaux et capitalistes de la ploutocratie sucrière?

L'acquis des droits politiques n'étant pour l'idéologie marxiste qu'une étape dans l'itinéraire qui monte vers l'appropriation, par le prolétariat, des moyens de production, comment résoudre ce dilemme dans lequel le mouvement se trouve plongé, de remédier aux malversations qui plongent le peuple dans l'abîme de la misère si les cadres mêmes de la plantocratie apparaissent inexpugnables?

* Le mouvement de gauche, s'il atteint l'apogée en Martinique a répercussions considérables à la Guadeloupe.

La deuxième contradiction est la suivante: le mouvement des peuples opprimés semble suivre une ligne universelle, d'Algérie au Ghana, en passant par les Antilles anglaises, il y a une poussée vers l'autonomie interne et, éventuellement l'indépendance. La Martinique en 1946 forme une exception à cette règle: le mouvement de l'extrême-gauche dont nous venons d'admirer l'impact socio-politique, votera le 19 mars 1946 une loi d'assimilation qui intégrera la Martinique au sein de la 'mère patrie', en qualité de département.

Quelles sont les raisons qui justifient une démarche si contraire à toute expectation? Il faut d'abord mentionner la coïncidence historique qui fait qu'en 1946, le parti communiste français est au pouvoir. Maurice Thorez qui en est le chef assume les fonctions de vice-président. Il semble donc à ce moment que les intérêts des opprimés, en général, et ceux des travailleurs coloniaux en particulier, ne puissent résider en de meilleures mains. Le vote pour la 'départementalisation' semble un vote pour l'amélioration des conditions du peuple, la métamorphose du statut colonial, au statut de français à part entière. Ajoutons, pour justifier la promptitude du vote, une peur vague de la mainmise américaine, dont l'imminence, comme on l'a vu, ne pouvait s'expliquer qu'à cause de la position stratégique des Antilles. A ces raisons d'actualité, viennent se greffer des explications historiques. L'île est marquée depuis le XVII^{ème} siècle, d'une forte influence française. On sait ce que cette dernière comporte de sentimentalité, d'odeur de démocratie et de centralisation. On évoque avec quelle ferveur la France de la Révolution épouse la cause des 'hommes de couleurs'. On n'a pas oublié l'oeuvre de Schoelcher, l'émancipateur. On connaît l'immense prestige de la France du siècle des 'lumières'. Il manque aux Antilles

françaises la réaction épidermique des Antilles anglaises, où des relations distantes et tendues ont précipité des requêtes d'autonomie. Au contraire, la France a établi avec ses Antilles, des liens non seulement historiques, mais aussi biologiques, quand on considère le nombre de métisses issus de ce concubinage. Ce sentimentalisme n'a pas motivé que ceux du mouvement d'extrême-gauche martiniquais, écoutons plutôt Jaurès:

La Martinique est un lambeau de l'histoire de France palpitant sous d'autres cieux.

Cette vue n'écarte certes pas l'atavisme africain, la déshumanisation esclavagiste, elle nous montre plutôt la mesure de la schizophrénie culturelle dont souffre la personnalité de l'Antillais. Le métissage n'est pas que biologique, il réclame sa part culturelle. On appréciera la complexité psychologique d'une personnalité ambivalente qui ne peut pas garder la tête froide entre deux termes d'un choix. Mais enfin, dire que l'antillais est déchiré par une âme souffrante de n'être pas deux, n'est-ce pas verser dans une sentimentale mauvaise foi? N'est-ce pas donner réponse facile à un phénomène unique, brûlant d'actualité et de singularité?

Dans son livre Les Antilles décolonisées, Guérin cite cette pensée de Rosan Girard:

L'antillais est un être ambivalent, doté de deux personnalités, tiraillé entre deux appartenances. Pour se lier à la nation française, il a fallu que la Martinique taise une moitié d'elle-même.

Nous taxons une telle définition de schizophrénie culturelle. Qui ne verrait pas la teinte intéressée et pleine de mauvaise foi du choix ainsi défini?

On a essayé de justifier le phénomène en évoquant l'horreur de l'humiliation du régime colonial et du statut d'inférieur qui en est conventionnellement le corollaire. Nous disons qu'une telle justification n'est tenable que si on est prêt à accepter comme efficace la conduite de l'autruche qui, dans l'éventualité d'un péril, s'enterre la tête dans le sable. De plus, il est facile de rétorquer à une dialectique si puérilement naïve, que, ce qu'on n'a pas gagné sur le champ de bataille, on ne peut gagner autour de la table de conférence.

Comme pour donner raison à cette dernière constatation, le bilan de la départementalisation n'a pu abolir la mosaïque de dénis de justice qui est devenue l'image familière de la Martinique. Si elle a appliqué les lois sociales métropolitaines et, grâce au support financier de la métropole, revalorisé les salaires en même temps qu'initié grands travaux et réforme fiscale, elle a au contraire, importé un niveau de vie élevé, facteur qui a automatiquement invalidé la revalorisation des salaires. La mise en vigueur de la législation sociale ne s'est effectuée qu'à moitié, n'offrant de sécurité sociale et d'allocations familiales qu'embryonnaires. A cette litanie se grefferaient les cadres économiques anachroniques, l'infrastructure routière inefficace, l'urbanisme médiocre. Oubliera-t-on de mentionner l'efficacité de la fonction publique française qui a promptement 'bombardé' la Martinique d'un flot de fonctionnaires métropolitains, à peine conscients des problèmes locaux. De plus, la loi du 19 mars 1946 investissait les préfets des nouveaux départements de pouvoirs plus étendus que ceux dont ils sont nantis en France. De ce fait le Conseil Général se trouve freiné par la domination de préfets souvent tyranniques.¹⁰

Du point de vue économique, la départementalisation réinstituait le vieux système d'échange colonial. L'assimilation douanière supprimait la liberté de commerce. Au terme de ce bilan négatif, citons la prise de conscience de ce même mouvement d'extrême-gauche qui, en 1946, prônait l'assimilation. Le parti communiste martiniquais publie des tracts dont voici un extrait, à la veille des élections cantonales de 1955:

Malgré la loi du 19 mars 1946, la Martinique est un faux département. Elle demeure un pays dont tous les caractères économiques, sociaux, politiques et culturels sont typiquement coloniaux... Les colonialistes français qui sont habiles à masquer les injustices et les inégalités, déclarent que la Martinique n'est plus une colonie. Les faits prouvent le contraire. ¹¹

Il y a dans cette citation deux éléments clés: le premier est la prise de conscience de la duperie d'une apparence législative. Le second est la distanciation entre Martiniquais et Français. Et cette constatation nous amène au concept pascalien de 'raison de derrière la tête'¹²: dans un sens, si le côté positif de la départementalisation n'a pas été atteint, celle-ci a cependant aidé à une prise de conscience nécessaire, essentielle dans le processus dialectique qui résoudra ce que nous avons appelé la schizophrénie culturelle de l'antillais. Nous partageons la conviction ferme que voici: pour qu'émerge une personnalité antillaise autonome, il faut que le dualisme, devrait-on plutôt dire la dichotomie Afrique-France, soit résolu sans escamoter l'un ou l'autre des termes, mais plutôt, fusionnant les deux, qu'elle produise son moi autonome, non pas simplement métissé, plus, en harmonie avec son milieu topographique, en accord avec le monde. C'est, d'après nous, cette quête qui est à la base du concept césairien de 'pays natal'. A quoi

a abouti l'échec de la départementalisation? Écoutons Césaire:

Nous sommes devenus des départements français, et pourtant nous restons plongés dans une effroyable misère. Donc, l'apparence juridique n'est rien. ¹³

Si cette phrase laisse deviner une teinte d'amertume, on est cependant bien loin de l'attachement sentimental à une France des lumières. Et Michel Leiris de conclure:

La départementalisation paraît avoir abouti... à ce résultat paradoxal qu'on se pense plus 'martiniquais' ou 'guadeloupéen' qu'à l'époque où n'avait pas été réalisée l'intégration complète à la métropole. ¹⁴

Nous en arrivons à la conclusion que le mal provient du régime colonial et de la ruse de ses principes.

Au terme de ce périple historico-géographique, aussi bien que sociologique, nous pouvons établir un nombre d'éléments: du point de vue géographique: retenons le thème de l'île, sa longue histoire d'exploitée, l'intensité de la monoculture (tabac au XVII^{ème} siècle, canne à sucre et banane de nos jours). Du point de vue humain, longue histoire d'exploitation, trois siècles d'inhumanité suivis des séquelles non moins déshumanisantes: l'exploitation de milliers de travailleurs importés d'Afrique, d'Asie et d'Inde. Ces non-dits socio-économiques apportent un nombre d'implications

importantes: stratification sociale qui est elle-même séquelle du mal ancien, carence de soubassement culturel uniforme, à laquelle il faut ajouter toutes les divisions artificielles, importées de la métropole (linguistiques, religieuses, financières, culturelles). La conséquence économique de la longue communion - Martinique-France, établit la première comme un débouché (ce qui en explique la carence d'industries). Autre conséquence, démographique celle-ci: les progrès prophylactiques ont accéléré l'accroissement, multipliant les membres de la diaspora. Du point de vue socio-politique cependant, une prise de conscience au niveau de la couche intellectuelle a initié un mouvement d'unité; une lutte contre les exactions sociales. On remarquera cependant que les efforts de ce mouvement restent freinés par les longs contrats historiques, la carence d'homogénéité dans la réponse de la masse, et les réalités géographiques de l'île. Le mal ancien, l'esclavage, a laissé des vestiges d'asthénie, d'apathie et d'indolence. Cet héritage n'est qu'une part infime du processus de déshumanisation trois fois centenaire.

Ferrements^{*} se charge d'exorciser en les nommant toutes ces formes d'abâtardissement. On retrouvera dans ce qui suit, les chaînements essentiels de la dialectique césairienne: constat de la misère, projection, dans le futur, d'un pays natal meilleur.

* Ferrements a été publié en 1960! Il obtint le prix René Laporte. C'est un recueil de poèmes de vers libres, élaborés sur le thème des ferrements. Poèmes difficiles, de facture surréaliste, dans lesquels, à la colère, la rage, la désolation, succèdent des visions idylliques, l'espoir et les visions du monde à bâtir, car de ferrement à ferment, il n'y a qu'un pas.

Il importait 'd'apprendre' les Antilles pour justifier cette colère qui fuse de la poésie césairienne. Le social sert d'inspiration créatrice au poétique. Tel est, à notre sens, la justification de ce premier chapitre, non littéraire, mais nécessaire à notre étude.

NOTES:Points de repère historico-géographiques:

- 1) Voir D. Guérin, Les Antilles décolonisées, Présence Africaine, 1956, p. 154.
- 2) Ibidem.
- 3) Notons cette contradiction du colonialisme français: assimilation mêlée de répression. Si la langue et la culture sont partout 'portées', elles vont de pair avec les armes et le drapeau.
- 4) Schoelcher (1804-1893). Député de la Martinique et de la Guadeloupe, il prépara le décret de l'abolition de l'esclavage (27 avril 1848).
- 5) Rappelons ici la symbolique césairienne de l'arbre, élément 'raciné' par excellence, pour le poète, l'Afrique est comme cette couche souterraine avec laquelle il veut renouer. Il faut mettre cette idée en rapport avec l'affirmation de Suzanne Césaire: 'L'Afrique ne signifie pas seulement pour nous un élargissement vers l'ailleurs, mais aussi un approfondissement de nous-mêmes.' C.F. 'Léo Frobenius et le problème des civilisations', article cité.
Césaire se définit d'ailleurs: 'Je suis à la jonction de deux traditions: américain par la géographie, africain par l'histoire...'
Interview dans Afrique, no. 5, octobre 1961.
Le poème va se faire enracinement, résolution des dichotomies.
- 6) J. Roumain. Communiste haïtien, auteur des Gouverneurs de la Rosée.
- 7) La lutte aux Antilles n'est pas raciste, mais une lutte de classe.
Voir Michel Leiris, critique de Frutkin et Sartre.
- 8) Cité par D. Guérin, Les Antilles décolonisées, opus cité, p. 153.
- 9) Ce dilemme est le problème essentiel du roman de Cheikh Hamidou Kane, L'Aventure ambiguë, Julliard, 1961. Et Samba Diallo ne meurt-il pas de ses mutilations? Voir p. 9.
- 10) D. Guérin dans son livre (opus cité) relate l'abus de pouvoir d'au moins un de ces administrateurs.
Ces tracts ont une pointe césairienne. Ce qui rend le paradoxe encore plus poignant. Ce leader qui prônait le poing dur fut aussi celui qui de par son influence, pencha la balance vers la départementalisation et, ironiquement, l'un des premiers à en dénoncer les subterfuges.
- 12) La 'raison de derrière la tête' occupe une place de choix dans la dialectique pascalienne. Renversement du pour au contre: dépassement de son propre point de vue; recherche de la raison profonde des effets, et au-delà d'un jugement superficiel, atteindre 'la pensée de derrière la tête.'
- 13) Entretien avec Daniel Guérin.
- 14) Michel Leiris, cité par D. Guérin, opus cité, page 160.

SEQUELLES DU MAL ANCIEN

CHAPITRE DEUXIEME

Ferrements

Dans Ferrements,¹ Césaire suit le même itinéraire qui retrace les vexations nègres de la côte africaine aux fers de l'humiliation, à l'aliénation qui n'a de semblable que la misère physique.

Dans ce processus césairien qui veut faire de la poésie une thérapie, il n'y a pas de chronologie dans l'émission des traumatismes: le passé et le présent se mêlent souvent dans une atmosphère de soute de négrier. Les images du monde extérieur, nimbées de putréfaction, accompagnent l'apathie des 'mortiférés'. De temps en temps, dans un élan optimiste, la vision d'un futur idyllique sourd, et tout se teinte d'étoiles lumineuses et de frissons paradisiaques. Je me suis attaché à souligner dans Ferrements, cet itinéraire dont je parlais plus haut. J'ai voulu le garder délibérément linéaire, c'est-à-dire, partant de la côte africaine et aboutissant au leitmotiv du pays natal qui ne devra être atteint que par un dépassement constant. Il y a dans cette perspective, la même soif d'un lendemain meilleur, la même tension vers une 'terre où coulent le lait et le miel.'

Cette poétique biblique épouse des accents simultanément pathétiques et magnanimement humanistes. Il y a, inhérent à la poésie césairienne un frisson tragique qui fait du pays natal une entité idyllique à laquelle

dans une animation de la nature qui est elle-même, maintien et sauvegarde de la terre des hommes et de l'homme. La juxtaposition des mots 'liberté', et 'fragile' a, comme nous le disions plus haut, valeur prémonitoire. Elle donne à l'invasion prochaine des résonances de viol.

Dans Afrique (p. 79), la vision idyllique que présentait plus haut le poète a fait place à un spectacle désolant de défaite. Il ne reste plus de l'Afrique vierge que des séquelles loqueteuses, la candeur violée:

ta tiare solaire à coups de crosse enfoncée jusqu'au
 cou ils l'ont transformée en carcan; ta voyance
 ils l'ont crevée aux jeux; prostitué ta face
 pudique; emmuselé, hurlant qu'elle était gutturale,
 ta voix qui parlait dans le silence des ombres.

La première ligne de la citation souligne le côté irrespectueux de l'offense perpétrée, le deuxième vers, l'esclavage et l'humiliation, le troisième le rapt des pouvoirs mystiques en même temps que l'aliénation et l'étouffement des expressions originales de communication. Le poète introduit ensuite une note d'espoir:

Afrique
 ne tremble pas le combat est nouveau
 ...
 et poursuis et combats - n'eusses-tu pour conjurer
 l'espace que l'espace de ton nom irrité de sécheresse. 5

Le rapt ayant substitué le bien le plus cher, la liberté, l'humiliation étant profonde, il est juste de combattre pour une réintégration des valeurs bafouées, d'où la justification de cette harangue, de cet appel à la

poursuite et au combat. D'ailleurs le spectacle humiliant de cette Afrique traînée dans la boue:

terre trouée de boutis
 sacquée
 tatouée
 grand corps
 massive défigure où le dur groin fouilla. 6

Offre-t-il d'autres alternatives que celles du combat et de la poursuite?
 Le futur, affirme le poète, ne peut receler que des jours meilleurs:

Afrique les jours oubliés qui cheminent toujours
 ...
 jailliront à la face publique parmi d'heureuses
 ruines....
 ...
 les choses cachées remonteront la pente des musiques
 endormies...

L'arrivée des indépendances, pour le poète, sonnera le glas des forces envahisseuses. Dans Pour saluer le Tiers Monde, Césaire écrit:

Et voici de tous les points du péril
 l'histoire qui me fait le signe que j'attendais,
 je vois pousser des nations.
 Vertes et rouges, je vous salue,
 bannières, gorges du vent ancien,
 Mali, Guinée, Ghana. 8

L'éclosion de ces nations nouvelles évoque les grands empires saccagés par les colons, les empires du Ghana, du Mali, qui furent la fierté de l'Afrique ancienne. L'arrivée des nations africaines sur la scène mondiale implique aussi pour Césaire, l'apport de plus d'humanité dans les relations humaines. Dans Sur l'état de l'Union (p. 76), il affirmait, en se référant

à l'Américain blanc soucieux d'abondance économique:

mais 55 ans de souffre et 20 ans de bauxite
au coeur quoi?

Rien, zéro,
mine sans minerai,
caverne où rien ne rôde 9
de sang plus une goutte.

Au contraire, l'Afrique apparaît au poète:

un peu à part, mais à portée₁₀ du siècle,
comme un coeur de réserve.

Réceptacle des vieux sentiments humanitaires que notre monde de production matérialiste a oubliés et répudiés, l'Afrique est, pour le poète, comme un réservoir de ces liens qui établissent une harmonie entre l'homme et le cosmos, et simultanément, entre les hommes.

A l'opposé de cette vue idyllique de l'Afrique, il y a eu l'invasion de 'l'architecte aux yeux bleux',¹¹ et le début des traumatismes qui ont conduit le nègre à l'exil. Dans Spirales (p. 12), le poète évoque le roulis et le tangage du négrier:

Nous montons
nous descendons

Pendant qu'au loin, s'estompe la côte africaine dont la végétation fait des adieux que nul ne peut ni voir, ni entendre:

belles mains qui pendant des fougères et agitent des
adieux que nul n'entend (p. 12)

Le passage de l'état de liberté à l'humiliation des chaînes de l'esclavage et de la soute du négrier,

C'est le bout de l'enfer (p. 12)

Le mot 'enfer' évoque à la fois la pénombre de la cale du négrier, les ferrements, la fiente, la proximité des gouffres amers de l'océan, cet état de mortiféré auquel l'homme a réduit l'homme pour des raisons financières:

nous rampons nous flottons
nous enroulons de plus en plus serrés les gouffres
de la terre les rancunes des hommes
la rancoeur des races (p. 12)

Il n'est pas jusqu'au mouvement de la mer qui ne semble ici jouer un rôle de complice.

et les ressacs abyssaux nous ramènent
dans un paquet de lianes (p. 13)

Image des ferrements qui ceignent l'homme noir pour le transformer en valeur lucrative, démunie de toute humanité. Ce mouvement du négrier sur 'les ressacs abyssaux' revient dans l'esprit du poète, avec le martèlement d'un leitmotiv, d'une obsession, comme si le temps et l'histoire laissaient sourdre des mémoires d'une nuit de rapt:

des côtes d'Assinie des côtes d'Assinie (p. 21)

Nocture d'une nostalgie.

Et voilà que le mouvement rythmique de la mer est identifié aux malversations du négrier:

sac voleur de cave
ressac voleur d'enfant (p. 20)

Dictée du subconscient, évocation de souvenirs traumatiques qui roulent dans le sang et se sont transmis de générations en générations, sur trois siècles. Le poète saisit des détails frappants tels que ce point lumineux que représente la lampe dont l'esclavagiste a besoin pour guider ses pas de bourreau:

a petite lampe de marais (p. 20)

Le voyage nous conduit vers cette île de l'exil où comme un anathème, comme le spleen baudelairien, la misère physique et morale règnent en maître, envahissant tout, spoliant tout. Et, abattue de tant de malversations, l'île sommeille dans sa fiente comme une truie qui se contente de sa mare de boue.

Dans Pour Saluer le Tiers Monde (p. 83), le poète s'écrit:

Ah!
mon demi-sommeil d'île si trouble
sur la mer!

Apathie somnolent qui vide l'homme de toute initiative, comme si toute lutte était désormais inutile. Ainsi à la désolation géo-physique de son île, le poète met en parallèle la désolation psychologique. Dans Royaume (p. 16), l'île se résume à un paysage quasi-désertique, pour oiseaux de passage:

Ce semis de guano stérile au demeurant.

La juxtaposition du mot 'guano', et de l'épithète 'stérile', accentue le sentiment de désolation: le guano étant, sur plusieurs côtes sud-américaines, cet engrais naturel fait de la fermentation des dépôts de fiente d'oiseaux migrateurs et de limon. Certaines de ces côtes se sont enrichies en développant l'exportation de cet engrais naturel que, spasmodiquement, la nature déposait sur leurs rivages. Mais, dans l'île du poète, marquée de l'anathème du destin, ce guano ne saurait être que stérile! La nature extérieure d'habitude si sympathique avec les coeurs meurtris des Romantiques est ici agressive et indifférente:

jusqu'au pissat sauvage d'un ravin rugissant
 (hoquet des anges bol écreché si haut placé
 l'eau des flaques l'eau des fièvres se
 déconcerte aux yeux. ¹²

Il y a , à la limite, identification entre ce paysage inclément et l'état d'esprit du mortiféré. Il y a projection de la spoliation intérieure sur le monde extérieur; ou n'est-ce simplement que lien sympathique? En tout cas, pas un élément consolateur les 'coquillages' sont 'sévères', tout est en état de décomposition:

pourrir (p. 16)

L'île de l'exil est donc à la fois 'lointaine'; 'veilleuse', (Pour Saluer Le Tiers Monde, p. 83), fragile au milieu des séismes, des assauts de la mer, elle est aussi insalubre qu'un cachot; c'est une image de prison dans laquelle le poète subit les assauts fréquents et répétés des images de son passé. Dans Comptine, le poète nous en récite la litanie:

C'est cette mince pellicule sur le remous du vin
mal déposé de la mer
...
C'est ce sable noir qui se saboule au hoquet de l'abîme
...
Cette gorgée d'astres revomie en gâteau de lucioles
Cette pierre sur l'océan élochant de sa bave
une main tremblante pour oiseaux de passage
...
C'est ce mal être
 Cette fiente
 Ce sanglot de coraux
...
 cage
 et
 marécage 13

Fragilité, insalubrité, aridité, aliénation, telles sont les qualités de ce pays natal géo-physique. Il a fait siennes toutes ces misères qui bouillonnent en lui de leurs forces topographiques et psychologiques. Dans Grand Sang sans merci (p. 23), l'image du pays natal est comparable à la description d'un désastre:

du fond d'un pays de silence
d'os calcinés de sarments brûlés d'orages de cris
retenus et gardés au musée
d'un pays de désirs irrités d'une inquiétude de branches
de naufrage à même (le sable très noir ayant été gavé

de silence étrange...
 du fond d'un pays de soif
 où s'aggriper est vain à un profil absurde de mât
 totem et de tambours... (p. 23)

Le silence lourd qui pèse sur l'île ressemble au calme qui souvent règne sur les champs de bataille après les charges, le calme et le silence de la mort, de la destruction; l'idée de destruction est d'ailleurs soulignée par les expressions 'os calcinés'; 'sarments brûlés'; 'orage de cris retenus' qui évoquent un bouillonnement intérieur réprimé dans l'apathie somnolente du 'silence étrange'. Embouteillée reste la 'soif' vivace de liberté, le désir intense de 'saccrocher à la tradition, à un passé, séquelle d'une condition meilleure, représentée ici par le 'mât totem' et les 'tambours' de l'Afrique mère. Le 'pays sourd sauvagement obturé à tous les bouts' (p. 23) prend les dimensions d'une prison dans laquelle les 'Ferrements' odieux sont une

Défaite Défaite désert grand
 où plus sévère que le Ramsin d'Egypte
 Siffle le vent d'Asshume (p. 23)

Dans cet amalgame de vexations aux dimensions de l'île, le poète est devenu lui-même une passion ambulante. Il aurait aimé être celui qui dénonce la misère; mais où faut-il commencer?

de quelle taiseuse douleur choisir d'être le tambour. (p. 23)

Dans Mais il y a ce mal (p. 26), il affirme que vivant au sein de cet anathème tenace, il est devenu l'incarnation des malversations de sa race:

car il y a ce mal
 ci-gît au comble de moi-même
 couché dans une grande mare la sourde sans ressac
 quand le jour vorace me surprit mon odeur (p. 26)

Mais au fond, le poète oppose une résistance à son angoisse, il y a comme une voix sourde, prometteuse de jours meilleurs. Dans Viscères du poème, il s'écrie:

Angoisse tu ne descendras pas tes écluses dans le
 bief de ma gorge. (p. 28)

Il reconnaît la futilité de la recherche d'un passé qui ne fait que se laisser entrevoir par bribes. Il n'est donc pas besoin de fouiller:

le fil rouge de mon sang de ma raison de mon droit
 le dur secret de mon corps de l'orgueil de mon coeur. 14

Le poète comprend que pour germer, il faut que le grain meure. Il faut boire sa coupe, sans laisser de lie; il faut que le passé soit effacé au profit d'un avenir meilleur:

une étoile de toujours se lève grand'erre et sans
 laisser de lie
 S'éteint pour mieux renaître au plus pur. 15

Il y a simultanément négation intégrale de cette angoisse qui installe le poète dans une patience apathique:

Je refuse ton pacte sa fureur de patience (p. 28)

Le poème est donc révolte et onguent thérapeutique.

La note d'optimisme mentionnée plus haut trouve sa raison d'être dans la vision prophétique que le poète entretient, d'un 'monde à bâtir', d'un pays natal où la misère et la peur, l'angoisse, l'humiliation, la faim seront effacées.

Dans Vampire liminaire (p. 32), on lit :

de la vision mémorable du monde à bâtir
de la fraternité qui ne saurait manquer de venir
quoique malhabile (p. 32)

Au delà du 'mensonge', de la 'haine raciale', il y a ce monument, le 'toit tutélaire'. Saison âpre est plein de cette promesse :

Les jours repartiront sans fantôme à la poursuite de
purs lacs non éphémères (p. 42).

'Lacs non éphémères' de la fraternité, fin de la nuit des égoïsmes et des dominations.

Mais pour en arriver là, il faut que le peuple nègre accède au stade d'égalité; stade qui, s'il n'est pas octroyé, devra être gagné sur le champ de bataille. La sortie de l'enfer nécessite donc un 'meneur de coeurs'. N'est-ce pas là la mission du poète, qui, doté d'une vision spéciale, peut saluer en ses prédécesseurs cette qualité de visionnaire: ainsi en Lofcadio Hearn, le poète salue la semence révolutionnaire, celle

qui ne meurt jamais 'tombe pour se relever':

... Du meneur des coeurs? Du Briseur de
l'Enfer? (p. 43)

Pour que disparaisse 'la tsé-tsé colonialiste',¹⁶ il faut que s'élève le
'pour quoi' dans le peuple.

De mes haras. Ainsi l'itinéraire du poète le mène de la prise de conscience
du destin douloureux de son peuple au désir de révolte qui a bout buts ultimes
d'éclipser la misère et d'ériger un monde meilleur.

ETUDE DE SIX POEMES.

L'étude des 6 poèmes suivants était nécessaire pour nous introduire au langage césairien ainsi qu'à ses thèmes favoris. Ferrements évoque le fer de l'esclavage, Comptine est un coup d'oeil descriptif de l'île où les rêves et les aspirations du poète ressemble au Cadavre d'une frénésie. Solitaire y compris des masses, il se définit ainsi: C'est moi-même Terreur. Grand Sang sans merci présente un parallèle entre rêves échoués, et pays obturé à tous les bouts. Dans Aux îles de tous les vents, nous retrouvons les mêmes thèmes de prison, de désolation et d'espoir.

Pour aborder la poésie de Césaire, oeuvre d'accès difficile, je me suis astreint à suivre le schéma ci-dessous:

- a) structure
- b) images et symboles
- c) préoccupation et interprétation du poème.

Ferrements comporte trois mouvements: de 1) 'le périple ligote' à 'palaquin', le poète campe une image visuelle; 2) de 'et toi à esclaves', il juxtapose la conversation intime à des images du passé; 3) les images descriptives de l'île se mêlent au ton de la conversation. Il me semble important de distinguer les éléments descriptifs du poème du ton de monologue, bien que ces deux concourent dans le troisième mouvement du poème. Cette distinction permettrait de lire le poème sans essayer d'en reconstruire la syntaxe.

L'introduction de 'et toi' (1.4) délimite assez clairement le début de ce que j'appellerai tout au long, le deuxième mouvement, comme l'impératif

'tiens-moi' en annonce la fin. Le dernier membre du poème nous remet dans le ton mineur de la description qu'il ajuste savamment à l'élément de dialogue déjà présent au membre précédent.

Les images du poème sont ambivalentes; elles ont une valeur simultanément descriptive et évocatrice. Le spectacle de l'île prise dans la brume prend les proportions d'une vaste prison, grâce au choix de termes tels que: 'périple' avec son acception de navigation en cercle; 'ligote': corde en gascon, acception à laquelle se joindrait 'ligoter': restreindre les mouvements physiques à l'aide d'une corde. Il faudrait ajouter l'emploi de l'adjectif 'tous' qui évoque une situation sans issue. La brume, seul élément libre de la représentation jouerait le rôle de geôlier dans ce premier tableau qui frise l'hallucination.

Dans le deuxième mouvement, les images du bateau et du 'demi-jour d'un demi-sommeil', perpétuent en quelque sorte la sensation d'étouffement. 'Ce bateau-là' évoque les négriers de la traite; 'le demi-jour d'un demi-sommeil', c'est le 'mal être', la soute du négrier baignée dans un pauvre jour. Enfin éclate la restriction physique qui symbolise la perte de la liberté: 'tiens-moi bien fort aux épaules aux reins/ esclaves'. 'Esclaves' est ici nom employé comme adjectif, épithète de 'épaules' et 'reins'; ou simplement un vocatif.

Dans le dernier membre du poème, le premier vers:

'C'est son hennissement tiède l'écume'

présente un bel exemple de synesthésie: mélange de sensations auditives

(hennissement), visuelles (l'écume) et de toucher (tiède). Le bateau s'anime de vie, dans un procédé animiste, animation de la nature. 'Le flanc de la nuit gluante', évocation répétée des caves du négrier, gluantes de fiente et avarés de lumière. 'Esclaves arrimés de coeurs lourds'. Ce vers évoque une image à résonance réciproque: les esclaves sont chargés de leurs coeurs qui prennent des proportions de fardeaux. D'autre part ces coeurs eux-mêmes sont prisonniers de leurs poitrines.

Il est possible, après le travail élémentaire, ardu, mais nécessaire de 'déchiffrage', de voir dans Ferrements une juxtaposition de variations sur le thème de prison. Dans une vision apocalyptique qui frise l'hallucination, le poète voit son île empâtée dans la brume. La brume même prend des proportions de murs de prison, de geolier tortionnaire; l'île est ainsi transformée en vaste prison que limite la mer. Le poète se tourne donc en confiance vers son île, dans une espèce de monologue qui évoque ce passé que les éléments ont réveillé. Il s'agit ici du 'temps retrouvé' proustien. Nous sommes plongés, par ce processus, dans le 'demi-jour d'un demi-sommeil' de la soute des négriers d'antan, mémoire perpétuelle, obsession traumatique des ferrements, et aussi mémoire raciale.

Enfin le bateau et l'île se confondent dans une même fonction, celle de prison dont les sensations nous sont rapportées: 'le hennissement tiède', 'l'écume', 'l'eau boueuse', et 'la douleur'. Le processus est semblable à celui qu'éprouve le poète des Fleurs du Mal. Plongé dans le spleen, Baudelaire projette dans le monde extérieur les miasmes morbides de ses états intérieurs. Ici l'évocation du passé retient, dans une tension

subconsciente, toutes les sensations d'étouffement, toute la douleur. Et comme ce passé surgit dans un présent qui lui ressemble, les sensations se confondent: 'le flanc de la nuit gluante' représente en même temps le semi obscur de l'atmosphère brumeuse de l'île, et la soute visqueuse des négriers. Le choix de 'cinglons' renforce ce rapprochement entre l'île et le bateau.

La consolation du dernier vers évoque l'irréremédiable et le pathétique de la situation. La force et la longueur du temps ont fait du poète et de son île deux éléments ballotants, l'habitude a chassé les malaises premiers, causés par les mouvements du bateau. Le ton est Baudelairien par moment. A Césaire qui s'écrie 'tout de même ma chère, tout de même nous cinglons', on pourrait juxtaposer Baudelaire dans Spleen, 'Entends, ma chère, entends la douce Nuit qui marche.'

Comptine commence chaque élément de sa définition par 'c'est'. J'ai suivi cette structure syntaxique et je groupe ainsi le poème en quatre éléments. Le premier élément est descriptif, il va de 'c'est cette mince pellicule...' à 'oiseaux de passage'. Le deuxième est appréciatif, il va de 'Ici soleil...' à 'féroce'. Le troisième introduit une description d'ordre émotionnel, il va de 'c'est ce mal être' à 'marécage'. Le quatrième groupe cinq éléments différents, et révèle l'élément déterminant: 'cette terre'.

Le premier membre du poème évoque la fragilité de l'île: 'mince pellicule' à la merci des 'remous' marins. Le choix de vin introduit une dimension d'irrationnel dans les mouvements de la mer. Celle-ci est comme

sous l'effet du vin. Le 'cabrement des chevaux de la terre', le 'gouffre', le 'sable noir', le 'serpent têtue' sont autant d'éléments qui évoquent une éruption volcanique. Vision de cauchemar dans laquelle le 'gâteau de lucioles' serait fait des laves incandescentes du volcan. Les deux derniers vers de cette partie du poème se réfèrent à l'infécondité de l'île, 'une pierre pour oiseaux de passage.' Dans l'image suivante, la comparaison entre l'île et le bateau réapparaît, avec l'évocation du 'temps' comme un élément de la fatalité, 'féroce'. Le 'sanglot de coraux' est une image animiste qui octroie à la nature des facultés humaines. Le 'bec de proie' qui est sans doute aussi l'émouchet, reste une allégorie de l'espoir. Il est à noter que 'la poitrine inhospitalière' est aussi image de prison, cage insalubre pour le coeur. L'émouchet qui revient (l. 14). Aux îles de tous vents est un symbole d'espoir.

Le titre Comptine semble une référence à l'inventaire des éléments qu'établit le poète. Les images visuelles sont mêlées à la mémoire du passé. L'île est comparée à 'une mince pellicule' ballotante sur une mer si remuante qu'elle semble ivre. Le 'cabrement des chevaux de la terre', le 'gouffre', 'l'abîme', le 'nauffrage' et 'la gorgée d'astres' évoquent un cataclysme sismique ou volcanique.

La description physique de l'île est rendue sous une atmosphère de désastre et d'infécondité que domine le 'mal être' et la 'fiente'. Le poète offre des effets de rythme qui reposent sur les allitérations en /s/: sifflement du fouet, cataclysmes naturels.

C'est ce sable noir qui se saboule sur un sursaut du gouffre.

Le son /s/ apparaît quarante-six fois dans le poème. Son sifflement est comme un bruit de fond pour l'atmosphère de désastre évoqué.

On est toujours plongé dans le 'périple ligote' des Ferrements. Le 'soleil', la 'lune', le 'temps', éléments du destin, semblent guider l'île comparée à un bateau dont les 'deux roues dentées' du gouvernail ne se dirigent qu'au sein d'un 'temps féroce'. Le 'bec de proie rompant la poitrine inhospitalière' évoque la légende de Prométhée, qui, pour avoir volé le feu du ciel, fut condamné à avoir le foie mangé éternellement par un vautour. L'élément de fatalité domine tout le poème.

Le rythme oscille du vers long où dominent les sons muets:

/u/ /ou/ /ə:r/ /ə:/ /u:/ /ou/
 Jusqu'au leurre de nos cœurs rouges à l'aube,

aux vers courts qui rappellent les Djinns de V. Hugo:

Ce rapt
 Ce sac
 Ce vrac

La prédominance des sons /ə/ et des consonnes /p/; /t/; /k/ concoure à varier simultanément, rythme et sonorité. Le vers 'cette terre' est à la fois la clef de l'énigme et une chute finale dans le rythme saccadé, qui rappelle le coup de fouet...

Grand sang sans merci

Dans Comptine, le poète commençait chaque nouvelle section par: 'C'est ce'. Ici la structure est délimitée par les expressions: 'du fond de', et 'd'un pays'. De 'du fond d'un pays de silence', à 'les plus perfides', le poète chante une litanie de désolation où le silence va de pair avec les

brûlures, l'inquiétude, la soif, la dérive (l. 9), l'obturation, image de prison (l. 10). De 'Défaite défaite' à la fin du poème, le ton du poème devient semblable à celui de la jérémiade: le désert, le vent, la douleur silencieuse veut s'exprimer, 'faire tomber la vigilance armée' de la prison dans laquelle elle croupit.

Dans la première partie du poème les images représentent la désolation. Le silence est le phénomène dominant (l. 1, et l. 6). Les 'os calcinés' et les 'sarments brûlés de cris...', nous plongent dans l'univers intérieur du poète. Les vers 4 et 5 comparent l'irritation des désirs, ce que le poète appelait encore le 'mal être' (Comptine l. 13), à l'inquiétude d'un naufragé arrimé à une branche ballotante. Les sensations physiques se mêlent au mal psychosomatique: la soif intérieure naît de la fragilité ou de la carence de tradition inamovible: le 'mât totem' et les 'tambours' devraient apporter au poète assurance et paix, comme le giron de la mère pour l'enfant. Les emplois de 'sourd' (l. 11) et de 'obture' introduisent l'image de cage, de prison où tous les bruits sont feutrés. D'autre part, ces emplois renforcent l'atmosphère de silence. Les deux derniers vers de cette première partie, nous plongent dans une atmosphère hallucinatoire de vaudou: la 'cavale rouge' évoque le 'hennissement tiède' de Ferremets (l. 9). L'image est ambivalente: elle évoque soit l'activité cabalistique d'une société secrète opérant le long des plages d'accès le plus difficile, soit les mouvements rageurs de la mer qui agitent et les bords et les bayous.

Dans la deuxième partie, le poète est comme écrasé par sa litanie en mineur. La répétition de 'défaite' et l'inversion 'désert grand' (qui met

en relief l'immensité désertique), introduisent un changement de ton. La comparaison entre le 'Kamsin d'Égypte' et 'le vent d'Asshume', octroie au dernier des proportions sévères. Le poème adopte le ton des Psaumes de David: "Des profondeurs, je crie vers toi, Seigneur." L'expression 'taiseuse douleur' rehausse l'impression d'oppression et de silence. L'emploi de 'tambour' (l. 17) diffère de celui de la ligne 10. Ici, (l. 17) le tambour représente le messager. Dans les trois questions qu'il pose, le poète semble vouloir définir sa douleur pour pouvoir en être le porte-parole, identifier son oppresseur: 'et de qui chevauché', 'talon vainqueur'. Dans son état de spleen, pas de sympathie de la part de la nature, même les bras des rivières côtières sont 'étranges', indifférents. La douleur et le silence créent dans le poète une sensation d'étouffement dont il voudrait se libérer en verbalisant sa peine. Il espère ainsi secouer 'la vigilance armée' (image de geôlier), comme la trompette fit tomber les murs de Jéricho. L'emploi de 'nous-mêmes' nous replonge dans l'univers intérieur du poète.

Dans une plongée intérieure, le poète ne trouve que silence et destruction, soif et désirs inassouvis, même la tradition, source de consolation est ici frêle et de peu de valeur. Dans sa dérive de naufragé, ni le mât totem, ni les tambours ancestraux n'apportent de rescousse. La situation de l'insulaire déraciné est ici semblable à celle du jeune Africain qui, fasciné par l'attrait de l'Occident et du rationalisme cartésien, perd la saveur, et le bien fondé des traditions. Ici le processus est intérieur, internisant dans son introspection, les éléments du monde extérieur tels que 'sarments, orages, branches, naufrage, sable noir, pieds nus, oiseaux marins, mât totem, tambours, lés de la mer, courants, bayous.' Les adjectifs

qualificatifs évoquent la désolation, la guerre: 'calcinés, brûlés, retenus, gardés, irrités, noir, étrange, désespéré, perfides, taiseuse, vainqueur, hagarde, armée, insidieuse.' La répétition du mot 'silence' (l. 1; l. 6) est reprise en écho par 'sourd', 'obturé' (l. 11); 'taiseuse' (l. 17). Le mot 'étrange' qualifie 'silence' (l. 6) et bayous (l. 20). L'étrangeté environne aussi ce périple intérieur d'où ne sortent que des visions apocalyptiques. Les verbes du poème (le premier verbe actif apparaît à la ligne 9) évoquent eux aussi cette atmosphère de lutte désespérée et d'angoisse: 's'agripper, galope, siffle, gémir, se tordre, crier, installe.'

C'est moi-même, Terreur.

C'est moi-même.

La structure de ce poème pourrait comporter trois sections: la première irait du début à 'on ne part jamais', elle présente le poète et son intériorité. La deuxième section commencerait à 'pour ma part...' et irait jusqu'à 'où tiédissent les lymphes'; le poète dans son île, relation avec les choses. La dernière partie commencerait à 'C'est moi-même terreur...' et s'étendrait à la fin du poème. On pourrait l'intituler essais de définition.

Les images de la première partie s'apparentent à celles de Grand sang sans merci, à la différence qu'ici, le procédé d'analyse est contraire: le poète projette dans le monde extérieur ses 'rêves échoués', ses 'espoirs trop rapides'. L'impression de cette section est celle de stagnation au milieu des restes de rêves et des tas d'ossements, atmosphère de terreur.

Dans la section suivante, l'image dominante est celle du poète semblable

à Jean le Baptiste, prophète et mage, se confiant aux choses.

Dans la dernière partie, le poète se lie avec les éléments environnants, le volcan, l'île, la terreur qui est ici la fatalité mythologique.* Dans un processus similaire, l'île et le poète partagent les mêmes atouts.

Le poète, dans une projection anthropocentrique, lit dans la nature environnante ses déboires frappés du signe de la mort. L'emploi de 'formidables' suggère l'horreur de la vision et la quantité des rêves morts. Tandis que les espoirs rendus, assujettis, rampent. L'adverbe 'scrupuleusement' évoque la prudence née de l'expérience. L'atmosphère d'étouffement se ressent: 'On ne part pas, on ne part jamais', comme si le pays, 'sauvagement obturé à tous les bouts' (Grand sang sans merci), ne pouvait présenter d'issue.

Le poète à l'instar de ses rêves et espoirs, s'est aussi apprivoisé: 'Je me suis arrêté fidèle'. Il se tourne vers les choses; procédé romantique semblable à celui de Lamartine s'adressant au lac que ne verra plus l'être aimé. Le poète ici voit dans sa réflexion sur l'onde, un désir de s'assimiler à l'élément:

Sculpté au niveau du museau des vagues et
de la fiente des oiseaux.

Dans sa recherche de consolation, il offre sa face à valeur bivalente, violente et tendre. Le refrain: 'C'est moi-même terreur c'est moi-même'

* Référence à l'éruption du Mont Pélée ou déboires que le poète rencontre dans son rôle politique.

introduit la dernière partie. Comme sa face violente et tendre, le poète et l'île sont terreur et douceur. Terreur comme le volcan avec lequel le poète se lie de fraternité. Silencieux comme lui et plein de présage. Mais aussi le refuge des oiseaux. Marqué de la fatalité divine: ici l'épée éternelle' rappelle cette épée dont la bible dit que l'Archange Gabriel s'arma pour chasser Adam et Eve du Paradis d'Eden. Le poète et l'île partagent ce sort fatal dont une représentation visuelle est le volcan, marque du 'fer rouge'. Le fer est aussi un des éléments des ferrements dont la trace indélébile ressemble à une fatalité indestructible, malgré le 'soleil remémoré'. La fatalité est donc partagée par le poète, le peuple insulaire, l'île.

Le poème anime de vie animale les rivières et la mer: 'la gueule des rivières'; 'du museau des vagues'; il chosifie des concepts abstraits: rêves transformée en ossements, espoirs rampants. Le poème a le rythme d'une mélodie dont les éléments rythmiques varient des allitérations: 'rapides rampent; part pas ... part; pour ma part; folle face, face... fragile; certain sans; souvent s'endormir une saison', aux répétitions et échos: 'on ne part pas on ne part jamais; choses, choses; ma folle face, ma face tendre; c'est moi-même terreur c'est moi-même; c'est toi-même douceur c'est moi-même'. Il faut aussi noter le jeu des sons: 'ossements, scrupuleusement, serpents, Jehan, fiente; jamais, rivières, fidèle, mer, tendre, anse, volcan, sans, vent, souvent, s'endormir, avançant.'

Cadavre d'une frénésie.

Le poète commence par évoquer des souvenirs d'enfance, jusqu'à 'parasol de coccolobes'. De 'Je me tourne à rouler', le souvenir du passé est ramené

par la mémoire volontaire, à l'opposé de la mémoire involontaire, causée par la sensation physique chez Proust. Ici, le bruit de l'arbre à pain n'amène pas le souvenir, c'est le poète qui se tournant vers son passé retrouve le bruit évocateur. La troisième partie, de 'la catastrophe...' jusqu'à 'échancre du sort' raconte les affres de la couleur. Le poète conclut sur une note de défi, la veillée, du fond de la douleur.

Les images de la jeunesse se réduisent à un chemin escarpé, ombragé de bambous, au jus de canne sortant du pressoir et à l'odeur des denrées alimentaires. Les trois images évoquées influent sur les sens: la montée du chemin sous l'ombrage, combine simultanément les sensations physiques d'effort et d'ombre. Le vesou fait appel au goût, et l'odeur des mombins' flatte les facultés olfactives.

'On a laissé en bas'. Ce vers rappelle ceux de V. Hugo dans Petite Jeanne: 'J'ai laissé les enfants en bas'. Hugo se souvient avec attendrissement de l'espièglerie de la fillette. Ici, Césaire octroie à la mer les 'petites jupes' de l'enfance. La mer et les 'parasol de coccolobes' sont des éléments topographiques inséparables de la jeunesse du poète.

La route qui monte sous le feuillage des bambous, c'est aussi l'itinéraire de la vie. Toujours sur cette route, le poète se 'tourne au virage' pour contempler le spectacle du passé. Le passé est intégralement envahi par le bruit de la chute du fruit de 'l'arbre à pain.' Ce bruit intrigant a des qualités: 'magiques, incompréhensibles, angoissantes'. Ce 'bruit magique toujours sur le coup' éveille une sensation angoissante pour le petit fils

d'esclave à qui le souvenir racial rappelle les coups reçus par les ancêtres esclaves. Si le fruit roule dans le 'ravin' de l'oubli, la hantise du coup se perpétue. La violente fatalité se transmute en catastrophe.

La catastrophe qu'évoque le deuxième membre de ma division, rappelle à la fois l'esclavage, l'éruption volcanique, et le 'mal être' général qu'éprouve le poète. Dans un monologue aux accents baudelairiens, le poète s'adresse à sa douleur, comme à une compagne sadique qui fait hurler et se plaît à voir souffrir. La répétition de 'j'ai rêvé' intensifie les douleurs du cauchemar évoqué, lui donnant des proportions d'obsession hallucinatoire. Ce rêve a révélé au poète les douleurs de sa race au passé d'esclaves; les conséquences des ferrements apparaissent: 'face tordue, bouche amère, fantômes'. La liste suit un mouvement qui va crescendo, de la torture qui tord les traits faciaux, à la bouche amère de bile qu'installent la longue souffrance et l'indignation, jusqu'à la mort. Dans cette plongée subconsciente, le poète a été témoin des douleurs de sa lignée: 'J'ai rêvé tous les vices de mon sang'. L'emploi de l'expression 'échancrure du sort' rappelle le caractère de fatalité irrémédiable de ce destin.

Le dernier mouvement du poème commence par un retour à la normale, un arrêt, une reprise de souffle:

Il n'importe c'est faiblesse.

Comme si le poète avait soudain pris conscience de la vanité de ce regard rétrospectif: ce retour en arrière est faiblesse; les pratiques du vaudou

et les élucubrations cabalistiques aussi sont faiblesses. Alors le poète se tourne vers son coeur, dans une exhortation. La notion du coeur prisonnier dans 'sa cellule' nous rapproche de celle du poète prisonnier de son passé et de son île, arrimé avec sa fatalité. Dans Ferrements, au vers 13, l'esclave semble chargé de son coeur, comme d'un fardeau:

esclaves arrimés de coeurs lourds.

Comme si le coeur faisait partie des ferrements dont il est encombré. Dans Comptine, la notion du coeur prisonnier apparaît, lorsque le 'bec de proie' de l'émouchet rompt la 'poitrine inhospitalière' pour libérer les 'coeurs rouges à l'aube' de leur:

Cage
et
marécage.

Ici, le coeur prisonnier est le seul élément qui oppose une résistance au sort. Comme des braises sous la cendre, il faut que le coeur 'veille', tel une lampe qui consume sa propre blessure.

Aux îles de tous vents.

Les trois premiers vers du poème peignent les terres de l'île prisonnière de la mer. Les cinq suivants montrent la désolation de l'insulaire dans sa misère, faim et soif. Le reste du poème est une imprécation à l'adresse de la justice dont l'action trop lente perpétue les douleurs indicibles du peuple.

Les élévations du terrain de l'île sont vues ici comme des soubresauts de la terre; animant celle-ci de vie, les accidents géologiques restent cependant assujettis à la mer. Le mot 'pécule' évoque une dette matérielle. L'attitude guerrière de la mer qui mugit et organise un assaut contre l'île nous remet dans un univers de champs de bataille et de prison. Le poète personnifie les terres avec leurs sauts et 'leurs pieds', ainsi que la mer qui prend des proportions de tortionnaire, de débiteur et de geôlier. La faim et la soif de l'homme n'ont d'égales que les attaques des moustiques. Les 'pains' dont il s'agit ici sont, soit les fruits de l'arbre à pains de Cadavre d'une frénésie, ou les moustiques dont les oiseaux font leur festin. L'aridité du terroir est évoquée par le mot 'sable'. La faim de l'homme cherche à s'assouvir en fouillant dans le sable, à la recherche de quelques victuailles. L'expression 'bras recourbés' est évocatrice: il s'agit en réalité des dos des hommes à la recherche de tout ce qui, sortant de la mer pour un peu de soleil, peut servir de nourriture. Image désolante d'affamés fouillant l'île pour une survie précaire.

Frappé de douleur et de compassion, le poète invoque la justice. "midi de la raison trop lente" est mis en apposition à justice, vue ici comme le centre de la raison trop lente. Il n'est pas important, affirme Césaire, que ces terres sans nom, sachent que quelqu'un offre une offrande pour elles, dans un chant osé. 'La torche résineuse des langues' est un exemple de synesthésie: torche évoque lumière, résineuse est un adjectif appliqué à la fois au sens olfactif et au goût, alors que langue évoque l'ouïe. L'expression fait appel aux langues comme un élément de lumière dans l'esprit de l'interlocuteur. 'L'oiseau, le bec de proie, l'émouchet,' signe d'espoir,

réapparaît. Il est à noter que le signe apparaît pour la seconde fois en conjonction avec 'Midi' (c.f. Comptine, v. 22)

Le matin dévoilera donc ce signe d'espoir et expliquera en même temps pourquoi la voix du poète ne s'attache à chanter que les malheurs de son sang, ceux de sa lignée. La répétition de 'longtemps' renforce l'impression de durée. Le poète dans le discours de la justice qu'il annonce, replonge dans son univers intérieur: l'expression 'draps du sable' présente ceux-ci comme un lit ou un tombeau. La recherche de 'la blessure' est ici interrompue par la mer qui convoite le même bord. A cette recherche intérieure qui justifie l'emploi du vocabulaire biologique: 'blessure, hoquet, sang, souffles fiévreux', le poète mêle le souvenir du périple dans le négrier esclavagiste: 'criant terre, cramponné au plus glissant de la paroi'. 'Le noyau de l'insulte' est donc incrusté dans le sang, 'âcre' de par la vieillesse de celle-ci; (mémoire raciale): plongés dans le voyage du négrier, les ancêtres dont la blessure est incrustée dans le sang du poète, ne purent exulter que quand ils reconnurent dans l'étoile polaire, la promesse de l'île qui mettait fin au voyage.

"Surchauffées à nos souffles fiévreux et contente'. Ce vers établit un lien sympathique entre les étoiles et la respiration difficile des esclaves haletants. Le 'sanglot plus riche que les barres' contraste avec le traditionnel cri de joie qui accueille la découverte ou l'apparition de la terre à l'horizon des marins. Ici le cri 'terre' pour le peuple semble demander une contrée où ils n'aient pas à lutter contre la mer, les vents, la faim et la soif. Mais la trouvaille du peuple insulaire ne se résume qu'au

soleil, sympathique au point d'adopter les traits raciaux de ses ouailles: tête de chair, noire et crépue.

La vision des ferrements, la misère, l'apathie du peuple seront perçus lors de ce voyage que le poète effectue, du pays de ses rêves, vers son paradis insalubre. Tous les thèmes de Ferrements se trouvent compressés dans le Cahier..., véhiculés dans un jet constant d'images hallucinatoires.

Cette démarche douloureuse est la première étape du processus qui veut hâter 'le mûrissement de la prise de conscience populaire'. L'homme de culture, le poète, est celui qui, grâce à un phénomène de distanciation, peut jeter un coup d'oeil d'ensemble et jauger la situation de son peuple. Il va nommer pour exorciser, comme fait le sorcier. Il doit haranguer, pour stimuler la parturition d'un sentiment national, le propager, le ramener au niveau de la conscience. De plus, la création poétique jette l'hallali dans l'ordre systématisé du colonialisme: elle donne forme, elle agit comme contrepoids au complexe d'infériorité. Le brassage dans la quotidienneté initie la mise en question: il faut donc dénoncer la formation de l'oligarchie colonialiste qui perpétue la misère de la masse, pour innover un mouvement de rupture. Par contre, une re-soudure est nécessaire, car l'hégémonie étrangère 'balkanise' simultanément: dans le temps et dans l'espace. Dans le temps, elle opère une scission de l'avancée historique en s'interposant et reléguant dans l'oubli tout le passé autonome. Dans l'espace, elle cause le bris des éléments homogènes, pour des fins administratives, économiques ou de domination. L'homme de culture se trouve donc face à des responsabilités accrues: il doit rétablir le continuum histo-

rique, retracer et renouer les liens culturels nécessaires à l'édification d'une conscience nationale. Il ne perpétue pas indéfiniment cette autre balkanisation, l'intellectuelle, qu'érige une autre forme de Colonialisme, fratricide, vestige de l'occidentale. Au contraire, sa seule légitimité est qu'il est celui qui 'structure' son peuple, celui qui préside à son individualisation. C'est en ce sens que Senghor écrit:

Il m'a donc suffi de nommer les choses, les éléments de mon univers enfantin pour prophétiser la cité de demain, qui renaîtra des cendres de l'ancienne, ce qui est la mission du poète.¹⁷

Le vocatif épouse des accents à la fois exorcisants et démiurgiques. La poésie par ce pouvoir, médiatise réalités présentes, et réalités futures. Telle est l'importance du vocatif poétique. Pour que la fructification en soit intégrale, la socialité doit en être essentielle. Césaire fait d'une pierre deux coups:

Je suis antillais; je veux une poésie concrète, très antillaise, martiniquaise. Je dois nommer¹⁸ les choses martiniquaises, les appeler par leur nom,

écrit-il, satisfaisant aux rôles vocatif et exorcisant du poème auxquels s'allie la portée démiurgique. Mais cet itinéraire subit une expansion qui érige l'expérience collective du nègre en source d'inspiration poétique césairienne. La création poétique trouve donc sa valeur fonctionnelle dans la socialité de sa source, dans son désir de mutation. La parturition est douloureuse car elle oppose les miasmes du réel à la fascination de l'idéal rêvé. Iconoclaste quant à tout ce qui a 'valeur de lèpre', elle est fusion dynamique pour une sociogénèse dans toutes ses sommités.

NOTES:Ferrements:

- 1) A. Césaire, Ferrements, ed. du Seuil, Paris 1960.
- 2) Ibidem, p. 14-15.
- 3) Ibidem, p. 14-15.
- 4) Ibidem, p. 79.
- 5) Ibidem, p. 79.
- 6) Ibidem, p. 79.
- 7) Ibidem, p. 80.
- 8) Ibidem, p. 83.
- 9) Ibidem, p. 76.
- 10) Ibidem, p. 84.
- 11) Et les chiens..., opus cité, p. 8.
- 12) Ferrements, p. 16.
- 13) Ibidem, p. 8.
- 14) Ibidem, p. 28.
- 15) Ibidem, p. 28.
- 16) Ibidem, p. 16.
- 17) Senghor, Ethiopiennes, opus cité, p. 160.
- 18) J. Sieger, Propos recueillis, article cité par Ma. M.Ngal, Aimé Césaire, Un homme à la recherche d'une patrie, opus cité, p. 143.

PRISE DE CONSCIENCE

CHAPITRE TROISIEME

Cahier d'un retour au pays natal.

"Cahier d'un retour au pays natal" fut publié en 1939. Ce fut le premier long poème de Césaire. En 1941, A. Breton le redécouvrit et le qualifia de 'plus grand monument lyrique du temps'. C'est une oeuvre poétique écrite en vers libres et reflétant les thèmes essentiels de Césaire: misère des îles, souffrance nègre et avenir meilleur. Comme l'indique le titre, le poète décrit les impressions qui l'assiègent à son 'retour au pays natal'.

Le voyage que le poète entreprend vers son pays natal est comparable à une descente aux enfers. Descente aux enfers qui peut prendre les dimensions de l'aliénation géographique, de la scission avec l'Afrique maternelle; aliénation géographique qu'il ne faut pas divorcer de la mémoire raciale dans laquelle sont inscrits "trois siècles de Nuit amère".¹ Par une mathématique inexorable, la misère du passé historique s'est glissée jusque dans l'île comme "la force putréfiante des ambiances crépusculaires arpentées nuit et jour d'un sacré soleil vénérien".² L'aliénation géographique, la mémoire raciale sont à ranger au nombre des misères morales. A celles-ci, il faut ajouter la misère physique:

Au bout du petit matin bourgeonnant d'anses frêles
les Antilles qui ont faim, les Antilles grêlées
de petite vérole, les Antilles dynamitées d'alcool,
échouées dans la boue de cette baie, dans la
poussière de cette ville sinestrement échouées. ³

La faim, la petite vérole, l'alcool, la boue, la poussière, litanies des fléaux qui, comme un vaste anathème, vont des morsures de la faim, à la gifle de la petite vérole, ne s'arrêtant à l'alcool que pour chercher le rêve loin de cette réalité qui n'offre comme alternative à la boue, que la poussière. Sentiments d'abandon, de destin éternellement inutile, silence d'abattu, de battu:

Les martyrs qui ne témoignent pas; les fleurs du sang qui se fanent et s'éparpillent dans le vent inutile comme des cris de perroquets babillards, une vieille vie menteusement souriante, ses lèvres ouvertes d'angoisses désaffectées; une vieille misère pourissant sous le soleil, silencieusement; un vieux silence crevant de pustules tièdes, l'affreuse⁴ inanité de notre raison d'être!

L'atmosphère qui se dégage de ce lot est faite de putréfaction, d'un état pour le moins, pathologique (pustules tièdes). Du point de vue psychologique, sentiment d'une destinée éternellement solitaire et sans but.

Devant ce spectacle de désolation, la prophétie que le poète fait ne peut être que celle d'une destruction éventuelle, imminente:

Au bout du petit matin, sur cette plus fragile épaisseur de terre que dépasse de façon humiliante son grandiose avenir, les volcans éclateront, l'eau nue emportera les tâches mûres du soleil et il ne restera plus qu'un bouillonnement tiède picoré d'oiseaux marins - la⁵ plage des songes et l'insensé réveil.

Fort-de-France est personnifiée, elle s'étale, trébuche, comme une bête essouflée sous

son fardeau géométrique de croix
 éternellement recommençante, indocile à
 son sort muette, contrariée de toutes
 façons, incapable de croître selon le
 suc de cette terre, embarrassée, rognée,
 réduite en rupture de faune et de flores. 6

La pauvreté de la terre même empêche tout espoir d'amélioration. D'où cette foule qui n'a qu'un cri celui de faim de misère, de révolte, de haine! Cette foule 'qui ne sais pas faire foule',⁷ qui perd la seule force d'union qui aurait encore pu lui octroyer des chances de refus intégral. La foule perpétue des pratiques magiques surannées, elle est rongée par un sentiment religieux superstitieux. Elle manque de sens social et de pudeur:

ou à l'animalité subitement grave d'une
 paysanne,⁸ urinant debout, les jambes écartées,
 roides.

La foule, 'désolée, silencieuse' qui ne prend pas part aux décisions qui doivent l'affecter. Apathie, indolence, psychologiques qui n'ont d'égales que la misère physique. Et à la même page 35, la liste des jeux et des atteintes psycho-pathologiques, fait de la foule un malade atteint de névrose:

Cette ville inerte et ses au-delà de lèpres,
 de consommation, de famines, de peurs tapies
 dans les ravins, de peurs juchées dans les
 arbres, de peurs creusées dans le sol, de
 peur en dérive dans le ciel, de peurs
 amoncelées et ses fumérolles d'angoisses. 9

Saisi dans ses névroses, le peuple a oublié le morne^{*}, symbole de révolution. Et comme la révolution implique une évolution, le peuple est resté statique, stagnant, 'inquiet et docile',¹⁰ ne trouvant une voix échappatoire que dans le suicide

et nul ne sait mieux que le morne bâtard
pourquoi le suicidé s'est étouffé...¹¹

Le pays natal prend ainsi les proportions d'un drame soutenu par la faim, cette faim qui installe le vide dans le cerveau du 'négrillon'. Ne sommes-nous pas ici dans le domaine de l'observation empirique, mieux encore, de l'autobiographie?

Il apparaît bien selon l'idée de L. Kesteloot que le négrillon dont il s'agit dans la citation suivante soit un souvenir du poète jeune:

Et ni l'instituteur dans sa classe,
ni le prêtre au catéchisme ne pourront
tirer un mot de ce négrillon somnolent,
malgré leur manière si énergique à
tous deux de tambouriner son crâne tondu,
car c'est dans les marais de la faim
que s'est enlisée sa voix d'inanition...¹²

La faim physique est destructrice d'équilibre, elle crée la faim ou plutôt le vide intellectuel, et fait du 'petit-sauvage' un Zombi. Elle fait du pays natal un enfer aux proportions de Sodome et Gomorrhe; où, aux

* Morne - petite montagne isolée, en tout cas aux Antilles, élévation topographique où se refugiaient les marrons, esclaves révoltés.

puanteurs physiques se mêlent les puanteurs morales de la corruption:

Au bout du petit matin, l'échouage
 hétéroclite, les puanteurs exacerbées de
 la corruption, les sodomies monstrueuses
 de l'hostie du victimaire, les coltis
 infranchissables du préjugé et de la
 sottise; les prostitutions, les hypocrisies,
 les lubricités, les trahisons, les mensonges,
 les faux ...¹³

Et la liste des écarts pathologiques se poursuit, d'une monstruosité à l'autre. Héritage intégralement négatif, états pathologiques aigus d'un peuple détraqué non seulement par l'anathème de l'histoire, faite de servitudes et d'humiliations, mais aussi, à cause d'un sol aride qui ne peut pas offrir la nourriture nécessaire. Humiliations aux dimensions apocalyptiques.

La prise de conscience de l'humiliation est rendue aigüe par le laps de temps passé en Europe. Le séjour du poète loin de la terre natale a créé une distanciation qui, d'une part, et pendant qu'elle est maintenue, idéalise le pays natal en ne ramenant à l'esprit que le meilleur, 'la substantifique moëlle',¹⁴ d'autre part, et quand elle est réduite, crée un choc, celui de la confrontation de l'idéal rêvé et de la réalité revécue. Ainsi la maison du poète qui, avant son séjour en France devait être idéalisée comme celle que Du Bellay évoque en son Anjou natal¹⁵ n'est plus à son retour, qu'une

carcasse de bois comiquement juchée sur
 de minuscules pattes de ciment...!¹⁶

Noël et ses réjouissances n'offrent qu'une trêve aux hostilités de

l'apathie et de la misère. Après

Les cloches ... la pluie ...
qui tintent, tintent, tintent...¹⁷

nous retombons dans la lente avancée de cette ville plate

qui rampe sur les mains sans jamais aucune
envie de triller le ciel d'une stature de
protestation!¹⁸

La misère partout, s'étale comme un grand linceul noir:

une autre petite maison qui sent très
mauvais dans une rue très étroite,
une maison minuscule qui abrite en ses
entrailles de bois pourri des dizaines de
rats et de la turbulence de mes frères et
soeurs, une petite maison cruelle dont
l'intransigeance affole nos fins de mois...¹⁹

Schéma type des bidonvilles et des ghettos: les rats et le bois pourri,
médailles de la misère, la grande famille, neuf bouches à nourrir qui font
des fins de mois longues comme des jours sans pain; et dans le rêve du
négrillon, le bruit de la 'Singer' que la mère pédale pour apaiser la faim
de sa marmaille.

La case même semble atteinte, dans cette épidémie de misère, elle est
'gerçant d'ampoules,' elle a le toit 'rapiécé de morceaux de bidon de
pétrole'.²⁰ Son intérieur n'est pas épargné par le fléau:

Et le lit de planches d'où s'est
levée ma race, tout entière ma race de
ce lit de planches, avec des pattes
de caisses de kérosine, comme s'il²¹
avait l'éléphantiasis le lit...!

La rue Paille semble l'apothéose de l'humiliation et de la corruption.
Elle a le mépris de la foule. Elle est le centre de la débauche, et pour
compléter la corruption,

c'est là surtout que la mer déverse
ses immondices, ses chats morts
et ses chiens crevés!²²

La rue Paille débouche sur la plage qui est, elle aussi, un dépotoire
infâme:

Une détresse cette plage elle aussi, avec
ses tas d'ordures pourrissant, ses croupes
furtives qui se soulagent, et le sable
est noir, funèbre,²³ on a jamais vu un
sable si noir...!

C'est la conscience de cette misère pestilentielle qui 'Au bout du petit
matin' a motivé le départ du poète. Il joint la diaspora:

je serais un homme - juif
un homme - cafre
un homme - hindou - de Calcutta
un homme - de - Harlem - qui - ne - vote - pas. ²⁴

Il veut être la cristallisation de cette diaspora nègre, de cette juive-
rie minoritaire qui est l'intensification de la douleur des races déchues.

Imbu de cette souffrance ultime, le poète souhaite redonner au verbe sa valeur première, sa force de frappe:

Je retrouverais le secret des grandes
communications et des grandes combustions.
Je dirais orage. Je dirais feuille. Je
dirais arbre. Je serais mouillé de toutes
les pluies, humecté de toutes les rosées...
Qui ne me comprendrait pas, ne comprendrait
pas d'avantage le rugissement du tigre. ²⁵

Le pays natal voit donc, par ce départ de Martinique, ses horizons élargis: membre de la nègrerie en déambulation, le poète y subira l'initiation à une douleur cristallisée, mais ne voilà-t-il pas qu'il en sortira riche de la force des mots, capable de communiquer au-dessus de la platitude des concepts?

Le départ du poète ne l'éloigne de sa terre natale que géographiquement; dans les minorités frères, il rencontrera la même déshumanisation et la même souffrance. De plus, le voyage n'est envisagé que du point de vue du retour. L'expérience acquise du poète fera de lui:

la bouche des malheurs qui n'ont point
de bouche, sa voix, la liberté de celles ²⁶
qui s'affaissent au cachot du désespoir.

Le but ultime du poète-démiurge est la transformation du pays natal. Il faut que celui-ci devienne autre chose que ce havre de pestilence. La revalorisation du pays natal implique l'initiation à l'expérience extérieure de la douleur nègre: le poète comprendra donc, (entendez prendre avec soi) toutes les douleurs géographiques et psychologiques de son pays, la Marti-

nique, mais aussi, dans une incarnation universelle, il se fera la convergence du passé glorieux africain, l'esclave et le colonisé, le roi et le supplicié. Mais avant d'assumer cette responsabilité aux dimensions cosmiques, il lui faudra opérer en lui-même une transformation intégrale. Il le dit en ces termes:

Je me dirais moi-même: Et surtout mon corps aussi bien que mon âme, gardez-vous de vous croiser les bras en l'attitude stérile du spectateur, car la vie n'est pas un spectacle, car une mer de douleurs n'est pas un proscenium, car un homme qui crie n'est pas un ours qui danse!. 27

Mais ce processus n'est-il pas en lui-même une aliénation? En se faisant la confluence des douleurs nègres, en se purgeant de la somnolence nègre, le poète n'est-il pas devenu, aux yeux de 'cette foule qui ne sait pas faire foule'²⁸, un aliéné, quelqu'un qui parle un langage incompris des autres? En tout cas, le retour de France intensifie le sentiment de 'destinée étran- gement solitaire'^{29*}

et moi seul, brusque scène de ce petit matin où fait le beau l'apocalypse des monstres puis chaviré, tait. Chaude élection de cendres, de ruines et d'affaissements.

Dans sa solitude, avec sa prise de conscience, de retour dans ces peurs, le poète en arrive à douter de sa mission. Conscient de sa petitesse, de sa

* En effet, le poète ne parle plus le langage de son peuple bien qu'il ne soit pas entièrement gagné à l'Occident.

misère, de l'impossibilité de comprendre la création, il s'écrie:

Je n'ai pas le droit de calculer la vie
à mon empan fuligineux; de me réduire à ce
petit rien ellipsoïdal qui tremble à
quatre doigts au-dessus de la ligne, moi
homme, que je ne comprenne entre latitude
et longitude. ³¹

A ce moment de désespoir succède une reprise de conscience de l'immensité
de la tâche, de la nécessité de transformation,

la mâle soif et l'entêté désir de libérer
ces quelques milliers de mortiférés
qui tournent en rond dans la calebasse
d'une île. ³²

A cette immense responsabilité s'est lié désormais

le désir inquiet de se nier. ³³

Désir sans cesse secoué par

Haïti où la négritude se mit debout
pour la première fois et dit qu'elle
croyait à son humanité et l'Afrique
gigantesquement chevillant jusqu'au pied
hispanique de l'Europe, sa nudité où la Mort
fauche à larges andins. ³⁴

Exemple de l'histoire de cet

homme seul qui défie les cris blancs de
la mort blanche. ³⁵

Immensité universelle de la douleur nègre, d'où nécessité de rébellion. Celle-ci commencera par questionner les apports de la civilisation occidentale:

Parce que nous vous haïssons vous et
votre raison, nous nous réclamons de la
démence précoce de la folie flamboyante
du cannibalisme tenace.³⁶

Mise en question de la raison, revalorisation des trésors nègres dont les premiers sont la folie, l'animisme, l'identification avec la nature, la reconnaissance de l'Afrique-mère:

A force de penser au Congo
Je suis devenu un Congo bruissant de forêts
et de fleurs.³⁷

Danses. Idoles...! 38

Au nombre de ces trésors que le poète accepte comme faisant partie du pays natal, il y a aussi:* la paresse, les chansons obscènes, la sorcellerie:

J'ai porté des plumes de perroquet
des dépouilles de Chat musqué.³⁹

le refus du dieu des missionnaires, l'insulte aux bienfaiteurs de l'humanité, le défi de Tyr et de Sidon, en un mot la perversion. Ayant donc établi le répertoire de ses trésors, le poète accepte ce passé comme une gloire et

* Humour noir ici qui fait siennes les mythes et les transcende, comme accepter le substantif 'nègre' en lui donnant son origine latine, le démystifie.

entonne, au nom du

vif zéro de sa mendicité

et de

L'horrible bond de 'sa' laideur pahouine ⁴¹

un hymne à la nègrerie. Il semble désormais prêt pour:

La seule chose au monde qui vaille la peine
de commencer: la fin du monde parbleu. ⁴²

Révolution active qui a pour tremplin la haine, le désir de vengeance:

ô tourte de l'effroyable automne
où poussent l'acier neuf et le béton
vivace...
où l'air se rouille en grandes plaques
d'allégresse mauvaise...
je vous hais. ⁴³

A cette Europe d'acier, de béton, et de pollution, le poète nie le côté
humain des femmes parées, souriantes, des nouveaux-nés têtant. Dans sa
verve de révolté il présente le côté positif de son peuple:

... nous manions des quartiers de monde... ⁴⁴
nous épousons ses continents en délire...

Au paraxysme de la révolte, c'est le refus total:

Accommodez-vous⁴⁵ de moi. Je ne m'accommode
pas de vous.

La haine n'a de justification que le passé d'humiliation et de violence dont le poète s'est fait la convergence. En prise à des hallucinations semblables à ceux du spleen baudelairien, il s'écrie:

Que de sang dans ma mémoire! Dans ma mémoire sont
les lagunes. Elles sont couvertes de têtes de
morts. Ma mémoire est entourée de sang. 46
Ma mémoire a une ceinture de cadavres!...

Pour un pays natal où coulent le lait et le miel, le poète va ricaner des idées reçues qui font du nègre un être couvert d'anathèmes:

les nègres-sont-tous-les-mêmes, je-vous-le
dis les vices-tous-les-vices, c'est-moi-qui
vous-le-dis
l'odeur-du-nègre, ça-fait-pousser-la-canne
rappelez-vous-le-vieux-dicton:
battre-un-nègre, c'est le nourrir. 47

C'est ainsi que le maître sur son rocking-chair taisait la voix de sa conscience. C'est ainsi qu'il veut penser ou voir le nègre, ou encore:

obscènes gaiement⁴⁸ très doudous de jazz sur leur
excès d'envie.

Le sarcasme cynique et moqueur prend des accents de ricanements fendus jusqu'aux oreilles:

parbleu les Blancs sont de grands guerriers
 hosannah pour le maître et pour le châtre-nègre!
 Victoire! Victoire, vous dis-je: les vaincus
 sont contents!

Le sarcasme moqueur a suivi l'acceptation de l'état de nègre:

Par une inattendue et bienfaisante révolution
 intérieure, j'ignore maintenant mes laideurs
 repoussantes.

L'acceptation de son état s'accompagne d'un refus ou plutôt une altération
 du passé glorieux africain:

Je refuse de me donner mes boursouflures
 comme d'authentique gloire.
 Et je ris de mes anciennes imaginations puérides.
 Non, nous n'avons jamais été amazone du
 roi du Dahomey, ni prince de Ghana avec huit
 cents chameaux, ni docteurs à Tombouctou Ashia le
 Grand étant; ni architectes de Djénné...

Pour une acceptation de son état aux dimensions modestes, il faut donc au
 poète atténuation de la gloire africaine qui pourrait donner lieu à une
 fierté sans retenue. Il lui faut passer par un inventaire des apports nègres:

piètres laveurs de vaisselle, des cireurs de
 chaussures sans envergures, ...
 d'assez consciencieux sorciers et le seul
 indiscutable record que nous ayons battu
 est celui d'endurance é la chicotte...

Inventaire négatif, soulignement de honte, que le poète se plaît à prolonger
 pour consolider l'acceptation du passé historique et du présent humiliant

de son peuple. Plus le poète peut opérer d'un oeil froid cet inventaire, plus celui-ci est intégral, plus ferme l'acceptation. Il l'a bien dit, il y a dans ce processus, refus de prendre ses 'boursouflures comme d'authentiques gloires!'. Ainsi la liste se poursuit, les nègres ont été traités de: 'bêtes brutes, fumier ambulants':

on nous marquait au fer rouge et nous dormions
dans nos excréments.
Vomissures de négrier, vénérie des Calabars. 53

Le pays natal du poète est ainsi troublé des images, ou plutôt des visions hallucinatoires que la mémoire de sa race a gardées inscrites dans le grand livre. Ces bruits et ces visions frisent un état de folie, elle défie toute chronologie: le poète revit le voyage dans la soute du négrier:

J'entends de la cale monter les malédictions
enchaînées, les hoquettements des mourants
le bruit d'un qu'on jette à la mer...
les abois d'une femme en gésine...
des râclements d'ongles cherchant des gorges...
des ricanements de fouet...
des farfouillis de vermine parmi les lassitudes... 54

Malgré tout, à la fin de cette litanie négative une seule vérité:

'Homo sum.'

Le poète-héros qui prisait les gestes héroïques se découvre des faiblesses si humaines, des lâchetés à peine avouables:

Et moi, et moi
moi qui chantais le poing dur

Il faut savoir jusqu'où je poussais la lâcheté. 55
 Un soir dans un tramway en face de moi, un nègre.

Ce nègre 'Comique et laid' que la misère a réduit en épouvantail et qui est la risée de tout le monde, de ce nègre, le poète lui aussi a ri. Ce 'Grand sourire Complice' souligne la misère même du poète qui dorénavant, s'identifie à sa ville, Fort-de-France:

Mon héroïsme, quelle farce!
 Cette ville est à ma taille
 Et mon âme est couchée. Comme cette ville₅₆
 dans la crasse et dans la boue couchée.

A l'acceptation du passé-misère-nègre, il faut ajouter cette prise de conscience qui, du haut de son héroïsme, ramène le poète à s'identifier à la faiblesse et à l'abattement de sa ville, et partant de son peuple. Il faut oublier les richesses d'un passé intégralement détruit:

par-dessus bord des richesses pérégrines 57
 par-dessus bord des faussetés authentiques...

Le poète va donc redéfinir son peuple:

Ceux qui n'ont jamais su dompter la
 vapeur ni l'électricité
 Ceux qui n'ont exploré ni les mers ni le
 ciel mais ceux sans qui la terre ne serait pas
 la terre. ₅₈

Le peuple nègre trouvera son rôle dans la nature; il restera le

Silo où se préserve et mûrit⁵⁸ ce que
la terre a de plus terre.

La négritude se réclame donc de l'appartenance cosmique:

elle plonge dans la chair rouge du sol
elle plonge dans la chair ardente du ciel
elle trouve l'accablement opaque de sa droite patience. 59

Ainsi le jeu de 'ceux qui n'ont jamais rien inventé' vas se résumer dans
la contemplation, l'intégration au cosmos:

insoucieux de dompter, mais jouant le jeu du
monde
Véritablement les fils aînés du monde...
étincelle du feu sacré du monde
Chair de la chair du monde, palpitant du
mouvement même du monde. 60

En ce sens, cette prise de conscience est un retour aux valeurs ances-
trales, qui, écartant la pompe de leur passé glorieux, lègueront leurs
vertus. Le poète se plaît alors à opposer les délices de ce simple idéal
aux complications contradictoires de la civilisation européenne:

Pitié pour nos vainqueurs omniscients et naïfs. 61

Dans une vision prophétique, et imbue de toutes les richesses du cosmos
auquel il veut désormais se rattacher, le poète augure la beauté de sa
ville. Il réclame ses valeurs ancestrales qu'il a érigées au niveau de
vertus: 'la foi sauvage du sorcier', à ses mains, 'la puissance de modeler',

à son âme, 'la trempe de l'épée', il veut que sa tête soit une 'tête de proue'.⁶² Responsable de ce peuple dont il a accepté et revalorisé les valeurs passées, il se veut :

l'amant de cet unique peuple. ⁶³

Le poète-démiurge nécessite des qualités telles que la docilité plutôt que la vanité, l'initiation, le recueillement, source de sagesse, l'ensemencement, secret de la richesse. S'il se veut aussi 'dépositaire du ressentiment' de son peuple, 'exécuteur de ses oeuvres', il réfute la voix de la haine :

ne faites point de moi cet homme de haine
pour qui je n'ai que haine. ⁶⁴

Plutôt que la haine, le pays natal sera le miroitement 'pour la faim universelle, pour la soif universelle', de la 'succulence des fruits'. Pour ce rêve de paix universelle qui détruira faim et soif, le poète a besoin de persévérance dans l'effort, d'obstination, de vigueur.

Il est passé par le choc qu'a causé la vue de la misère de son île, à ce choc a suivi un mouvement de colère contre

l'architecte aux yeux bleus. ⁶⁵

celui qui, à travers les âges a consolidé l'esclavage de la nègrerie; il a

tonné contre l'indolence de ce peuple de 'mortiférés', assoupi dans la misère comme des cochons vautrés dans leur boue. Dans une vision héroïque, il a voulu un changement immédiat, une mise en question des valeurs importées. A ce flot révolutionnaire a succédé la prise de conscience de sa propre faiblesse, par l'évocation du nègre 'comique et laid' dans le tramway. La faiblesse du poète manifestée dans le 'sourire complice' qu'il évoque, a réduit ses rêves d'héroïsme à des dimensions humaines. Je suis homme affirme-t-il. De là, il aboutit à une acceptation des vertus de son passé, il se réclame du cosmos, de l'Afrique mère. Et pour 'bâtir le monument sans oiseau de refus'⁶⁶, il se veut porte-parole de la paix universelle, rejetant tout mouvement de haine. Ce processus est prugateur:

Tenez je ne suis plus qu'un homme, aucune
 dégradation, aucun crachat ne le conturbe,
 je ne suis plus qu'un homme qui accepte
 n'ayant plus de colère
 (il n'a plus dans le coeur⁶⁷ que de l'amour
 immense, et qui brûle).

Acceptation intégrale de son identité et redéfinition des rôles, revalorisation des possibilités dans le rôle du nègre, dans son apport universel:

Car il n'est point vrai⁶⁸ que l'oeuvre de
 l'homme est finie...

Le poète se moque alors des noirs qui singent le blanc plutôt que de faire part à ce mouvement d'acceptation, de revalorisation:

Ceux qui se drapent de pseudomorphoses fières,
 ceux qui disent 'a l'Europe:⁶⁹ 'Voyez, je sais comme
 vous faire des courbettes...

L'acceptation apporte une note optimiste, parce que

La vieille négritude progressivement se
cadavérise...!
... le négrier craque de toute part... 70

L'acceptation et la liberté sont les deux apports justificateurs de l'optimisme:

La négraille aux senteurs d'oignon frit
retrouve dans son sang répandu le goût
amer de la liberté
Et elle est debout la négraille.

...
debout
et
libre. 71

Il est signifiant que le mouvement de libération du noir prenne, dans le poème, les allures d'une mutinerie à bord:*

debout à la barre
debout à la boussole₂
debout à la carte

A la fin du poème, éclate un hymne à la liberté, cantique aux dimensions universelles que, ni l'épervier qui tient les clefs de l'orient⁷³, 'l'oiseau de refus' de Et les Chiens se taisaient, ni le 'squalé qui veille sur l'occident'⁷⁴, ne peuvent troubler d'une note discordante. Il faut que,

* mutinerie à bord qui rappelle un négrier en naufrage. L'image de la révolution est liée à la mémoire raciale.

purifié de sa haine, réétabli dans ses racines mères, le poète contemple la montée de la colombe, signe de paix, de sérénité et de quiétude.

Mais avant d'en arriver à sa quiétude, il faut passer par le baptême du sang et par la révolte, tel est le sort du Rebelle qui est le symbole de cette aspiration vers l'idéal de liberté rêvée.

- 30) Cahier..., p.63.
- 31) Ibid., p. 65.
- 32) Ibid., p. 65.
- 33) Ibid., p. 65.
- 34) Ibid., p. 69.
- 35) Ibid., p. 69.
- 36) Ibid., p. 73. Voici le moment négatif nécessaire à l'établissement de l'égoïté autonome. Sartre taxe cette dialectique de 'racisme anti-raciste'. (Orphée noir). Nous préférons voir ici une intégrale mise en question nécessaire à l'autodéfinition.
- 37) Cahier..., p. 75.
- 38) Ibid., p. 77.
- 39) Ibid., p. 77.
- 40) Ibid., p. 83.
- 41) Ibid., p. 83.
- 42) Ibid., p. 83.
- 43) Ibid., p. 85.
- 44) Ibid., p. 87.
- 45) Ibid., p. 87.
- 46) Ibid., p. 91.
- 47) Ibid., p. 91. Césaire écrit: 'La poésie est cette démarche qui parle le mot, l'image, le mythe, l'amour et l'humour m'installe au coeur vivant de moi-même et du monde.'
- 48) Ibid., p. 93.
- 49) Ibid., p. 95.
- 50) Ibid., p. 95.
- 51) Ibid., p. 97.
- 52) Ibid., p. 97-98.
- 53) Ibid., p. 99.
- 54) Ibid., p. 101.
- 55) Ibid., p. 101. L'image du nègre 'comique et laid' dans le tramway est à rapprocher du 'prince des nuées' de Baudelaire, L'Albatros II in Spleen et Idéal, Les Fleurs du Mal, ed. Garnier, Flammarion, Paris 1964, p. 38.
- 56) Ibid., p. 105.
- 57) Ibid., p. 111.
- 58) Ibid., p. 115, 117.
- 59) Ibid., p. 117.
- 60) Ibid., p. 119.
- 61) Ibid., p. 121.
- 62) Ibid., p. 121.
- 63) Ibid., p. 123.
- 64) Ibid., p. 123.
- 65) Et les chiens, p. 97.
- 66) Ibid., p. 97.
- 67) Cahier..., p. 129.
- 68) Ibid., p. 139.
- 69) Ibid., p. 143.
- 70) Ibid., p. 147.
- 71) Ibid., p. 147.
- 72) Ibid., p. 149.
- 73) Ibid., p. 151.
- 74) Et les chiens..., opus cité, p. 151.

Révolte, purification et dépassement.

Et les Chiens se taisaient.

Et les Chiens se taisaient est un long poème dramatique inséré dans Les Armes miraculeuses, recueil de poèmes publié en 1946. Les personnages n'ont pas de nom, il s'agit du Rebelle, de l'Amante, de la Mère, etc.... La facture reste surréaliste, bien que la structure du poème soit inspirée du Théâtre Grec (Choeur, demi-choeur).

Et Les Chiens se taisaient reprend les thèmes de misère et de révolte que nous avons déjà soulignés dans Cahier... Le Rebelle est peint en plein frisson de révolte. Dans cet arrangement théâtral en clair-obscur, il représente l'ombre, le refus du soleil et de la lumière. Il s'est fait l'incarnation des humiliations de son peuple; la 'tête de proue.'¹ De ce fait même, doté d'une vision qui échappe à 'L'Amante' et à 'La Mère', ainsi qu'à 'la foule', sa solitude est aussi grande que l'aveuglement du peuple. En lui sont vivaces la vermine et la fiente de la cave du négrier, les cris et les lamentations des femmes et des nourrissons violés abattus ou abandonnés sur la côte africaine. En lui se cristallisent les déboires, les ferrements et l'indignation de l'état d'esclave, la misère physique et morale de cette île ingrate où règne la famine. En lui brûlent incandescents, la haine pour 'l'architecte aux yeux bleus', le refus du compromis, la soif d'un pays natal de paix, d'amour, d'affluence. Le Rebelle est l'incarnation de cette pétition qui exige que le nègre participe de sa condition humaine.

Il est significatif que dans le premier acte, la première parole du Rebelle qui est une réponse à la sollicitation sensuelle de L'Amante, soit

au contraire, une invocation à la mort. Le pays natal, pour ce coeur sans compromis, ne saurait plus être que le séjour des morts que n'atteindraient, ni la faim, ni la misère. L'Amante est un rappel de la vie, une promesse future de jours meilleurs. Le Rebelle lui ne voit plus dans la mort qu'une pourvoyeuse de tranquillité, d'égalité, de justice, de sommeil et de paix:

O mort deux enfants noirs dans ton soleil,
sois-leur tranquille et tiède,
O mort dévoreuse de pigments, grande égale,
grande juste sans shérif ni gendarmes, grande
enrouleuse, grande endormeuse de frères;..

L'Amante tenace dans sa conception esthétique, évoque la beauté qu'elle compare au 'battement désarmé d'une paupière'.

Je reviens un instant sur mon interprétation du drame incarné dans le Rebelle. Le caractère, il me semble, est à la confluence de toutes les misères, de tous les désirs de justice de son peuple. Il s'est fait l'incarnation, non seulement de l'aridité de son île de la famine et des endémies de celle-ci, mais aussi la convergence de tout un passé historique fait de traumatismes indicibles. Ceci explique les écarts hallucinatoires qui, de cette prison obscure où il est enfermé, nous transportent, par son biais, sur la côte africaine au temps de l'invasion esclavagiste, dans la soute du négrier, sous le fouet du bourreau. Il n'est donc pas tant question de distorsion chronologique, que d'une espèce d'état psycho-névrotique qui mélange les accidents traumatiques, en autant que l'on croit à la mémoire raciale. Ainsi au cri du choeur:

Les Blancs débarquent, les Blancs débarquent. 8

Le Rebelle comme un visionnaire répond en écho:

Les Blancs débarquent. Ils nous tuent nos filles,
*Camarades.

Et pendant un moment le Rebelle réussit à partager la vision de 'boucherie'¹⁰
avec l'Amante:

Le Rebelle:
Qu'est-ce que tu vois?
L'Amante:
La vie poto-poto beaucoup de boue. 11

La réplique de l'Amante montre que sa vision optimiste est remplacée
par une vision boueuse. Le mot 'poto-poto' signifiant boue, dans plus d'un
pays africain.

'L'architecte aux yeux bleus', le Blanc est représenté par l'Adminis-
trateur, les évêques, le Grand Promoteur, l'Amiral, le Commandant des troupes,
l'Arpenteur, le Géomètre, le Juge, le Grand Bénisseur, le Super Geôlier, le
Banquier. Cause de terreur et présence destructrice, le Blanc a fait de la
terre natale un champ de bataille, 'une belle boucherie'. Les descriptions
de la Récitante et de la Première Folle peuvent servir de témoignage:

* L'ajout de 'Camarades', ici rappelle bien le leader communiste.

La Récitante:

... la ville s'effondre sur ses jarrets...
dans le vertige lent du viol ... parmi les
chatouilles d'un lit de fumée et de cris

Première folle:

Des femmes passent dardant leurs ongles...
leurs paroles sont d'effroi... Oh j'entends
croître l'épeautre des nuits... des femmes...
la fosse est pleine de sang... des flocons de
feu tombent... je vois des lézards de feu, ^{des}
sauterelles de feu, des colocases de feu. ¹²

Ces destructions cataclysmiques justifient le mot de l'Echo qui, au
début de l'acte, accuse 'l'architecte aux yeux bleus' d'être

le bâtisseur d'un monde de pestilence. ¹³

A ces accusations, l'Administrateur rétorque que cette terre était un don de
Dieu qui n'aurait pas toléré une jachère inculte et somnolente. L'oeuvre
civilisatrice incombe à ceux qui sont possesseurs de la pensée; c'est une
oeuvre lourde à porter:

Porter à soi seul le fardeau de la civilisation. ¹⁴

Il affirme la pensée occidentale comme la seule capable de raisonnement
clair.

C'est d'ailleurs un point à débattre s'il y a
au monde, en dehors de nous, quelque peuple
qui pense, je dis vraiment pense et non qui
rumine le confus mélange de quelque brume
d'idées ramenées à ras de cervelle de toutes ¹⁵
de leur respiration ou de leur sommeil.

Il est intéressant de contraster cette capacité de penser sous l'égide de la logique formelle et du rationalisme cartésien, avec la bestialité des destructions citées plus haut. Il est encore plus intéressant d'observer la réaction des évêques. La religion a établi dans le pays natal, une autre forme de répression. Le premier évêque a une remarque quasi-humaine, encore que froide et un tantinet cynique: il parle de 'boucherie', mot qui évoque le carnage, l'hécatombe de nourissons, de femmes, de milliers d'hommes, la razzia des villages, le sang. Ailleurs dans le Discours sur le colonialisme, Césaire placera dans un contexte historique de tels massacres. Le deuxième évêque, plus matérialiste, et non moins déshumanisé ne voit dans la conquête coloniale qu'une bonne capture de *'morue terre-neuvienne'.¹⁶ La remarque du troisième évêque est un jeu de mot sur 'étourdissante' et 'stupéfiante'. Le quatrième évêque trouve la conquête 'phalique et fertile en miracles',¹⁷ contraste pour le moins étourdissant et stupéifiant! L'archevêque, le berger à la houlette des brebis de Dieu, a plus de soucis pour 'les bêtes à pelage',¹⁸ les chats, que pour les milliers d'âmes. Humour noir? Quant au Grand promoteur, homme-machine, incarnation de la mise en valeur sans respect pour la culture (brisez les dieux!), magnat financier qui n'érige de statue qu'à un seul dieu, le dollar, son ricanement n'est comparable qu'à la force destructrice d'un bulldozer. Après ce passage infernal, on pourrait se demander ce qui reste debout. L'expropriateur a fait du pays natal une désolation, une vallée de larmes et le Rebelle nous dit ci-dessous ce qu'est devenu son île:

* p. 17: 'Une époque étonnante mes frères: la morue terre-neuvienne se jette d'elle-même sur les lignes...'

... je suis assis dans la désolation. Ma cour
 un tas d'ossements, mon trône, des chairs pourries,
 ma couronne un cercle d'excréments. Et voyez:
 d'étranges noces ont commencé: les corbeaux
 sont les joueurs de rebec, les os, des osselets...¹⁸

Oh, Oh, une odeur de cadavre...¹⁹ du sang pétillant
 comme une grande cuve de vin.

Le Rebelle a désormais un statut social contradictoire: roi, il est
 rendu à l'esclavage, à l'instar de Nerval,

... Désolé, inconsolé
 Prince d'Aquitaine à la tour abolie. ²⁰

Le Rebelle va mourrir étouffé par une vision supraterrrestre, sa vision
 à lui, qui voulait un futur meilleur à bâtir à partir d'une prise de cons-
 cience qu'il créait dans son peuple:

J'avais amené ce pays à la connaissance de
 lui-même familiarisé cette terre avec ses démons
 secrets. ²¹

Mais vision trop hautaine? Expectative de rêve? En tout cas, le peuple n'a
 pas suivi le même mouvement, il n'a pas eu le même intérêt:

Et maintenant
 seul
 tout est seul
 j'ai beau aiguïser ma voix
 et je n'ai pas de mère
 et je n'ai pas de fils. ²²

Solitude effroyable dans laquelle le Rebelle doit attendre la mort. Solitude qui le rapproche de Jésus au jardin des Oliviers. Les apôtres alourdis de sommeil, sont ici 'cette foule qui ne fait pas foule'²³ et qui n'a pas pu suivre. Mais pour le Rebelle, 'pas moyen d'échapper', il faut boire sa coupe jusqu'à la lie.

Analogie avec le Christ aussi, cette réaction du peuple qui ne voit en le Rebelle qu'un traître:

et les voix disent que je suis un traître...²⁴

Pourtant, ce rêve de construction c'est pour ce même peuple qu'il l'a conçu. Et même à l'approche de la mort, le Rebelle perpétue son Eldorado:

Je bâtirai du ciel, d'oiseaux, de perroquets...
de mots d'enfants, de mots d'amour...
un monde notre monde
mon monde aux²⁴ épaules rondes...
un jour...

A ce rêve qui ignore l'arrivée de la mort prochaine, le demi-choeur répond:

Homme prends garde...²⁵

Le Rebelle se replace donc dans la réalité pour reconnaître sa défaite:

moi moissonneur vaincu de la chair tiède. ²⁶

Mais aussitôt viennent à l'assaut, les souvenirs du passé glorieux africain, qui est aussi le passé glorieux du Rebelle: Ouagadougou, Djenné, Tombouctou. Ce passé se confondrait avec la mort prochaine, comme viatique vers les prairies du passé, le Rebelle demande un parasol:

prêtez-moi un parasol pour le soleil de
Ouagadougou.

Dans la même hallucination, et assumant ses fonctions de roi, le Rebelle évoque la splendeur de ses funérailles:

J'ai commandé pour mes funérailles
un troupeau de buffles sauvages
un cent d'enuques de sacrifices des tumultes
un vol de couteaux₂₈ de jet de sagaie de
cuivre rouge...

L'état hallucinatoire s'achève par une vision sensuelle des

chanterelles de l'enfer. 30

leurs sexes mis à nu.

A ce point on se doit de récapituler. Quelle est la vision géographique du pays natal dont rêve le Rebelle? Si on oublie un instant les digressions hallucinatoires qui de temps en temps mêlent passé et présent, Afrique et Martinique, il reste tout de même un paysage de rêve, symbole de ce pays. La Récitante nous en fournit une description:

Dans son sommeil il y a des îles, des îles
 comme le soleil, des îles comme un pain long
 sur l'eau, des îles comme un sein de femme,
 des îles comme un lit bien fait, des îles
 comme la main, des îles à doublure de
 champagne et de femme...³¹

Dans cette description, il faut noter la place du soleil, source de vie, de chaleur, de joie, la mention du pain pour apaiser la longue faim, l'élément sensuel du sein de femme, simultanément promesse de vie, car enfin c'est du sein que coule lait qui nourrit l'enfant. Le 'lit bien fait' symbole d'aise, promesse de repos, la tiédeur de la main, évocation de la caresse, de l'amitié, de la fraternité. Le champagne et la femme symbolisent la réjouissance, la célébration. C'est bien là une vision analogue à la promesse de Dieu à Moïse, 'une terre où coulent le lait et le miel.' Telle est donc la terre, que de ses mains le Rebelle se proposait de bâtir:

O douceur de mes mains à bâtir
 et jamais mains créantes n'auront à ce
 point caressé l'aventure dans la chose à créer...³²

Contentons-nous de ce passage, en ce qui concerne la description extérieure du pays que voudrait le Rebelle. Voyons maintenant du point de vue moral les valeurs composantes de cet Eldorado: y sont absents: le cri 'mort aux blancs'³³, le ressentiment, la rancune, car dit le Rebelle:

Je ressens l'injustice, mais je ne voudrais pour rien
 au monde troquer ma place contre celle du bourreau...³⁴

Et plus bas,

Et plus bas,

Non. Haïr c'est encore dépendre. Qu'est-ce que la haine sinon la bonne pièce de bois attachée au cou de l'esclave et qui l'empêtre...³⁵

Comment donc justifier le mouvement de révolte qui a conduit à ce cri 'mort aux blancs'? Pour le Rebelle, ce cri est nécessaire en autant qu'il constitue un refus de l'état d'esclave:

Ce cri de 'Mort aux blancs', si on ne le crie pas c'est vrai on accepte la puante stérilité d'une glèbe usée...³⁶

Mais voici l'étape du processus la plus importante,

Si on ne crie pas: 'Mort' à ce cri de 'Mort aux blancs', c'est d'une autre pauvreté qu'il s'agit.
Pour moi
je ne l'accepte ce cri que comme la chimie³⁷
de l'engrais qui ne vaut que s'il meurt.

Le processus de libération implique donc révolte contre l'ordre établi, le cri 'Mort aux blancs' est le signe extérieur de la remise en question intégrale des valeurs reçues. La deuxième étape nous amène à crier 'mort' à ce cri de 'mort aux blancs' car, il ne faut pas imiter le bourreau, on ne remplacera pas les vieilles valeurs par la haine, le ressentiment et le sang, il faut éviter d'être ou de devenir 'le bâtisseur d'un monde de pestilence'.³⁸
Ce que le Rebelle veut c'est plutôt:

faire renaître une terre sans pestilence, riche,
 délectable, fleurant non l'engrais mais
 l'herbe toujours nouvelle...

Nous nous retrouvons donc, une fois de plus, dans cette idée magnanime qu'évoquait le poète du Cahier, idée de fraternité nouvelle. Il compare le monde à forêt d'arbres de différentes sortes et affirme:

Je veux qu'il poussent tous bien fermes et durs,
 différents de bois, de port, de couleur, mais
 pareillement pleins de sève et sans que l'un
 empiète sur l'autre, différente à la base
 mais oh!

(Extatique)

que leur tête se rejoigne oui très haut dans
 l'éther égal à ne former pour tous
 qu'un seul toit
 je dis l'unique toit tutélaire. 40

Le rêve est idéaliste, mais combien riche d'attraits, d'humanité et de magnanimité. Le Rebelle meurt de ne pouvoir pas transformer ses idéaux en réalité. L'attrait du monument à bâtir est si hypnotisant que le Rebelle ne voit plus que lui. L'impossibilité de communiquer son rêve, d'accepter l'état de choses présent ou d'opérer un changement graduel, l'aveuglement devant toute autre valeur, font du Rebelle un personnage effroyablement seul, dont la mort est un holocauste nécessaire, inévitable.

Trop tard il est trop tard
 mon amie je n'y suis pour personne
 pour personne. 41

Répond-il à la sollicitation amoureuse de l'Amante. L'amour de celle-ci est devenu pour lui, 'un mot violent'. A son enfant, il ne veut léguer 'qu'un

grand exemple', car enfin, il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ce qu'on aime. Nous sommes témoins dans ce passage d'une opposition entre deux systèmes de valeurs tout à fait différents. L'amante reste pratique, le Rebelle vit dans les hautes sphères de son rêve:

Ah oui, de cette vie que vous tous m'offrez!
 Merci. Ah c'est cela qui tous vous perd et le pays
 se perd de vouloir à tout prix se justifier
 d'accepter l'inacceptable.
 Je veux bâtir moi, de dacite coiffé de vent,
 le monument sans oiseaux de Refus.

L'évocation du vent dans l'avant-dernier vers justifie la réaction de l'Amante qui, dans son désir de vie, ne voit en ce rêve que chimères. Les deux personnages évoluent à des niveaux différents comme le montre l'interprétation du mot soleil:

Le Rebelle:
 Des chimères? Parce que le soleil tarde,
 doutes-tu qu'il se lève?
 L'Amante:
 Il se lève tous les jours.
 Le Rebelle:
 le nôtre aussi... tous les jours... Chaque jour
 de proche en proche vers un Zénith il monte,
 gagnant à travers des milliers de coeurs.

On voit bien ici, qu'il s'agit d'une part, et dans la conception de l'Amante, du vrai soleil, de l'astre de feu; et dans celle du Rebelle, du soleil, de la révolution, de la prise de conscience. L'Amante qui ne voit pas l'étendue de l'engagement, accuse le Rebelle de jouer 'à se sculpter une belle mort...' De ne pas avoir la foi, mais l'orgueil érigé au rang de divinité. Ce dieu, l'orgueil, affirme l'Amante, n'est plus 'Qu'un morceau d'idée que l'habitude

a coïncé' dans le cerveau têtue du Rebelle.⁴⁴

Si nous nous attachons à croire que le Rebelle est la représentation des forces démiurgiques en prise avec une masse qui n'a pas encore atteint la prise de conscience, il est possible de comprendre ce que les allégations de l'Amante ont d'erronné. Quand elle affirme que le Rebelle voulait faire du pays natal 'un hurlement de veuve, un gémissement d'orphelin!'⁴⁵

Elle n'a pas compris:

La grande lutte trois siècles₄₆ de nuit
amère conjurés contre nous.

Elle perd de vue ce but ultime que s'est fixé le Rebelle:

que de mon sang₄₇ oui, que de mon sang je fonde
ce peuple.

Le refus de ce monde

mat de cheveux cabrés 48

étonne l'Amante qui, loin de voir les raisons premières du Rebelle, n'en a aperçu que des interprétations superficielles. Quand vient la mère, nous sommes témoins de la même inflexibilité dans l'un et l'autre parti. Le Rebelle est l'aliéné qui a 'rencontré' la liberté. Le contact avec celle-ci a anéanti toutes les autres valeurs de compromis. Si son coeur est maintenant 'plein de combat,'⁴⁹ c'est à l'assaut de ce bien sans égal qu'il veut se lancer. Seule la grandeur inénarrable de la 'liberté' peut justifier cette violence qui fait que la main et les yeux du Rebelle soient pleins de sang. Mais, et ceci n'est pas une contradiction, il peut affirmer:

Je ne suis pas un coeur aride.
 Je ne suis pas un coeur sans pitié. Je suis
 un homme de soif bonne⁵⁰ qui circule fou autour de
 mares empoisonnées.

'Ces mares empoisonnées' que, par une transmutation héroïque, le Rebelle veut transformer en

un pays magnifique, plein de soleil...
 de perroquets... de fruits... d'eau douce...
 d'arbres à pain. ... un pays de main ouverte... 51

Il y a, à la limite, identification entre le Rebelle et son pays tel qu'il est. Il assume, comme le poète du Cahier toutes les humiliations. Comment renoncerait-il à sa vengeance? Puisqu'il se définit lui-même comme la confluence d'un état à peine humainement agréé:

Mon nom: offensé; mon prénom: humilié, mon
 état; révolté; mon âge: l'âge de la pierre. 52

A l'humanité nonchalante et somnolente de sa mère, il veut opposer une humanité, une fraternité conquises par cette transmutation que je mentionnais plus haut. Il lui a fallu le baptême du sang;* son meurtre lui a entr'ouvert les portes de la liberté. Désormais, il appartient à un autre ordre.

Mais on pourrait arguer la loi biblique qui veut que qui tue par l'épée, périsse par l'épée. Ainsi, ayant fait couler le sang, il faut que périsse le Rebelle, bien que la cause du meurtre dont il s'est rendu coupable soit

* Le Rebelle a en effet tué son maître, signifiant ainsi son désir de liberté.

noble. C'est à ce niveau sans doute qu'on devrait arrêter toute analogie entre le Christ et le Rebelle. Dans un certain sens, le Christ aussi lutte pour un pays natal meilleur. Sa passion, il la subit parce que la foule n'a pas compris la portée de son message d'amour. Mais les mains du Christ ne se couvrent jamais du sang de ceux qui se veulent ses ennemis. Leçon d'amour admirable et compréhensible en autant que Jésus est Dieu le Fils. Ici, la magnanimité du Rebelle n'eût pas été interprétée de cette façon là. On eût parlé de somnolence, d'apathie. Il fallait au néophyte un geste héroïque; et les éclaboussures de sang qui lui servent de baptême, en font un homme à part, un initié qui pourrait arguer avec Mao Tsé TOUNG que ce qu'on ne gagne pas sur le champ de bataille, ne se gagne pas sur la table de conférence.

Le pays natal reste donc une entité à conquérir; et comme on ne fait pas d'omelette sans casser d'oeufs, le Rebelle tue le maître, marquant par ce geste extérieur, son adhésion à un ordre nouveau, par lequel la liberté a la saveur du lait. La réalité telle qu'elle est, telle que l'a léguée l'histoire, a joué son rôle; elle a ensemencé le refus initial, l'horreur de la misère. Et, comme je l'ai souligné, le Rebelle en est devenu l'incarnation. Son rêve, il le vit intensément dans la prison où il est enfermé, aussi bien que dans sa prison de chair. Le pays natal à bâtir est devenu la vérité ultime, dans les yeux de l'imagination du Rebelle; qu'on lui crève les yeux du corps physique, le désir de voir le rêve transformé en vérité n'est pas moins vivace:

Je veux un monde nu d'univers non timbré. 53

Parce que ce désir reste toujours éloigné de la réalité, le Rebelle devient l'incarnation des forces en conflit: l'aspiration vers l'idéal entrevu, et les 'miasmes morbides' d'un monde 'où la sueur n'est pas la soeur du rêve'.

L'impossibilité d'abolir l'une ou l'autre des postulations ne fera jamais du Rebelle un velléitaire. Son choix est fait. Le pays natal:

... notre paradis
terre d'abondance, de paix et de liberté
terre d'indicibles allégresses ⁵⁴

a trop d'attraits pour être perméable à l'hésitation. Voilà la source du frisson tragique. Le Rebelle peut affirmer avec Samba Diallo, héros du roman de Cheikh Hamidou Kane - L'Aventure Ambigüe:

Je ne suis pas un pays des Diallobé distinct,
face à un occident distinct et appréciant d'une
tête froide ce que je puis prendre et ce qu'il
faut que je lui laisse en contre partie.
Je suis devenu les deux. Il n'y a pas une tête
lucide entre deux termes d'un choix. Il n'y a
qu'une nature étrange en détresse de n'être pas
deux. ⁵⁵

Le Rebelle n'est-il pas devenu, d'une part, la convergence des vexations négro-africaines, d'autre part, ce que le contact avec l'Occident a fait de lui?

Si, dirons-nous, rien de contradictoire à cela, puisque 'tout homme porte (en lui) la forme entière de l'humaine condition,'⁵⁶ d'où naît donc le frisson

tragique, pourrait-on se demander? Il naît du fait que le contact avec l'Occident a obstrué la vérité, qu'il a faussé les étapes de la dialectique. Cette terre 'd'abondance' est devenue un enfer des hommes. La négation de ce présent spolié fait la grandeur du Rebelle, car c'est Lessing qui affirmait que

Ce qui fait la valeur de l'homme,
ce n'est pas la vérité qu'il possède, ou croit
posséder: c'est l'effort sincère qu'il fait pour
s'en rapprocher. Ce n'est point par la
possession, mais par la recherche de la vérité,
que grandissent les forces qui font sa perfection
toujours croissante.

Le Rebelle reste donc tout refus dans l'inacceptable, tout élévation vers un monde où tout serait:

ordre et beauté
luxe, clame, et volupté 58

Il mourra donc, le Rebelle, de ce que j'appellerai, pour user d'un terme biologique, carence osmique. L'apport de l'Occident ne coïncidant pas avec son rêve, la seule alternative reste la mort.

J'ai rêvé de lumière, d'enseignes d'or,
de sommeils pourprés de réveils 59
d'étincelles et de peaux de lynx...

Mais la localisation géographique qui tient lieu de pays natal n'offre que des mosaïques:

de plaintes
 de lèpres
 d'éléphantiasis
 de non lieu de déni⁶⁰ de justice de lynchage de
 morts lentes...

Frustration intégrale du désir. Condillac affirmait dans

L'Essai sur l'entendement humain⁶¹ que

désirer est le plus présent de nos besoins.
 Nous ne vivons plus que pour désirer et⁶²
 qu'autant que nous désirons.

C'est ce désir de se retrouver dans le temps et dans l'espace qui a motivé
 la recherche du Rebelle:

Je cherche les traces de ma puissance comme
 un dans la brousse les traces perdues d'un
 grand troupeau et j'enfonce à
 mi-jambes dans les hautes herbes du sang...⁶³

Recherche d'un rêve qui n'aboutit que dans le cercle vicieux d'un

64

Cul-de-sac de misère, de solitude, d'herbe puante.

La mort du Rebelle apporte donc une halte, une fin à ce qu'Hubert Juin
 appelle:

Cette démarche qui ne veut renoncer ni au
 particulier, ni à l'universel, et qui prétend⁶⁵
 atteindre à l'universel par le particulier.

Car, si la haine entre dans le processus de négation, elle n'en est

jamais la fin, elle n'est que l'étape d'une dialectique plus magnanime, en outre,

Ce n'est pas haïr que d'aimer son peuple,
je dis qu'il n'est pas de paix armée, de paix
sous l'oppression de fraternité sans
égalité. J'ai voulu tous les hommes frères, 66

affirme Chaka dans Ethiopiennes de Senghor. 67

Le dépassement magnanime du Rebelle ne transcende la réalité qu'en autant que sa mort est purificatrice. Le Rebelle est holocauste sacrificiel. Son grain meurt pour que naisse la nation. Sur le plan socio-politique, la mort du Rebelle est la tension entre la gigantesque affaire commerciale du 'maître' et le désir de liberté du 'mortiféré'. L'asservissement du dernier étant l'élément nécessaire, dès que le Rebelle refuse de baisser l'échine sous l'égide de cette prise de conscience que nous avons mentionnée, tout l'édifice est ébranlé. Propagateur d'âmes, Césaire se doit de dénoncer une idéologie systématisée et qui dénie à l'homme son droit à l'humanité. Il fallait réconcilier le noir avec lui-même, en mettant en question, ces valeurs qu'on étrennait devant lui, pendant que les siennes propres étaient reléguées au grenier des Folklores. Le processus est psychologique et sert de contre-poids au complexe d'infériorité longuement inoculé. Dans le même ordre d'idées, Césaire montrera la contradiction formelle entre civilisation et colonisation.

Le Discours se charge donc, par le biais de l'apologie des peuples dits sauvages (silvaticus, de silva, forêt), de récupérer la personnalité authentique d'une collectivité dont on a organisé l'asthénie.

Sursaut de l'individuation donc, qui implique la prise de conscience douloureuse de l'aliénation certes, mais aussi la découverte d'une supercherie. Le passage à la nation va nécessiter la divulgation de la duperie du système colonial. Le processus a pour fin la réconciliation de l'esprit du colonisé avec sa conscience propre.

Et Césaire écrit:

Les véritables leaders politiques de l'Afrique... ne peuvent être que des hommes engagés, fondamentalement engagés contre toutes les formes et les forces de dépersonnalisation de la culture africaine... Or la colonisation ne consiste pas seulement à se libérer de la présence coloniale, elle doit nécessairement se compléter par la liberté totale de de l'esprit de 'colonisé'.⁶⁸

Il en ressort deux idées essentielles: d'une part, les responsabilités du leader politique africain ou antillais l'érigent en psychologue engagé contre une psychose délibérément provoquée. D'autre part, il n'y a pas de décolonisation sans remise en question des méthodes et valeurs colonialistes. Car bâtie sur une supercherie, la colonisation a créé et perpétué un 'climat psychologique favorable à sa justification': l'emphase est mise sur une systématisation de valeurs négatives, imposées par la coercion, nanties d'une odeur scientifique, éléments qui offusquent les fins véritables, lucratives,

de l'entreprise coloniale. A la séquelle négative de la balkanisation, Césaire répond:

Parce que nous sommes des forces de vérités, nous sommes les réintroduceurs au monde de nos peuples et d'abord les réinventeurs de cette solidarité entre nous dont le colonialisme a essayé d'offusquer ou de détruire l'idée... Nous sommes en même temps les soldats de l'unité et de la fraternité.

Le rôle de l'homme de culture est réparateur: aux scissions artificielles, il impose l'unité, au bilan du colonialisme il ajoute tout le poids à portée déshumanisante qu'on a voulu recouvrir d'intentions humanitaires vides. Pour pouvoir réintroduire les peuples dits 'sauvages' ou 'primitifs' dans le concert des nations, il faut démonter le mécanisme de ferrement qui, comme un carcan, restreint toute liberté. Puis dénoncer les leurres, au nom de cette fraternité qui unit tous les hommes à la même condition. La socialité a ici, valeur ambivalente: créatrice et consommatrice de l'inspiration poétique. En tous cas, le discours social est l'essentiel de l'oeuvre césairienne, ce qui nécessite la préoccupation critique de l'existence du social dans le texte littéraire, les soucis de perspectives sociologique, historique et politique dans le texte littéraire. Le contexte du pays colonisé impose à l'écrivain cette démarche cristallisée dans l'opposition aux valeurs colonialistes et racistes. L'oeuvre littéraire devient le panégyrique de l'expérience collective, de la dignité humaine, le dithyrambe d'un universel exorcisé des valeurs négatives. C'est en ceci que la littérature devient document social. On conçoit de ce fait le rôle de l'inspiration poétique, de l'imagination, non certes pas comme une échappatoire qui éta-

blit une distanciation entre l'homme de culture et son destin, mais, au contraire, comme un palier indispensable qui lui permet de l'assumer adéquatement. On ne peut qualifier la dialectique césairienne de paligraphique que si on ignore le côté fonctionnel de l'oeuvre du poète-politicien, président aux réalités sociales de son peuple. C'est dans ce sens que politique et art fusionnent par osmose. L'ambiguïté entre art et la politique, l'un esthétique et l'autre fonctionnel s'efforce ici de trouver un terrain commun. Césaire cristallise lui-même ces deux fonctions: poète, il est aussi le dirigeant politique de Fort-de-France.

NOTES.

Et les chiens se taisaient, op. cité

- 1) "Et les chiens se taisaient", Présence Africaine, 1956, p. 61.
- 2) Et les chiens..., p. 12.
- 3) Ibidem, p. 12.
- 4) Ibidem, p. 12. - Découverte selon le désir d'élévation baudelairienne, 'hors de ce monde pour trouver du nouveau'.
C.F. Les Petits Poèmes en Prose ou le Spleen de Paris, ed. Garnier, Flammarion, 1967, p. 79, L'invitation au voyage où Baudelaire écrit: 'Un vrai pays de Cocagne, où tout est beau, riche, tranquille, honnête, où le luxe a plaisir à se mirer dans l'ordre...' Cet ailleurs est évoqué encore dans les Fleurs du Mal, ed. Garnier-Flammarion, 1961, pp. 155-160: Plonger au fond du gouffre, enfer ou ciel, qu'importe? Au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau!'. Ce thème est scandé avec la fréquence d'un leitmotiv et nous le retrouvons dans les Petits Poèmes en Prose (op. cité) p. 162: 'Enfin, mon âme fait explosion, et sagement elle me crie: "n'importe où! N'importe où! pourvu que ce soit hors de ce monde!"
- 5) Et les chiens..., p. 13.
- 6) Ibidem, p. 15.
- 7) Ibidem, p. 15.
- 8) Ibidem, p. 16.
- 9) Ibidem, p. 16.
- 10) Ibidem, p. 17.
- 11) Ibidem, p. 17.
- 12) Ibidem, p. 20.
- 13) Ibidem, p. 8.
- 14) Et les chiens..., p. 11.
- 15) Ibidem, p. 11.
- 16) Ibidem, p. 23.
- 17) Ibidem, p. 23.
- 18) Ibidem, p. 21.
- 19) Ibidem, p. 25.
- 20) Nerval, El Desdichado in Les Chimères, Lagarde et Michard, XIX^e siècle, éditions Bordas, Paris 1957, p. 274.
- 21) Et les chiens..., p. 36.
- 22) Ibidem, p. 36.
- 23) Cahier..., op. cité, p. 55.
- 24) Ibidem, p. 41.
- 25) Ibidem, p. 42.
- 26) Ibidem, p. 43.
- 27) Ibidem, p. 46. Metempsychose qui souhaite l'incarnation de l'âme dans l'historicité.
- 28) Ibidem, p. 46.
- 29) Ibidem, p.
- 30) Ibidem, p. 48.

- 32) Ibidem, p. 54.
- 33) Ibidem, p. 55.
- 34) Ibidem, p. 55.
- 35) Ibidem, p. 55.
- 36) Ibidem, p. 58.
- 37) Ibidem, p. 56.
- 38) Et les chiens..., p. 8.
- 39) Ibidem, p. 56.
- 40) Ibidem, pp. 56-57.
- 41) Ibidem, p. 57.
- 42) Ibidem, p. 8.
- 43) Ibidem, p. 59.
- 44) Ibidem, p. 60.
- 45) Ibidem, p. 61.
- 46) Ibidem, p. 61.
- 47) Ibidem, p. 62.
- 48) Ibidem, p. 62.
- 49) Ibidem, p. 66.
- 50) Ibidem, p. 67.
- 51) Ibidem, p. 67.
- 52) Ibidem, p. 88.
- 53) Ibidem, p. 68.
- 54) Ibidem, p. 68.
- 55) Cheikh Hamidou Kane, L'Aventure Ambiguë, Julliard, 1961, p. 9.
- 56) Montaigne, Essais, Livre de poche, Librairie générale française, 1972 (III, ii).
- 57) Lessing - voir page (102), no. 70.
- 58) Baudelaire, Fleurs du Mal. Il s'agit du poème LIII de Spleen et Idéal, ed. Garnier-Flammarion, Paris 1964, pp. 58-59.
- 59) Et les chiens..., p. 103.
- 60) Ibidem, p. 98.
- 61) Condillac, Essai sur l'entendement humain, Paris, P.U.F., 1964.
- 62) Ce désir est le désir d'être. N'est-ce pas dans ce sens que Sartre définit la négritude par 'l'être au monde du noir?', Orphée Noir, op. cité.
- 63) Et les chiens..., p. 110.
- 64) Ibidem, p. 111.
- 65) Hubert Juin, Aimé Césaire, Poète Noir, "Présence Africaine, Paris, 1967, p. 81.
- 66)
- 67) Senghor, Chaka, in Ethiopiennes, ed. critique et commentée par Papa Gueye N'diaye, Les nouvelles éditions africaines, Abidjan-Dakar 1974, pp. 66-67.
- 68) Aimé Césaire, 'La pensée politique de Sékou Touré', Présence Africaine, (art. cité), p. 68.
- 69) Aimé Césaire, 'L'homme de culture et ses responsabilités', Présence Africaine, (art. cité), pp. 120-22.
- 70) "Nicht die Wahrheit, in deren Besitz irgendein Mensch ist oder zu sein vermeinet, sondern die aufrichtige Mühe, die er angewandt hat, hinter die Wahrheit zu kommen, macht den Wert des Menschen. Denn nicht durch den Besitz, sondern durch die Nachforschung der Wahrheit erweitern sich seine Kraefte, worin allein seine immer wachsende Vollkommenheit besteht..." Lessings Werke, hrsg. von Kurt Wölfel, Dritter Band, Schriften II Antiquarische Schriften Theologische und Philosophische Schriften, Insel Verlag Frankfurt/Main, 1967.

DENONCIATION ET DEMISSION

"Je parle de millions d'hommes à qui on a savamment inculqué la peur, le complexe d'infériorité, le tremblement, l'agenouillement, le désespoir, le larbinisme."

(Aimé Césaire, Discours..., p. 22).

CHAPITRE QUATRIEME

Discours sur le colonialisme.

Dans ce qui suit, nous essayerons de dégager la prise de conscience césairienne en ce qui concerne la duperie d'un régime qui, tout en vidant ses victimes de vitalité, s'érige en mission civilisatrice. Césaire se propose de souligner les contradictions du colonialisme, bourgeois et capitaliste. Le pays natal se voudra harmonie donc dénonciation de tout ce qui tergiverse avec cet idéal. A la base de sa revendication, il y a le grand courant humaniste et philanthropique, né du XVI^{ème} siècle français et hérité par la bourgeoisie. Il va dévoiler l'antinomie éclatante entre les motifs de l'expansion bourgeoise et les principes dont celle-ci se réclame, soulignant 'qu'une civilisation qui ruse avec ses principes est une civilisation moribonde',¹⁵

Pour établir une personnalité antillaise autonome, il faut d'abord montrer la supercherie du colonialisme, en dévoiler les motifs réels et en établir le bilan. Ce processus marque une prise de conscience irréversible. Il fera aussi apprécier les valeurs sociales et culturelles que la colonisation a reléguées au boudoir. Le Discours sur le Colonialisme réfutera aussi toute la mosaïque des préjugés que l'exploiteur a compilée pour déshumaniser l'exploité, le chosifier sans remords. Parce qu'il faut guérir l'homme noir du complexe d'infériorité et de la peur systématiquement inoculés, il est nécessaire de

lui laisser entrevoir, les vrais motifs d'une entreprise dont il ne fut que la victime ou le collaborateur inaverti.

Il faut rétablir la lignée de la civilisation égyptienne, civilisation nègre qu'on a voulu arracher à cette allégeance génotypique pour des raisons bien définies. Il faut dévoiler la déshumanisation foncière de la colonisation qui ne met pas en rapport, mais établit des relations de maître à serviteur, pour mettre en exergue le côté négatif d'un processus qui se réclamait civilisateur.

Il faut montrer à quel prix l'hégémonie du pays colonisateur est assurée, et se demander si les hécatombes et les génocides sont justifiés par une prétendue doctrine civilisatrice fondée sur le principe de la force. D'autre part, et comme corollaire, il faut désormais, revendiquer le droit de présider soi-même à ses propres décisions, le droit de disposer de soi-même. Ceci après qu'on ait établi de manière irréfutable, l'allégeance à un destin, des règles de vie, des principes moraux et des expectatives différentes de celle artificielles et systématisées qu'imposent le colon. C'est l'essence de la Lettre à Maurice Thorez. Trouvons dans ces deux oeuvres les revendications qui de l'embryon du 'pays natal' césairien, apporteront une contribution appréciable à la civilisation de l'universel.

Face aux deux problèmes dont son hégémonie est redevable: le colonialisme et le prolétariat, l'Europe bourgeoise tergiverse et balbutie, comme étouffée dans ses propres contradictions. Il en résulte que désormais conscient d'un

tel état de chose, le colonisé s'érige en juge.

Les colonisés savent qu'ils ont sur les
colonialistes un avantage. Ils savent que
leurs 'maîtres provisoires mentent. ¹⁶

Il faut exposer au grand jour la fuasseté des équations initiales; ainsi, entre colonisation et civilisation se creuse un abîme, les institutions qui accompagnent la première ne comportant aucune portée philanthropique. Tous ces alias dévoilés, on est confronté à l'ultime vérité:

Le geste décisif est ici de l'aventurier
et du pirate, de l'épicier en grand et de
l'armateur, du chercheur d'or et du marchand,
de l'appétit et de la force... ¹⁷

On doit en convenir, l'Europe bourgeoise se voit acculée, pour résoudre ses concurrences à élargir ses horizons économiques. Pour supporter cette constatation, Césaire introduit un argument historique: ni Cortez au Mexique, ni Pizarre, ni Marco Polo ne se réclament de la race supérieure. Au contraire, l'introduction récente de l'équation:

Christianisme civilisation; paganisme sauvagerie

est la justification des exactions que souffrent les colonisés. A l'instar des croisés et des inquisiteurs, les colons sont revigorés par une pseudo-appartenance à un ordre supérieur. Cette dialectique erronée escamote la valeur humaine au profit d'une supériorité culturelle imposée de force.

L'autre élément négatif à l'actif de la colonisation: d'une part elle 'décivilise le colonisateur en stimulant ses instincts bestiaux de haine raciale, de convoitise' car 'chaque fois qu'il y a au Viêt-nam une tête coupée et un oeil crevé qu'en France on accepte, une fillette violée et qu'en France on accepte, un malgache supplicié et qu'en France on accepte, il y a un acquis de la civilisation qui pèse de son poids mort, une régression universelle qui s'opère...'¹⁸

D'autre part elle nie au colonisé sa valeur humaine, et, de ce fait, invalide toute fusion de cultures, au nom d'une arbitraire hiérarchie des races.

Césaire montre l'hypocrisie inhérente au désaveu général des méthodes hitlériennes, car dit-il, avant d'en être la victime, l'Europe bourgeoise en est la complice. Écoutons Césaire à propos de l'hitlérisme:

On l'a absout, on a fermé l'oeil là-dessus, on l'a légitimé, parce que, jusque-là, il ne s'était appliqué qu'à des peuples non européens; que ce nazisme-là, on l'a cultivé, on en est responsable, et qu'il sourd, qu'il perce, qu'il goutte, avant de l'engloutir dans ses eaux rougies de toutes les fissures de la civilisation occidentale et chrétienne.¹⁹

On est en droit de se demander pourquoi la différence d'intensité de la réaction humaniste? Pourquoi vitupère-t-on plus haut en face du phénomène - Hitler, que devant ces mêmes procédés appliqués aux 'Arabes d'Algérie, aux coolies de l'Inde et aux nègres d'Afrique'? L'homme semble donc avoir compartimenté le droit de l'homme, 'en avoir eu, en avoir encore une conception étroite et parcellaire, partielle et partielle et, tout compte fait, sordidement raciste.'²⁰

Césaire montre dans son Discours sur le Colonialisme que la société capitaliste dans son effort de survie, fait table rase des droits de l'homme et de la morale individuelle. Renan, Sarraut, Barde, Muller, Hitler, Loti, de Montagnac, d'Herisson, Saint-Arnaud, Bugeaud, Gérard, vont évoquer leurs boucheries, justifiées d'une part, par l'ambition chrétienne de supériorité, d'autre part, par le désir de survie économique. L'ensauvagement à travers lequel passe l'Europe bourgeoise prouve une chose:

Colonisation: tête de pont dans une civilisation de la barbarie d'où, à n'importe quel moment, peut déboucher la négation pure et simple de la civilisation. ²¹

Négation de la civilisation qui n'est que l'aboutissement d'une dialectique de la déshumanisation. Elle commence par mettre en question l'humanité du colonisé pour réduire les hécatombes à des faits insignifiants: Joseph de Maistre, Lapouge, Faguet, Jules Romains, organes d'un monde bourgeois miné à la base, soumis au joug de l'acquisition et de la thésaurisation, érigeant la réification au-dessus de toute échelle de valeurs humaines:

Nous aspirons, non à l'égalité, mais à la domination. Le pays de race étrangère devra redevenir un pays de serfs, de journaliers agricoles ou de travailleurs industriels. Il ne s'agit pas de supprimer les inégalités parmi les hommes, mais de les amplifier et d'en faire une loi. ²²

Ainsi parle Renan dans un livre au titre paradoxal: La Réforme Intellectuelle et Morale. Si ce livre apparaîtrait en France après, nous dit Césaire, 'une guerre que la France avait voulu du droit contre la force, cela en dit long sur les

moeurs bourgeoises.²³

Mais analysons pour notre compte le contenu de ce passage: le 'nous' - pluralité érige Renan au niveau de porte-parole de toute une couche sociale dont nous découvrons par la suite les intérêts. Remarquons les antinomies aliénatoires: égalité et domination; supprimer et amplifier. Le choix est net: 'le pays de race étrangère devra redevenir un pays de serfs, de journaliers agricoles ou de travailleurs industriels.' L'organe de la bourgeoisie a recours à un racisme mercantile. Frantz Fanon, dans son article "Racisme et culture",²⁴ affirme que 'le racisme... n'est qu'un élément de l'oppression systématisée d'un peuple.'²⁵ Il y a dans cette systématisation, dérobade des droits humains, razzias des éléments culturels, déracinement des patterns d'existence, assujettissement de l'élément humain au profit de la thésaurisation, donc réification, puisque le produit agricole et l'article manufacturé prennent le pas sur la valeur humaine bafouée. On écarte donc la suppression des inégalités dans une manigance qui se propose de transformer celles-ci en loi. Nous sommes en pleine doctrine nazie, historiquement, et géographiquement au sein même de l'apartheid. Renan ne s'arrête pas là: brutal et trop direct au début il va greffer à sa systématisation, d'abord une évocation de 'l'ordre providentiel', ensuite une classification à prétention naturelle. Notons que la dialectique bourgeoise traduit la psychose d'une classe minée par une phobie psycho-pathologique de la révolution. Elle va donc évoquer 'l'ordre naturel' des choses, niant de ce fait la portée dynamique de l'histoire, et partant, toute possibilité de révolution, c'est-à-dire d'évolution en dehors des cadres stratifiés qu'elle institue. Écoutons plutôt Renan:

La régénération des races inférieures ou abâtardies par les races supérieures est dans l'ordre providentiel chez l'humanité. L'homme du peuple est presque toujours, chez nous, un homme déclassé, sa lourde main est bien mieux faite pour manier l'épée que l'outil servile. Plutôt que de travailler, il choisit de se battre, c'est-à-dire qu'il revient à son premier état.

Regere imperio populus, voilà notre vocation.

Versez cette dévorante activité sur des pays qui, comme la Chine, appellent la conquête étrangère. Des aventuriers qui troublent la société européenne, faites un ver sacrum, un essaim comme ceux des Francs, des Lombards, des Normands, chacun sera dans son rôle. La nature a fait une race d'ouvriers, c'est la race chinoise, d'une dextérité de main merveilleuse sans presque aucun sentiment d'honneur; gouvernez-la avec justice, en prélevant d'elle, pour le bienfait d'un tel gouvernement, un ample douaire au profit de la race conquérante, elle sera satisfaite; une race de travailleurs de la terre, c'est le nègre; soyez pour lui bon et humain, et tout sera dans l'ordre; une race de maîtres et de soldats, c'est la race européenne. Réduisez cette noble race à travailler dans l'ergastule comme des nègres et des chinois, elle se révolte. Tout révolté est, chez nous, plus ou moins, un soldat qui a manqué sa vocation, un être fait pour la vie héroïque, et que vous appliquez à une besogne contraire à sa race, mauvais ouvrier, trop bon soldat. Or, la vie qui révolte nos travailleurs rendrait heureux un chinois, un fellah, êtres qui ne sont nullement militaires.

'Que chacun fasse ce pour quoi il est fait, et tout ira bien.'²⁶

Il ne manque rien à la déclaration de Renan. Le schéma conventionnel est suivi. L'élément de justification humanitaire: 'régénération des races inférieures ou abâtardies par les races supérieures'. Au sein même de cette évocation humanitaire, il n'est fait mention d'aucune fusion culturelle, au contraire, Renan introduit la subdivision: supérieure - inférieure. Cette casuistique est ambivalente: d'une part, elle pourvoit l'excuse humanitaire, d'autre part elle impose un jugement de valeur subjectif qui gomme toute évi-

dence historique, toute possibilité de dialogue. A lire Renan on est porté à oublier que l'Egypte fut le berceau civilisateur du monde méditerranéen, que son architecture, sa science, sa philosophie, sa musique, ses religions, son art et ses structures sociales inspirèrent les origines des temps, qu'il a été établi par le biais d'Hérodote, que les 'Egyptiens avaient la peau noire et les cheveux crépus, que même Volney au cours de ses voyages en Egypte, entre 1783 et 1785, constate au contact des Egyptiens, que

tous ont le visage bouffi, l'oeil gonflé, le nez écrasé, la lèvre grosse, en un mot, un vrai visage de mulâtre. J'étais tenté de l'attribuer au climat lorsqu'ayant été visité le sphinx, son aspect me donna le mot de l'énigme, en voyant cette nette caractéristique de nègre dans tous ses traits, je me rappelai ce passage remarquable d'Hérodote où il dit:

'Pour moi, j'estime que les colches sont une colonie des Egyptiens parce que comme eux, ils ont la peau noire et les cheveux crépus, c'est-à-dire que les anciens Egyptiens étaient de vrais nègres...'

On voit en quoi une telle constatation escamote la classification arbitraire et systématisée de Renan. Son assertion sociologique mêle élément émotionnel d'analyse à des ambitions pseudo-scientifiques qui octroient aux gènes caucasoïdes des particularités nettement sélectionnées, une dialectique bringuebalante, nimbée de mauvaise foi, déniait tout emprunt culturel, intégralement satisfaite. D'autre part, il faut trouver une excuse à l'animalité qui a soif du sang. Il faut satisfaire la délectation morbide. Alors on évoque les pays qui 'appellent la conquête étrangère', comme qui veut noyer son chien l'accuse de rage, on évoque le complexe de dépendance pour se faire une bonne conscience.

On a beau être 'supérieur', on ne sera pas pour autant épargné par les cas de déviations sociologiques. Ici aussi, le pays de conquête devra devenir le dépotoir où on se débarrasse 'des aventuriers qui troublent la société européenne.' Deux vérités restent essentielles à la "philosophie" de Renan: les structures sociales obéissent à des lois naturelles: 'la nature a fait une race d'ouvriers...'²⁸

Nous savons l'importance de cette notion d'immuabilité sociale, dans la hiérarchie bourgeoise. Elle nie tout pouvoir de mutabilité au processus historique. Elle est étroite de vue et fallacieuse dans sa quête de sécurité. La deuxième vérité, que révèle notre analyse, concerne l'acquisition matérielle, grand principe bourgeois qui en est aussi devenu la norme, l'échelle des valeurs. D'où la réification sans ambage d'une mosaïque de civilisations, l'emphase mise sur le prélèvement d'un ample douaire au profit de la race conquérante.' On voit déjà poindre ici, sous forme embryonnaire, tout le concept des pactes coloniaux et post-coloniaux, pactes qui, s'ils semblent profiter au pays de conquête, n'offrent cette apparence que pour mieux l'assujettir au carcan de la bourgeoisie anthropophage. Une autre justification du carnage. Il s'agit de l'argument des 'richesses sans emploi'²⁹. Césaire cite M. Albert Sarraut qui évoque un 'droit de farouche isolement qui pérenniserait en des mains incapables la vaine possession de richesses sans emploi.' Le même argument est repris par R.P. Barde, pour qui la répartition divine des biens du monde ne répond ni aux desseins de Dieu, ni aux 'exigences de la collectivité humaine'. Le même argument érigé en leitmotiv scandé, revient sous la plume de R.P. Muller:

Que l'humanité ne doit pas, ne peut pas souffrir que l'incapacité, l'incurie, la paresse des peuples sauvages laissent indéfiniment sans emploi les richesses que Dieu leur a confiées avec mission de les faire servir au bien de tous. 30

Césaire mettra dans la bouche du grand Promoteur (Et les chiens...), le même argument. Examinons-en le contenu

On vitupère, quand au lendemain de la guerre franco-prussienne, on est amputé de l'Alsace et de la Lorraine; on s'arme jusqu'aux dents quand Hitler occupe Tchécoslovaquie et Pologne; on crie haro sur le baudet quand il viole la neutralité de la Belgique, pendant l'occupation allemande le mouvement de la France-libre tombe dans un choix sémantique hautement émotionnel, on se réfère à la mainmise teutonnes, on parle de 'l'envahisseur'. Vérité en deça des Pyrénées, erreur au-delà. Quand on n'est plus concerné, on a automatiquement recours à une dialectique de la force, prévalant le droit. Hitler tonitruait lui aussi pour un espace vital qui abriterait son phantasmagorique état de 100,000.000 d'Aryens. Son argument rencontrait à mi-chemin l'évocation de richesses sans emploi, d'espaces non mis en valeur. On appréciera donc la supercherie de ce droit qui se substitue à la force avec la flexibilité même des cupidités. Passons au côté théologique de l'argument. Il nous semble que l'assertion du Père Barde pêche par contradiction: si les biens de ce monde sont 'indéfiniment répartis', il nous semble que ceci fait intégralement partie du dessein providentiel. Lui qui est Bonté, Equité, Amour et Perfection l'a voulu ainsi: par quel processus égocentrique et présomptueux telle ou telle nation colonisatrice, peut-elle s'arroger le droit de pénétration des 'desseins de Dieu?' Barde se réfère aussi à la 'collectivité humaine'. Mais passons à

son compère, le Père Muller. Si Dieu a confié toutes ces richesses 'avec mission de les faire servir au bien de tous', comment se fait-il que, l'expropriation achevée, les populations autochtones sous la férule des 'humanitaires' doctrinaires tel que Muller, se voient plongées de plus en plus dans une misère aggravée d'humiliation, pendant que la puissance conquérante se meurt de trop manger? Comment justifier le génocide des Arawaks, des Aztèques, des Indiens d'Amérique du Nord, l'esclavage?

La duperie est cousue de fil blanc. Derrière Sarraut, Barde, Muller, il y a la même apologie d'une idéologie bourgeoise qui a corrompu religion, politique, jurisprudence. Tout se passe comme si, mesmerisé par les reflets aurifères, la justification bourgeoise ne pouvait aborder que le biais de la réification. Dialectique de la mauvaise foi, car aucune casuistique n'invaliderait l'apport négatif de l'emploi de la force, la responsabilité du tas de cadavres que celle-ci implique. Et césaire d'affirmer 'qu'une civilisation qui justifie la colonisation - donc la force - est déjà une civilisation malade, une civilisation moralement atteinte...'³¹ L'Europe est comptable devant la communauté humaine du plus haut tas de cadavres de l'histoire.'³²

On peut donc faire la recherche pathogénique des effets de la colonisation sur le citoyen (entendez membre du genre humain). L'étude des signes pathognomoniques, révèlent une tendance marquée à l'hématophagie. Lisons avec Césaire:

Pour chasser les idées qui m'assiègent quelquefois,
je fais couper des têtes, non pas des têtes
d'artichauts, mais bien des têtes d'hommes. 33

Signé le colonel de Montagnac à la conquête de l'Algérie.

Il est vrai que nous rapportons un plein baril
d'oreilles récoltées, paire à paire, sur les
prisonniers, amis ou ennemis. ³⁴

Ainsi parle le comte d'Herrison.

On ravage, on brûle, on pille³⁵, on détruit
les maisons et les arbres.

Signé Saint-Arnaud.

Il faut une grande invasion en Afrique
qui ressemble à ce que faisaient les Francs,
à ce que faisaient les Goths. ³⁶

Du Maréchal Bugeaud. Il y a plus, du commandant Gérard, à propos de la prise
d'Ambike:

Les tirailleurs n'avaient ordre de tuer que les
hommes, mais on ne les retint pas, enivrés de
l'odeur du sang, ils n'épargnèrent pas une femme
pas un enfant... A la fin de l'après-midi, sous
l'action de la chaleur, un petit brouillard
s'éleva: c'était le sang des cinq mille victimes,
l'ombre de ³⁷ la ville, qui s'évaporait au soleil
couchant.

Diagnostiquons: tendances sanguinivores doublées de délectation morbide.

Désordres psycho-pathologiques avec prédilection sadique; troubles psycho-
pathiques et tendances à la pyromanie. (Hérison; Saint-Arnaud). Et dans le

cas du Maréchal Bugeaud, illusionnisme et folie des grandeurs qui seraient comiques s'ils ne supposaient pas tant d'hécatombes. Hématophagie et sadisme démoniaques, dans le cas du commandant Gérard, il les double de délectation morose, à l'instar de Loti.³⁸

Ici, on se doit de faire un point. Césaire conclut à la suite de ces récits de tueries,

je pense que ces têtes d'hommes, ces récoltes d'oreilles, ces maisons brûlées, ces invasions gothiques, ce sang qui fume, ces villes qui s'évaporent au tranchant du glaive, on ne s'en débarrassera pas à si bon compte. Ils prouvent que la colonisation, je le répète, déshumanise l'homme même le plus civilisé, que l'action coloniale, l'entreprise coloniale, la conquête coloniale, fondée sur le mépris de l'homme indigène et justifiée par ce mépris, tend inévitablement à modifier celui qui l'entreprend; que le colonisateur, qui, pour se donner bonne conscience, s'habitue à voir dans l'autre la bête, s'entraîne à le traiter en bête, tend³⁹ objectivement à se transformer lui-même en bête.

Ajoutons à cette conclusion que ces massacres, où la force prévaut le droit, établissent une équation bijective, une correspondance biunivoque entre la loi de la jungle, où le plus fort mange le plus faible, parce que 'la raison du plus fort est toujours la meilleure', et la loi de l'homme (pseudo animal rationnel). On voit très mal le message civilisateur d'un processus qui est lui-même le déni de la civilisation, en autant que celle-ci se définit, par extension, comme l'avancement de l'humanité dans l'ordre moral, intellectuel, social.⁴⁰

Il n'est pas étonnant, d'après cette dernière constatation, de remarquer dans les méthodes de conquête mentionnées plus haut, carence intégrale 'd'avancement', mais en plus, assertion répétée d'animalité.

Animalité que ne désavoue pas Carl Sieger dans son Essai sur la Colonisation.

Les pays neufs sont un vaste champ ouvert aux activités individuelles, violentes, qui, dans les métropoles, se heurteraient à certains préjugés, à une conception sage et réglée de la vie, et qui, aux colonies, peuvent se développer plus librement et mieux affirmer par suite, leur valeur. Ainsi, les colonies peuvent, à un certain point, servir de soupape de sûreté à la société moderne.⁴¹

C'est, dit Césaire, par le coeur que les 'civilisations' commencent par pourrir. Ainsi une des supercherries favorites de la colonisation - civiliser les peuples barbares - est dépistée: c'est à 'des excrocs, des parjures, des faussaires, des voleurs, des proxénètes'⁴² qu'incombe le lot d'importer vers les colonies, les vertus civilisatrices, et le message chrétien d'amour. Dès lors tout bilan positif de la colonisation souffre des relents de réification.

L'opposition: Deterding, Royal Dutch, Standard Oil - Aztèques, Incas, Océanie, Nigéria, Nyassaland, introduit d'une part la violence anonyme, cupide et destructrice des sociétés multinationales, alors que le deuxième membre du diptyque se colore de la résonance nostalgique qu'octroie le génocide.

Bilan négatif, en outre, en ce qui concerne la mise en commun, la fusion enrichissante de deux cultures. La colonisation, s'en étonnera-t-on après les

On peut tout au plus ne parler que d'aculturation.

méthodes mentionnées plus haut, n'établit pas ce contact. Elle se propose, sans toujours l'avouer, l'annihilation des modalités socio-économiques autant que culturelles, du peuple soumis. Ainsi à toute mention positive des apports coloniaux, s'opposent les valeurs bafouées. Césaire écrit:

J'ai parlé de contact. Entre colonisateur et colonisé, il n'y a de place que pour la corvée, l'intimidation, la pression, la police, l'impôt, le vol, le viol, les cultures obligatoires, le mépris, la méfiance, la morgue, la suffisance, la mufflerie, des élites décérébrées, des masses avilies. 43

Double déshumanisation, réification ambivalente qui chosifie et l'opresseur suffisant et l'oppressé humilié. Aucun bilan d'accomplissement matériel ne peut justifier l'aliénation 'de millions d'hommes à qui on a inculqué savamment la peur, le complexe d'infériorité, le tremblement, l'agenouillement, le désespoir, le larbinisme.⁴⁴

A cette litanie de tares psychologiques, greffons les conséquences d'une brutale mainmise. Césaire écrit:

Cultures vivrières détruites, sous-alimentation installée, développement agricole orienté selon le seul bénéfice des métropoles,⁴⁵ rafles de produits, rafles de matières premières.

Destruction systématisée qui, aux anciens abus vient superimposer de nouveaux. Mystification dont on ne retiendra qu'un but, la thésaurisation poussée à un niveau monstrueux. D'où la justification de cette note nostalgique:

Chaque jour qui passe, chaque déni de justice,
 chaque matraquage de policier, chaque réclamation
 ouvrière noyée dans le sang, chaque scandale étouffé,
 chaque expédition punitive, chaque car de C.R.S.,
 chaque policier et chaque milicien nous fait sentir
 le prix de nos vieilles sociétés.⁴⁶

Pour l'Antillais arraché à son Afrique natale, c'est l'occasion d'une plongée dans la mémoire raciale d'où l'on sort revigoré des concepts de 'communauté', société dans laquelle l'état est au-dessus de tous les membres, mais au sein de laquelle, tous les membres prendront part à la construction nationale.⁴⁷

Oeuvre où l'individu disparaît et se reconnaît
 en même temps pleinement, pour la première fois. 48

Anté-capitalisme et aussi anti-capitalisme. Ceci explicable par le fait que la relation individu-propriété qu'évoque Rousseau dans son Discours sur les origines des inégalités, n'avait pas, dans la société africaine, pris l'effervescence que la bourgeoisie thésaurisatrice lui a façonnée. La société opérant sur une base communautaire, l'individualisme n'est pas concevable en dehors de l'unité et de la coopération. Le facteur mercantile de concurrence n'a pas sa raison d'être dans cette structure fraternelle, d'où son caractère anti-capitaliste. La spéculation idéologique en matière d'économie n'acquiert de sens plein qu'au sein d'une structure économique capitaliste (ceci est aussi vrai en ce qui concerne le capitalisme d'état); elle sert de soupape de sécurité simultanément au système bancaire, aux modalités d'investissements, elle s'évertue à contrôler le marché (bourse, cours de l'or, inflation), elle régimente ou du moins codifie

la concurrence et les prix. Ceci octroie à l'idée une place de choix en économie capitaliste. L'économie communautaire, au contraire, parce qu'elle supprimait mercantilisme, concurrence et prix, système monétaire et bargaining power, pouvait se permettre de demeurer prête du fait, concrète. Mais, devant les exactions d'une mainmise à l'indicible barbarie, on n'est pas en droit de désespérer, car par la vertu-force de l'histoire, 'les colonisations passent... les nations ne sommeillent qu'un temps... les peuples demeurent.'⁴⁹

Sans vouloir s'ériger en prophète d'un retour anti-européen, sans aller jusqu'à dénier ou sousestimer l'apport de l'Europe dans l'histoire de la pensée humaine, Césaire établit cependant que le drame de l'Afrique n'a pas été tant sa mise en contact tardive avec le monde que sa rencontre avec une Europe sous la domination d'une oligarchie financière, dénuée d'idéaux humanitaires. Cette Europe-là 'est comptable devant la communauté humaine du plus haut tas de cadavres de l'histoire.'⁵⁰

De plus, l'action colonisatrice cadrait avec ses fins financières: on a perennisé le côté pernicieux des structures locales, on a amalgamé, sur les abus passés, un système d'exactions modernes qu'on s'est forcé de justifier après coup. On met l'accent sur le développement technique de certains domaines pendant le régime colonial. A cette évidence, Césaire oppose le concept de 'mutation brusque' - 'l'eupéanisation' de l'Afrique ou de l'Asie n'était pas obligatoirement liée à l'occupation militaire. L'histoire ne dira jamais à quel stade de développement matériel ces sociétés seraient

sans l'intervention européenne.

L'exemple du Japon montre en outre que le développement technique eût pu se faire sans l'intervention de l'Europe. Césaire ajoute que la colonisation a ralenti le mouvement d'euro péanisation, que l'action coloniale a faussé cette avancée crescendo pour des fins de stratégie économique :

A preuve qu'à l'heure actuelle, ce sont les indigènes d'Afrique ou d'Asie qui réclament des écoles et que c'est l'Europe colonisatrice qui en refuse; que c'est l'homme africain qui demande des ports et des routes, que c'est l'Europe colonisatrice qui, à ce sujet lésine; que c'est le colonisé qui veut aller de l'avant,³¹ que c'est le colonisateur qui retient en arrière.

Au temps où Léon Bloy s'indigne de la supercherie qui envoie aux Indes des repris de justice chargés d'y porter 'l'exemple des vertus chrétiennes', la dichotomie, entre le message d'amour du christianisme, et les fins d'épuration sociologique et politique, est encore éclatante. Mais on a, aujourd'hui, érigé l'erreur au niveau de loi; et l'adepte du mysticisme adopte volontiers les méthodes des coupeurs de gorge: tortures moyenâgeuses aidant à stimuler les tréfonds primitifs et sauvages qui sommeillent en-dessous du mirage de civilisation. Lisons Joseph de Maistre:

Il n'y avait que trop de vérité dans ce premier mouvement des Européens qui refusèrent, au siècle de Colomb, de reconnaître leurs semblables dans les hommes dégradés qui peuplaient le nouveau monde... On ne saurait fixer un instant ses regards sur le sauvage sans lire l'anathème écrit, je ne dis pas seulement dans son âme,⁵² mais jusque sur la forme extérieure de son corps.

Je parlais plus haut d'une présomption égocentrique qui, en les Pères Barde et Muller, voulait déceler dans l'oeuvre colonisatrice une perpétuation du dessein de Dieu. La vieille vocation auprès des peuples barbares. On retrouve chez Joseph de Maistre, cette même pseudo-pénétration mystique. Tout ce qui semble posséder un système de valeurs différent, est tout de suite taxé de 'dégradé'. Une symbolique embryonnaire et 'sordidement raciste', parle d'anathème en se référant aux constitutions génotypique et biologique.

En outre de Maistre opère comme un individu imbu non seulement d'extraordinaires dons d'ubiquité, mais aussi des pouvoirs démiurgiques du liseur d'âme. Ainsi la pigmentation qui n'est scientifiquement qu'une couche protectrice contre l'intensité du soleil, devient, chez le bourgeois en mal de justification, signe extérieur d'une malédiction dont il ne nous révèle ni la provenance, ni la signification. Lapouge, quant à lui, verse dans la spéculation scientifique. Son échelle raciale est déjà établie et rejoint dans sa classification, et Renan et Hitler. Lisons.

Au point de vue sélectionniste, je regarderais comme fâcheux le très grand développement numérique des éléments jaunes et noirs qui seraient d'une élimination difficile. Si toutefois la société future s'organise sur une base dualiste, avec une classe dolicho-blonde dirigeante et une classe de race inférieure confinée dans la main-d'oeuvre la plus grossière, il est possible que ce dernier rôle incombe à des éléments jaunes et noirs. En ce cas d'ailleurs, ils ne seraient pas une gêne, mais un avantage pour les dolicho-blonds... Il ne faut pas oublier que l'esclavage n'a rien de plus anormal que la domestication du cheval ou du boeuf. Il est donc possible qu'il reparaisse dans l'avenir sous une forme quelconque. Cela se produira même probablement d'une manière inévitable si la solution simpliste n'intervient pas; une seule race supérieure, nivelée par sélection.

'Mouture scientifique'? Dans le choix sémantique peut-être: 'dolicho-blond', pour aryen, teuton ou nordique. L'idée d'une race nordique aux cheveux blonds et aux yeux bleus, supérieure et dirigeante, il n'est pas besoin d'en stipuler la provenance et les conséquences. Ce que cette 'sélection' a de scientifique nous paraît difficile à dire. La hiérarchie raciale semble suivre un schéma devenu traditionnel:⁵⁴ Aryens au sommet, suivis de toute une variation de tons, jusqu'au nègre et au jaune, serviles. Sélection arbitraire qui veut justifier son propre besoin de domination, affirmant celle-ci sans autre preuve 'scientifique' que celle de la classification systématisée. Ajoutons que tout le processus est souligné par l'élément déterminant de la force. Notons la justification de l'esclavage qui doit sauvegarder une bonne conscience: 'l'esclavage n'a rien de plus anormal que la domestication du cheval ou du boeuf.' Identification des éléments jaunes et noirs avec le boeuf ou le cheval. Double postulation: comme le cheval ou le boeuf, les éléments jaune et noir ont besoin de 'dressage'. Ceci constitue une élaboration subtile du complexe de dépendance. D'autre part, l'humanité de ces deux éléments se perd dans l'animalité du boeuf et du cheval, d'où l'absolution du processus: l'esclavage est légitime.

Mentionnons enfin le côté spéculatif de la déclaration. Lapouge renonce intégralement aux assertions; pour ce faire, il multiplie les conditionnels: 'regarderais, seraient, seraient.' A ces trois conditionnels, le style spéculatif adjoint le 'si' conjonction de subordination, synonyme de 'au cas où', et introducteur d'une note hypothétique, renforcée par les expressions 'il est possible', avec une teinte de doute, 'probablement'. L'expression, 'd'une

manière inévitable', introduit un peu plus de fermeté dans la spéculation, mais tout revient en cercle vicieux au 'si la solution simpliste...' Passons à M. Jules Romain.

Je n'accepte la discussion qu'avec des gens qui consentent à faire l'hypothèse suivante; une France ayant sur son sol métropolitain dix millions de noirs, dont cinq ou six millions dans la vallée de la Garonne. Le préjugé de race n'aurait-il jamais effleuré nos vaillantes populations du Sud-Ouest? Aucune inquiétude, si la question s'était posée de remettre tous les pouvoirs à ces nègres, fils d'esclaves?... La race noire n'a encore donné, ne donnera jamais un Einstein, un Stravinsky, un Gershwin.

La réponse de Césaire à ces balbutiements dont l'unique vérité n'est que la haine d'une race, me semble largement adéquate et suffisante; qu'il me soit permis d'ajouter simplement que nul être ne naît esclave. L'esclavage a été en ce qui concerne l'Afrique, la projection de l'ensauvagement d'une couche sociale particulière. La valeur négative du processus ne peut donc, en aucun cas, être amputée aux victimes du forfait. Dire 'Nègres, fils d'esclaves', c'est avouer être le complice de l'acte déshumanisant le plus féroce que mémoires d'hommes aient pu enregistrer. C'est accepter d'être, au mot de Césaire, 'le bâtisseur d'un monde de pestilence' (Et les chiens...), la force destructrice qui saccage sans conscience, et se retourne, après coup, pour partir d'un rire sardonique. Ainsi des empires du Soudan, du Ghana, du Bénin, et de la civilisation dont parlait Frobenius: 'Civilisé jusqu'à la moëlle des os! L'idée du nègre barbare est une invention européenne,'⁵⁶ pas un mot. Il ne serait cependant pas question d'un retour en arrière, de course en rond. Posons les chaînements essentiels de ce monde à naître: il ne s'agira nullement

de faire revivre une société morte, ni de perpétuer les cadres coloniaux, ni néo-coloniaux, car la pseudo-scientifique hiérarchie que ceux-ci perpétuent est une duperie; et il est puéril de jouer une lice des cultures. La société nouvelle se veut l'oeuvre de tous, 'riche de toute la puissance productive moderne, chaude de toute la fraternité antique.'⁵⁷

Ces idéaux, on s'en doute, ne se feront pas du jour au lendemain, d'autre part pour y arriver, il faudra franchir de multiples obstacles, vaincre la barrière goulue du capitalisme dont le colonialisme n'est qu'une conséquence. Pour ce faire, il faut mettre à l'index les 'chiens de garde du colonialisme'⁵⁸. Dans une énumération hautement sémantisée, Césaire nous en présente le palmarès. Le style Césairien épouse ici, des accents rabelaisiens, par le choix et la quantité sémantiques. Notons aussi la juxtaposition substantif-épithète, dans laquelle le substantif se charge de connoter la position sociale, pendant que l'adjectif qualificatif dévoile le masque: 'gouverneurs sadiques, préfets tortionnaires, colons flagellants, banquiers goulus, journalistes fielleux, académiciens goîtreux...' Tout se passe comme si l'épithète était seule chargée de sémantiser la juxtaposition des deux syntagmes, nominal et adjectival. Notons dans la même page (1) la valeur hautement sémantisée de certains épithètes: 'jaspi-neux, agrariens, goîtreux, dogonneux;' le même phénomène est répété quant aux substantifs: 'matagraboliseurs, mystificateurs, macrotteurs, désense.' Cette fusion adjectivale et nominale hautement sémantisée restreint parfois la lisibilité sans escamoter la verve ironique qui prend des accents acerbes de sarcasme,

... semblable au prince des nuées qui hante
la tempête et se rit de l'archer,...

Césaire, ayant découvert la mauvaise foi nimbée de haine d'une idéologie décadente, en établit le palmarès avec la hargne des justes qui abhorrent la muflerie ignominieuse. Passons en revue :

Gourou dans son livre Les pays tropicaux, ressasse la thèse combien séculière qui prétend que jamais il n'y eut de civilisation tropicale. Cette rengaine fait des peuples tropicaux, des éléments frappés d'un anathème raciste et géographique.

Le R.P. Tempels dans sa Philosophie bantoue s'épuise à plier la philosophie bantoue aux exigences d'une structure politique intéressée. Et Césaire souligne encore la mauvaise foi des thèses historiques, littéraires, psychologiques, sociologiques qui de par leur subjectivité chauvine à connotations racistes, leurs élaborations sur le caractère 'primitif' du négroïde, la systématisation intéressée de leurs études tendancieuses, se proposent de monopoliser à eux seuls tout pouvoir de pensée rationnelle, se réclamant d'un rationalisme qui, pour les besoins de la cause, gomme l'assertion cartésienne: 'la raison... est tout entière en chacun', escamote cette vision sceptique de Montaigne, maîtresse de tolérance et d'humanisme que tout homme porte en lui la forme entière de l'humaine condition, idée que nous retrouvons d'ailleurs chez Confucius, (551-478 av. J.C.):

La nature des hommes est identique: 60
ce sont leurs coutumes qui les séparent.

Que représente la thèse de Gourou: les populations indigènes n'ont pas contribuer

au développement de la science, 'cette divinité moderne', comme la nomme Michel Leiris. Le salut des pays tropicaux ne peut venir que d'ailleurs, notamment des pays occidentaux, tempérés. De temps en temps, cependant, une vue juste:

Le milieu tropical et les sociétés indigènes ont souffert de l'introduction de techniques mal adaptées, des corvées du portage, du travail forcé, de l'esclavage, de la transplantation des travailleurs d'une région dans une autre, de changements subits du milieu biologique, de conditions spéciales nouvelles et moins favorables. ⁶¹

M. Gourou perçoit le dilemme entre la stagnation économique et la sauvegarde des indigènes ou le développement économique provisoire et la régression des indigènes. Mais, comme le souligne Césaire, M. Gourou fait omission du fait que le dilemme ne naît que des modalités qu'impose un régime qui érige la thésaurisation au rang de divinité moderne.

Quant au R.P. Tempels, son tour de force constitue à faire table rase des procédés inhumains et des fins lucratives d'une intervention belge au Congo, pour mettre l'accent sur une 'philosophie bantoue' qu'il baptise au nom de l'or et d'une ontologie (fondement de la connaissance) flexible et larbaine. Sous la plumed de Tempels, l'ordre ontologique de la philosophie bantoue, venant de Dieu, distribue sa hiérarchie, du créateur, au blanc:

Les bantous nous ont considérés, nous les Blancs, et ce, dès le premier contact, de leur point de vue possible, celui de leur philosophie bantoue et "nous ont intégrés, dans leur hiérarchie des êtres-forces, à un échelon fort élevé." ⁶²

On voit quelles pérégrinations la justification d'un fait historico-politique a prises. Il fallait à tout prix amener de Dieu la carte blanche qui, simultanément, justifie l'ordre colonialiste belge, invalide toute accusation contre des procédés indicibles (tortures moyenâgeuses, génocides), et évoque le caractère puéril du Bantou qui, de par son complexe de dépendance, nécessite une mosaïque de tuteurs. On reconnaît le schéma. Il se dédouble dans le cas de M. Manoni de l'ajout du 'fardeau de l'homme blanc'. Cette dernière constatation est comparable à la conduite de projection évoquée en psychologie: les tortures, les pillages, les razzias de matières premières sont tous relégués à un autre plan, au profit de concepts tels que le fardeau de la civilisation occidentale, en opposition à l'ingratitude monstrueuse des populations autochtones. On voit la dextre gymnastique de cette casuistique de plus en plus talonnée par le doute. Et Césaire de conclure:

Et voici la saisissante unité de tout cela, la persévérante tentative bourgeoise de ramener les problèmes humains à des notions confortables et creuses: l'idée du complexe de dépendance chez Manoni, l'idée ontologique chez le R.P. Tempels, l'idée de 'tropicalité' chez Gourou. Que devient la Banque d'Indochine dans tout cela? Et la Banque de Madagascar? Et la chicote? Et l'impôt? Et la poignée de riz au Malgache ou au Nhaqué? Et ces martyrs; Et ces innocents assassinés? Et cet argent sanglant qui s'amasse dans vos coffres, messieurs?

Mais, continue Césaire, le temps n'est plus à la finasserie. Les arguments subtils et cousus vite, font de plus en plus place à d'autres plus directs, plus brutaux. Ainsi pour M. Yves Florenne, la France ne devrait pas s'intégrer, se diluer et disparaître génotypiquement:

Ce n'est pas en se perdant dans l'univers
humain avec son sang et son esprit, que la France⁶⁴
sera universelle, c'est en demeurant elle-même.

Prise de position directe, sans ambage, brutale, en opposition avec les grandes
vues d'expansion de Jaurès qui assurait que la France ne pouvait rester une
grande nation que si elle portait partout où besoins se faisaient sentir, sa
langue, sa culture, ses armes et son drapeau. Disons qu'après Hitler, il fal-
lait un racisme français. Tout se passe comme si la bourgeoisie digérait len-
tement, mais sûrement tout ce qui met en danger son hégémonie, et l'intégrait
dans son palmarès.

Voilà où en est arrivée la bourgeoisie française,
cinq ans après la défaite de Hitler! Et c'est en
cela précisément que réside son châtime⁶⁵nt historique:
d'être condamnée, y revenant comme par vice, à
remâcher le vom⁶⁵i de Hitler.

Le commentaire césairien a pour justification la similitude entre ces mots
d'Yves Florenne, et la revendication hitlérienne suivante:

Le but suprême de l'état peuple est de conserver
les éléments originaires de la race qui, en
répandant la culture, créent la beauté⁶⁶ et la
dignité d'une humanité supérieure.

On sait de quelle filiation le courant de pensée d'Yves Florenne se recommande.
Comment justifier la spoliation de la pensée humaniste de Confucius et Montai-
gne, aux élucubrations racistes dont nous sommes témoins? Signe de décadence.
Comment expliquer autrement une société qui en détruisant sa propre valeur
(humaine) s'évertue par le biais de finasseries de plus en plus grossières à

garder les yeux fermés? Le mal vient de loin. Césaire va le prouver à travers le témoignage de deux poètes, Baudelaire et Lautréamont. Le premier, dans une disposition misanthropique ayant pour cause la forfanterie ignominieuse de son époque, s'écrie:

Tout en ce monde sue le crime: le journal
la muraille et le visage de l'homme.⁶⁷

C'est au même poète que nous devons ce sentiment hautain de refus 'd'un monde où la sueur n'est pas la soeur du rêve.' Un besoin d'idéal, d'élévation, une vision étonnamment clairvoyante oblige Lautréamont 'à appréhender le monstre'⁶⁸ qu'est devenu l'homme mécanisé par le capitalisme ravageur. Le poète en mal d'idéal, le visionnaire, extirpe les relents méphitiques d'un milieu précis du XIX^{ème} siècle (1865): dénonciation du maléfisme impliqué dans l'amour de l'or, dans la lutte d'influence qui remplace la fraternité par le cumul. L'ennemi, dit Césaire, celui dont Lautréamont a fait l'ennemi 'anthropophage, sadique, décerveleur,' n'est pas au paradis des chrétiens, il se multiplie en chacun des magnats qui ont charge de perpétuation sur le capitalisme. Il n'est pas besoin de voir en ces assertions un athéisme réitéré autant que violent; il s'agit bel et bien de la dénonciation des tréfonds primitifs recouverts d'une couche laquée de sophistication, comme les 'tombeaux blanchis' que dénonce Christ. Et, il faut bien en convenir,

la bourgeoisie, en tant que classe est condamnée,
qu'on le veuille ou non, à prendre en charge toute
la barbarie de l'histoire, les tortures du Moyen-Age
comme l'inquisition, la raison d'Etat comme le

bellicisme, le racisme comme l'esclavagisme, bref, tout ce contre quoi elle a protesté et en termes inoubliables, du temps que, classes à l'attaque, elle incarnait le progrès humain. 69

J'ai parlé de conduite psychotique qui pousse la bourgeoisie à se considérer comme victime d'une imminente révolution qui mettrait en danger son hégémonie. Césaire en donne une autre preuve. M. Caillois, et avant lui, M. Massis (1927) prennent le fer pour une défense héroïque. M. Massis voulait protéger les cultures occidentales de la mise en question de l'avoir essentiel organisée par de 'désastreux prophètes'. M. Caillois part en campagne contre un malaise général né de la remise en question de certains idéaux culturels de l'Europe.

Nous retrouvons un schéma désormais commun: l'Occident et la science, au-delà, obscurantisme crasse dominé par le concept de participation, inventé et rejeté par Lévy-Bruhl qui concluait en seconde analyse que

ces esprits ne diffèrent point du nôtre du point de vue logique... Donc ne supportent pas plus que nous une contradiction formelle.... Donc rejettent comme nous, par une sorte de réflexe mental ce qui est logiquement impossible. 70

Ce que M. Caillois et une pléiade acariâtre de perpétuateurs d'obscurantisme reprochent à l'ethnographie, c'est d'avoir invalidé la différenciation; -homme civilisé - homme sauvage, par des trouvailles qui remettent en question la grossière hiérarchie qui compartimentait les hommes en supérieurs et inférieurs. Michel Leiris et Lévi-Strauss, en arrivant aux conclusions qu' 'il est puéril de vouloir hiérarchiser la culture,' et que la diversité des cultures n'est pas

un accident d'évolutionnisme, Otto Klineberg concluant que

C'est une erreur capitale de considérer les autres cultures comme inférieures à la nôtre, ⁷¹ simplement parce qu'elles sont différentes,...

ont opéré une mise en question profonde. A ces conclusions qui détruisent des assises longtemps maintenues, s'ajoutent des preuves de l'existence d'une civilisation mélanienne avancée. L'ethnographie, l'anthropologie et l'herméneutique attestent l'invention de l'arithmétique et de la géométrie par les Egyptiens, celle de l'astronomie par les Assyriens, de la chimie par les Arabes; l'Islam découvrant le rationalisme longtemps avant la pensée occidentale. Mais ces idées qui sonnent l'hallali de tout un système de valeurs, on les brosera sous le tapis; et M. Callois de conclure qu'il n'y a d'ethnologie que blanche. Alors, rétorque Césaire, et les musées où on a enfermé des tronçons de civilisations mutilées, vidées de leurs dynamismes vitaux? N'est-ce pas en partie pour 'fournir aux délices de l'amour-propre',⁷² qu'on a voulu saisir des objets dans le temps et dans l'espace, freiner et annihiler leur développement, pour provoquer des sourires satisfaits? Encore ici, pas de contact teinté de mépris, toute fusion toute connaissance (naître avec), impliquant obligatoirement respect, sympathie, au lieu que, pour M. Caillois par exemple, l'égalité des races ne peut se discuter que du point de vue du 'droit', et non du 'fait'.

De plus, à l'instar des personnes valides vis-à-vis des infirmes, cette inégalité de fait implique obligatoirement plus de devoirs, des charges supplémentaires, une responsabilité plus accrue. Nous retrouvons l'idée chère à M. Manoni, le fardeau de l'homme blanc, car, affirme M. Caillois,

... il existe actuellement, que les causes en soient biologiques ou historiques, des différences de niveau, de puissance et de valeur entre les différentes cultures.⁷³ Elles entraînent une inégalité de fait.

Nous y revoici. L'idée de supériorité congénitale, évoquant pour se consolider, la biologie ou l'histoire. Michel Leiris écrit dans son livre Cinq Etudes d'Ethnologie, à propos du racisme,

C'est par des arguments présentés sous le couvert de la science - cette divinité moderne - et de son objectivité qu'on cherche⁷⁴ à justifier rationnellement ce dogme obscurantiste.

Des assertions telles que celle ci-dessus ont littéralement sapé les bases des diviseurs racistes intéressés à maintenir des arguments pseudo-scientifiques pour les raisons qu'on a vues. Car, il faut bien en convenir, la source du racisme se trouve ailleurs que dans la science. Préconçu, le préjugé racial stimule des doutes profonds sur la portée rationnelle de notre époque, car il met au grand jour une des contradictions formelles la plus frappante. Lisons cette remarque du Dr. A. Métraux, tirée d'un article publié dans 'Le Courrier de l'Unesco' (Vol. III, no. 6-7), et citée par Michel Leiris, p. 11 de son livre:

Le racisme est une des manifestations les plus troublantes de la vaste révolution qui se produit dans le monde. Au moment où notre civilisation industrielle pénètre sur tous les points de la terre, arrachant les hommes de toutes couleurs à leurs plus anciennes traditions, une doctrine, à caractère faussement scientifique, est invoquée pour refuser à ces mêmes hommes, privés de leur héritage culturel, une participation entière aux avantages de la civilisation qui leur est imposée. Il existe donc au sein de notre civilisation, une contradiction fatale; d'une part elle souhaite ou

elle exige l'assimilation des autres cultures à des valeurs auxquelles elle attribue une perfection indiscutable, et d'autre part elle ne se résout pas à admettre que les deux tiers de l'humanité soient capables d'atteindre le but qu'elle propose. Par une étrange ironie, les victimes les plus douloureuses du dogme racial sont précisément les individus qui, par leur intelligence ou leur éducation, témoignent de sa fausseté.⁷⁵

La contradiction date de trois siècles et se maintient pour des raisons économique-politiques. Le dilemme demeure et on ne peut conclure qu'à l'incapacité qu'avoue la civilisation industrielle à fixer et à appliquer les modalités de l'humanisme, 'l'humanisme à la mesure du monde.' De plus, ajoute Césaire, l'Occident fait le vide autour de lui en étouffant l'éclosion des nations, le danger reste que si à ce vide on ne porte pas remède,

l'Europe... périra du vide qu'elle a fait
autour d'elle.⁷⁶

Et Césaire d'établir un parallèle historique entre la cause de la décadence de Rome, selon la thèse de Quinet, et la situation contemporaine de l'Europe. La civilisation antique comportait une mosaïque de nations qui, sans toujours le stipuler, se soutenaient, se gardaient l'une l'autre.⁷⁷ L'empire romain en pleine expansion écrasera ces nations, ignorant qu'il était du rôle de 'boulevards' protecteurs qu'elles tenaient au sein même de sa domination. Quinet écrit:

Lors donc que Rome, dans cette prétendue marche triomphale vers la civilisation unique, eut détruit, l'une après l'autre, Carthage, l'Égypte, la Grèce, la Judée, la Perse, la Dacie, les Gaules, il arriva qu'elle avait dévoré elle-même les digues qui la protégeaient contre l'océan humain sous lequel elle devait périr.⁷⁸

La comparaison de Quinet est évocatrice:

Cet édifice social était soutenu par les nationalités comme par autant de colonnes différentes de marbre ou de porphyre.⁷⁹

On voit la frappante similarité entre la conquête romaine et celle de l'Europe bourgeoise. Et ce que Césaire lui reproche c'est la destruction intégrale des patries, des nationalités, l'annihilation de la 'racine de diversité',⁸⁰ 'le toit tutélaire' (Et les chiens...). Quant au 'péril yankee', Césaire en bon communiste qu'il était encore en 1955, met en garde contre:

L'américaine, la seule domination dont on ne réchappe pas. Je veux dire, dont on ne réchappe pas tout à fait indemne.⁸¹

Il met en garde contre la fascination de la machine qui mécanise l'homme et spolie son humanité. Le danger étant immense, argue Césaire, il exige une intervention de l'Europe occidentale en Afrique, en Océanie, à Madagascar, aux Antilles. Il ne s'agit plus ici d'une politique agressive de conquête, mais de quelque chose comme une oeuvre de restauration:

Une politique des nationalités... fondée sur le respect des peuples et des cultures...⁸²

Il ne s'agit pas tant de demander à l'Europe occidentale des 'réparations', que de faire appel à cette humanité vraie qui exige que le plus fort soit, non l'opresseur, mais le galvanisateur 'des cultures moribondes', celui qui sonne le réveil des patries et des civilisations:

Ce qui, en net, veut dire que le salut de l'Europe n'est pas l'affaire d'une révolution dans les méthodes; que c'est l'affaire de la Révolution. 83

Il faut en gros, remettre en question les méthodes, et la hiérarchie des valeurs qui ont conduit le monde devant l'impasse actuelle. Voilà pourquoi il s'agit de révolution, en autant que celle-ci implique évolution, vers des valeurs plus humaines. Comment réaliser cette égalité autrement qu'en réduisant le nombre des démunis pour préparer la venue d'une société épurée des stratifications sociales? Et, parce que dans le prolétariat se sont cristallisés 'tous les maux de l'histoire, tous les maux universels', c'est sa prépondérance qu'il faut assurer pour réhabiliter notre croyance en l'hégémonie de l'homme comme valeur par excellence et au-dessus de toute thésaurisation.

Concluons. Le Discours sur le Colonialisme est une dénonciation. Il est plus, la postulation d'un idéal de bonté naturelle abâtardie par le processus historique, et voici le lien saisissant entre les deux, Césaire se fait le prophète de la décadence d'une Europe Occidentale qui éluderait une révolution ayant pour but la réinstauration de l'humain. On pourrait se demander, pourquoi cette mise en garde? L'homme, de par sa formation se réclame, en grande partie de cette Europe Occidentale dont il a compris (entendez prendre avec soi) les idéaux de justice, de liberté, d'égalité. De plus, petit fils de cette génération d'Africains qu'a traumatisés l'esclavage en les arrachant de leur milieu d'élection, le marxisme s'est greffé dans sa quête d'idéal, avec son analyse de l'histoire, son abolition de la hiérarchie conventionnelle et, sa promesse d'un pays natal où la sueur sera la soeur du rêve: désormais le noir qui est

historiquement, le démuné par excellence (depuis 300 ans), s'allie à tous les déshérités du monde et s'identifie au prolétariat. De ces éléments pas nécessairement contradictoires, on ne peut s'empêcher de remarquer, dans le Discours..., une certaine antinomie: la mise en garde de l'Europe, si elle comporte une part essentielle de dénonciation, n'escamote cependant pas l'attachement sentimental que renforce le 'péril yankee'. Cet attachement sentimental, (puisque je l'ai appelé de ce nom) ajoute une note de complexité à la construction du pays natal géographique, en autant que les idéaux marxistes sont en contradiction avec la situation géographique des Antilles dont l'économie est complémentaire de l'américaine. Césaire opère alors un retournement vers cette même Europe, mère de tant de litiges pour l'avertir, simultanément, que son poil est décati et qu'au seuil, veille une concurrente à la poigne de fer et à l'appétit glouton.

D'autre part, et de façon empirique, aucune classe convaincue de sa supériorité congénitale ne s'est arrêtée au cours des siècles, pour remédier, par un retournement magnanime, aux exactions dont elle s'est rendue coupable. Donc, s'il est vrai de dire qu'en matière humaine on ne peut parler impunément de domestication et qu'il faut plutôt souligner le besoin de contact, parce que science sans conscience n'est que ruine de l'âme, il faut cependant admettre que si révolution il y a, elle ne pourra sourdre que du prolétariat. D'un prolétariat qui, s'étant fait la confluence de tous les maux de l'histoire, incarnera des idéaux assez consolidés pour qu'il puisse s'emparer du droit d'être à la barre. Et c'est, dans un sens le message de la Lettre à Maurice Thorez.

Avant d'étudier le plan et le contenu de cette lettre, voyons-en les circonstances. Le 25 février 1956, Krushchev dénonce les crimes de Staline dans un rapport secret adressé au XX^{ème} congrès du parti communiste. Au nombre des accusations, le rapport dénonce les crimes du régime stalinien contre le peuple soviétique, le culte que Staline institua pour sa propre personnalité. Krushchev se propose donc d'entamer une vague de 'déstalinisation' à travers le monde communiste. Le texte du rapport dépasse les frontières secrètes qui lui étaient assignées, entre le 8 et le 19 mars 1956. Il sera entièrement publié en France, le 6 juin 1956 (Le Monde, pp. 2 et 3).

La Lettres à Maurice Thorez exprime d'abord

- a) stupeur, indignation et déception devant l'échec que représente les révélations de Krushchev.
- b) l'attitude du Parti Communiste français au XIV^{ème} congrès s'écarte des idéaux dont Césaire l'investissait.
- c) Césaire évoque, pour justifier sa démission, ce qu'il appelle des 'considérations d'homme de couleur.' Il nous laisse entrevoir enfin les principaux chaînements du pays natal à venir.

Commençons par le fait que révèle le rapport de Krushchev. Les rapports entre le pouvoir de l'Etat et la classe ouvrière sous le régime stalinien, impliquent l'existence, en Union Soviétique, d'un vrai capitalisme d'Etat, exploitant l'ouvrier d'une manière fort peu différente de celle de l'Europe Occidentale. D'autre part le rapport entre l'Etat et les partis frères restent tendus, dans le cas de la Yougoslavie en particulier, à cause de la volonté d'indépendance

de celle-ci. Ce qui permet de conclure au désir d'assujettissement nourri par l'Union Soviétique à l'endroit des partis non russes.

Au nom du socialisme, le stalinisme développe une bureaucratie labyrinthique et coupée du peuple, transformant en cauchemar le rêve du socialisme. Le stalinisme fait en outre usage de 'fraternalisme', agissant comme un grand frère, qui, d'une main parfois rude, s'arroge le droit de tracer la route de la Raison et du Progrès. Ces méthodes donnent lieu à des exactions, à des purges qui obstruent de morts, la route idyllique du socialisme:

Oui, ces morts, ces torturés, ces suppliciés, ni les réhabilitations posthumes, ni les funérailles nationales, ni les discours officiels ne prévaudront contre eux. Ils ne sont pas de ceux dont on conjure le spectre par quelque phrase mécanique. ⁸⁴

En outre Staline impose à tout le peuple, le culte de sa personnalité. En face de cette dénonciation, tous les partis communistes sont agités d'indignation (Italie, Pologne, Hongrie, Chine). Césaire s'étonne donc de la répugnance du Parti Communiste français à suivre la voie de la déstalinisation. Au Havre, pas de condamnation, on ne remet même pas en question les méthodes qui ont conduit Staline au crime. Cette attitude pousse Césaire à parler d'un stalinisme français. Il existait une alternative. Le Parti Communiste français eût pu entamer une autocritique, initier un mouvement de désolidarisation avec le crime; sans avoir à aller jusqu'au reniement, on eût pu façonner un nouveau départ. Au contraire, l'entêtement dans l'erreur, la prétention de ne s'être jamais trompé a prouvé une incapacité égocentrique à se 'déprendre' de soi-

même pour faire face à l'événement.

Mais avant cet avatar, des considérations d'ordre général désolidarisent le Parti Communiste et les convictions de Césaire: tendance à l'assimilationnisme, au chauvinisme inconscient, conviction bourgeoise de la supériorité de l'Europe Occidentale, oscillation vers un dogmatisme stalinien qui réintroduit au sein du Parti, la distinction peuples 'avancés' et peuples 'attardés'. On voit ce que cette distinction a de commun avec le paternalisme colonialiste.

Cette hiérarchie rapidement établie va initier un contract de maître à élève: ainsi le Parti Communiste métropolitain prend l'habitude de faire pour les peuples 'attardés', de penser pour eux; ce qui enlève aux colonisés le droit à l'initiative, et partant, le droit à la personnalité. Césaire conclut dans cet optique que le communisme français dans son action anti-colonialiste, porte encore les stigmates du colonialisme. Comme évidence de cette conclusion, il cite son 'malheureux pays, la Martinique': le Parti Communiste français n'a pu lui offrir que des perspectives utopiques ou l'utiliser dans des fins de stratégie mondiale. Comme conséquence de ce jeu, la Martinique s'est vue l'objet d'une assimilation intégrale à la métropole, isolée, de ce fait, dans le bassin Caraïbe, coupée de l'Afrique, ghetto insulaire ballotté aux rythmes des jeux politiques implantés artificiellement. Cette considération nous conduit au quatrième point de la revendication.

L'antisémitisme stalinien constitue une invalidation du rêve de fraternité et de l'idéal de justice recherchés dans le socialisme, et ceci implique

que les voies de l'homme de couleur et celles du communisme, tel qu'il est mis en pratique, diffèrent. D'une part, l'homme de couleur veut désormais être son propre Prométhée; il a pris conscience de sa singularité et accepte les responsabilités qui en découlent. Il veut vivre, de manière plus vraie ses singularités historique et culturelle, en conséquence, il se doit de découvrir ses voies vers l'avenir

les soins⁸⁵ de cette découverte ne regardent que nous.

D'autre part, la question coloniale lui étant essentielle, et non simplement corollaire d'un tout plus important, il en perçoit désormais la singularité. D'autant plus que le Parti Communiste donne, dans un vote, carte blanche au gouvernement Guy Mollet-Lacoste, pour sa politique nord-africaine. Cette complicité du Parti Communiste dans l'expansion coloniale démontre la divergence des points de vue entre la lutte du prolétariat français contre le capitalisme français, et la lutte des hommes de couleur contre le colonialisme, contre le racisme.

En plus, tout compte fait, la théorie marxiste présente un élément d'inapplicabilité dans les conditions politiques et sociales de l'homme de couleur, élément qui entrave, à l'heure actuelle, toute action d'organisation communiste inféodée à la métropole. D'ailleurs l'adhésion aux actions politiques métropolitaines projettent dans ces sociétés, des divisions artificielles:

et si au lieu de rejeter à priori et au nom d'une idéologie exclusive, des hommes pourtant honnêtes et foncièrement anti-colonialistes, il n'y avait pas plutôt lieu de rechercher une forme d'organisation aussi large et souple que possible, une forme d'organisation susceptible de donner élan au plus grand nombre, plutôt qu'à caporaliser un petit nombre. Une forme d'organisation où les marxistes seraient non pas noyés, mais où ils joueraient leur rôle de levain, d'inspirateur, d'orienteur et non celui qu'à présent ils jouent objectivement, de diviseurs des forces populaires.

L'impasse des Antilles provient justement de ces divisions arbitraires, en autant qu'elles ne représentant pas des divergences de vues sur les problèmes cruciaux au pays; et Césaire affirme:

J'opte pour le plus large contre le plus étroit;
pour le mouvement qui nous met au coude à coude avec
les autres et contre celui qui nous laisse
entre nous... pour celui qui libère l'énergie
créatrice des masses contre celui qui la canalise
et finalement la stérilise.

A la base de la démarche césairienne, il y a le pays natal à bâtir. Il faut en poser les chaînements, donc, 'sacrifier le secondaire, pour retrouver l'essentiel.' L'unité des peuples colonisés apparaît donc comme le 'rempart de la force et le gage de la confiance en l'avenir', une seule arme, l'unité. Cette fusion des énergies créatrices fournira des organisations originales, faites par le peuple, pour le peuple, soumises à des fins déterminées au préalable par le peuple. Il ne s'agira pas de consolider le particularisme, il faut éviter de confondre 'alliance et subordination; solidarité et démission'. Il faut rendre au peuple l'initiative, la personnalité, donc la liberté, pour bâtir. Césaire nous laisse entrevoir l'idéal de cette entité à bâtir.

Ma conception de l'universel est celle d'un universel riche de tout le particulier, riche de tous les particuliers, approfondissement et coexistence de tous les particuliers.

De cette définition on peut inférer que, pour contribuer à l'universel, pour offrir à cette mosaïque de particuliers, il faut être soi-même son propre Prométhée. Pour se penser il faut cesser de suivre, abandonner toutes les vieilles routes. C'est déjà l'itinéraire cartésien, qui jette le doute sur toutes les vérités qui ne lui sont pas données comme telles par son introspection.

'Il n'y a pas d'universalisme décharné', d'où la nécessité de s'inventer, d'inventer et de débarrasser son chemin des obstructions de la casuistique des autres. C'est, à notre sens ce qui motive la démission de Césaire.

NOTES:Discours sur le colonialisme, Lettre à Maurice Thorez.

A. Césaire, Discours sur le colonialisme, Présence Africaine, 1955.

- 15) Discours..., p. 7.
- 16) Ibidem, p. 8.
- 17) Ibidem, pp. 8-9.
- 18) Ibidem, p. 11.
- 19) Ibidem, p. 12.
- 20) Ibidem, p. 13.
- 21) Ibidem, p. 16.
- 22) Ibidem, p. 13.
- 23) Ibidem, p. 13.
- 24) Frantz Fanon, 'Racisme et culture', Présence Africaine, no. 8-10 (juin-nov. 1966), p. 122.
- 25) 'Racisme et culture', p. 123.
- 26) Discours..., pp. 13-14.
- 27) Cheikh Anta Kiop, 'Apports et Perspectives culturels de l'Afrique', Présence Africaine, Juin-Nov. 1956, p. 341.
- 28) Discours, p. 14.
- 29) Ibidem, p. 15.
- 30) Ibidem, p. 15.
- 31) Ibidem, p. 16.
- 32) Ibidem, p. 22.
- 33) Ibidem, p. 16.
- 34) Ibidem, p. 16.
- 35) Ibidem, p. 16.
- 36) Ibidem, pp. 16-17.
- 37) Ibidem, p. 17.
- 38) Pierre Loti (Julien Viaud), officier de Marine et écrivain français né à Rochefort (1850-1923). Césaire offre à la page 17 plus d'informations: Loti fait publier en sept. 1883 dans 'Le Figaro', le récit de la prise de Thouanan. Voici l'extrait que cite Césaire:
 'Alors la grande tuerie avait commencé.
 On avait fait des feux de salve-deux!
 et c'était plaisir de voir ces gerbes de balles, si facilement dirigeables, s'abattre sur eux deux fois par minute, au commandement d'une manière méthodique et sûre...
 On en voyait d'absolument fous, qui se relevaient pris d'un vertige de courir...
 Ils faisaient en zigzag et tout de travers cette course de la mort, se retroussant jusqu'aux reins d'une manière comique...
 et puis on s'amusait à compter les morts..'

- 39) Discours..., pp. 17-18.
- 40) Adolphe Hatzfeld, Arsène Darmesteter, Antoine Thomas,
Dictionnaire Général de la Langue Française
du commencement du XVII^e jusqu'à nos jours,
Tome I, Librairie De la Grave, Paris 1932.
- 41) Discours..., p. 18.
- 42) Ibidem, p. 24.
- 43) Ibidem, p. 19.
- 44) Ibidem, p. 20.
- 45) Ibidem, p. 20.
- 46) Ibidem, p. 21.
- 47) Aimé Césaire, 'La pensée politique de Sékou Touré', Présence Africaine,
(art. cité), p. 67.
- 48) Ibidem, p. 70.
- 49) Discours..., p. 21.
- 50) Ibidem, p. 22.
- 51) Ibidem, p. 23.
- 52) Ibidem, p. 26.
- 53) Ibidem, p. 27.
- 54) Ce schéma artificiel et systématisé appartient bel et bien au domaine de la supercherie. Claude Levi-Strauss écrit: 'Il serait vain d'avoir consacré tant de talent et tant d'efforts à montrer que rien, dans l'état actuel de la science, ne permet d'affirmer la supériorité ou l'infériorité intellectuelle d'une race par rapport à une autre, si c'était seulement pour restituer subrepticement sa consistance à la notion de race, en paraissant démontrer que les grands groupes ethniques qui composent l'humanité ont apporté, en tant que tels, des contributions spécifiques au patrimoine commun'.
- Claude Levi-Strauss, Race et Histoire, ed. Gonthier Unesco 1961, p. 9.
Et Michel Leiris fait écho à cette constatation: 'Il n'y a pas de race de maîtres en face de races d'esclaves: l'esclavage n'est pas né avec l'homme, il n'a fait son apparition que dans des sociétés assez développées au point de vue technique pour pouvoir entretenir des esclaves et en tirer avantage pour la production.'
Michel Leiris, Cinq Etudes d'Ethnologie, ed. Gonthier, 1951, Unesco et Gallimard, Paris, p. 79.
- 55) Discours..., p. 28.
- 56) Leo Frobenius, cité par Césaire, Discours, p. 30.
- 57) Ibidem, p. 29.
- 58) Ibidem, p. 32.
- 59) Baudelaire, L'Albatros in Les Fleurs du Mal (op. cité), p. 38.
- 60) Confucius, 551-478 av. J.C. K'ong tseu ou K'ong fou tseu, en Chinois, le plus célèbre philosophe de la Chine, fondateur d'un système de morale d'action qui met au premier rang l'effort constant pour cultiver sa personne et établir l'harmonie dans le corps social.
La citation est recueillie de Michel Leiris, 'Race et Civilisation' in Cinq Etudes d'Ethnologie, opus cité, p. 10.

- 61) Discours..., p. 34.
- 62) Ibidem, pp. 44-45.
- 63) Ibidem, p. 41.
- 64) Ibidem, p. 42.
- 65) Ibidem, p. 51.
- 66) Ibidem, pp. 51-52.
- 67) Baudelaire, Journaux Intimes, Librairie José Corti, p. 100, entrée XLIV, à rapprocher de Fusées XV.
- 68) Discours..., p. 45.
- 69) Ibidem, p. 46.
- 70) Les carnets de Lucien Levy-Bruhl, Presses Universitaires de France, 1949.
- 71) Otto Klineberg, University of Columbia Press; cité par Césaire, Discours, p. 49.
- 72) Discours..., p. 52.
- 73) Ibidem, p. 53.
- M. Caillois n'a évidemment pas lu C. Levi-Strauss: '... la diversité des cultures humaines ne doit pas nous inviter à une observation morcelante et morcelée. Elle est moins fonction de l'isolement des groupes que des relations qui les unissent.'
- C. Levi-Strauss, 'Diversité des cultures', in Race et Histoire, opus cité, p. 17.
- 74) Michel Leiris, opus cité, p. 12.
- 75) Ibidem, p. 11.
- 76) Discours..., p. 55.
- 77) Ibidem, p. 56.
- 78) Ibidem, p. 56.
- 79) Ibidem, p. 57.
- 80) Ibidem, p. 57.
- 81) Ibidem, p. 58.
- 82) Ibidem, p. 59.
- 83) Ibidem, p. 59.
- 84) Lettre à Maurice Thorez, Aimé Césaire, Présence Africaine, 1956, p. 5.
- 85) Ibidem, p. 5.
- 86) Ibidem, p. 9.
- 87) Ibidem, p. 9.
- 88) Ibidem, p. 15.

CONCLUSION

Concluons. Au terme de notre étude, prévenons une critique d'ordre méthodologique, évoquons quelques remarques sur la création poétique en contraste avec l'action politique. La première nous met en contact avec une vérité singulière que J. Sojcher nomme la 'métaphore de l'absence'.¹ Le questionnement du poète, dans cette optique, est motivé par une carence, de vérité, de destin autonome. Le questionnement, en retour, renverra à l'enfance.² La création poétique mêle donc deux termes pas nécessairement contradictoires: lucidité inactive et espoir apaisant. La transcendance qu'elle opère est toujours tension vers le non-savoir du créateur, cet avenir simultanément aveugle et charmeur. L'appropriation de cette transcendance est soumise à un processus de négation et de retournement, la vérité exigeant fondements nouveaux et revitalisation. Cette heuristique implique donc historicité, évocation d'une mémoire antérieure. Les termes concourants du dilemme confrontent le poète avec un dialogue déchirant entre: le non-être (qu'installe la tension entre Afrique, Antilles, Europe, Universel), la déliquescence de la vérité objective, palpable (Martinique, Diaspora, histoire), la carence, l'absence de ce terme ultime qui est l'être (l'universel, 'le toit tutélaire'). C'est le questionnement, l'interrogation qui révèle le dernier terme du processus mentionné. Le poète est saisi par cet ailleurs où, en termes baudelairiens, on trouvera un 'nouveau' purifié des miasmes morbides de l'impureté. Établissons donc que l'interrogation poétique est la pierre à bâtir de cet ailleurs mesmérien qui n'est pas toujours un Eldorado topographique, lointain,

mais, bien souvent, le coeur, transformé en demeure impossible de cet aujourd'hui impur. En termes nietzschéens, le 'Versucher', le chercheur, est tout entier dans la quête de 'ce pays qui s'appelle l'homme'. Si la quête poétique aboutit, découvrir 'le pays de l'avenir humain', c'est se familiariser avec 'la profondeur du monde' dont le désir du poète, et son immense amour ne sont que miroitements. La création poétique s'apparente alors à une ascèse, une élévation qui sape les bases d'un monde, (langage, pensée, éthique) grâce à ses vertus alcyonistes, à ses qualités de rêve sublimé. Refus du mensonge de l'être. Le poète fusionne les protestations: il refuse la déliquescence du sacré, la dégradation du langage; il proteste contre l'exiguïté de l'espace; il refuse 'tout ce qui pèse valeur de lèpre' - 'tout ce qui châtre l'homme de sa véritable humanité'.³ Etape négative de la poésie que cette série de négations, éclatement des ferrements qui réduisent l'espace, sapage des bases et des modalités de toute structure oppressive, fallacieuse, coercitive, toutes les morales qui procèdent des doctrines à prétentions dogmatiques, impérialistes, conventionnelles. Refus de la norme, donc refus de l'espace raréfié du réel, du quotidien tronqué, de l'homme châtré, aliéné. La création poétique se veut entrée dans le monde qui ne se vend pas aux puissances du temps. Au contraire, elle veut fonder sa culture sur les bases de l'inconnu, du risque, de la liberté. L'homme de culture qui adhère au courant eudémoniste et réifié de son époque, garde cependant la perception consciente d'une profondeur. L'époque et ses valeurs utiles restent une surface dont l'historicité, l'appartenance géo-génotypique, le refus permanent sont la profondeur. Avancée poétique comme

La forme même du poème est refus de la norme, éclatement.

fidélité à une identité perçue mais jamais garantie, car la configuration en est en perpétuelle transcendance, la destination imprécise.

Est-ce à dire que la création poétique nous installe dans le domaine de la phantasmagorie? Non, car l'art est la surréalité, au-dessus de l'utilité, de la réification qui sont elles, irréelles. Le refus poétique de la norme se confond alors avec le respect de l'être même des choses; il veut maintenir l'harmonie entre l'être des choses et l'être des hommes. Avancée poétique et possession du réel qui, permettent d'écouter le 'silence éloquent de notre finitude'.⁴

Quel est, dans notre contexte, le rôle de la création politique? Nous en retrouvons les principes dans les responsabilités de l'homme de culture. La structure du colonialisme comporte un côté négatif, projection d'asthénie, complexe d'infériorité. Le rôle de l'homme de culture est une thérapie. La négation poétique s'érige en mise en question intégrale des valeurs reçues. Il faut 'par tous les moyens hâter le mûrissement de la prise de conscience populaire'.⁵ Il faut souffler dans les braises du sentiment national, dénoncer le négatif des valeurs reçues. Voilà pourquoi 'l'écrivain et l'artiste préparent la bonne décolonisation en contribuant d'ores et déjà, pour leur part, à mettre de l'ordre dans le chaos culturel'.⁶ Processus circulaire et fondé sur la socialité de l'inspiration poétique, socialité fonctionnelle de sa fin. Dans le pays colonisé, le poème aspire alors au statut de document social. Parce qu'il a pour fins la création de l'homme, il révèle le dynamisme de la négation, car, si l'on veut créer, il faut commencer par détruire. La négation reste le premier temps de l'oeuvre créatrice. La création poétique postule donc

une métamorphose, celle de l'esclavage à la révolte. La découverte de l'homme en termes nietzschéens substitue surabondance, dépense, liberté, dynamiques; à l'avarice, au calcul et à l'esclavage, négatifs. C'est en ces termes que l'horizon césairien est celui du devenir, de la métamorphose, de la création, de la liberté. A la limite, création poétique et création politique fusionnent leur fin en cette volonté de puissance qui s'épuise à transsubstancier la fatalité en création. Dans cet itinéraire, il n'y a pas de place pour le nihilisme ou la résignation, au contraire, tout est soutenu par l'intense vouloir de changer la nature de l'homme, de réinventer l'homme. Le poète-politicien-démiurge intègre avec un grand naturel, les choses contradictoires, il est le totalisateur du monde, non le réducteur,

car l'art est cette vérité qui comme telle fusionne et brasse d'un seul jet les éléments analytiquement disparates.

Refus de la vie pour mieux en fonder les assises. Mais, et c'est ici le hiatus, si la poésie est souveraine en ceci qu'il lui manque l'efficacité du pouvoir, qu'elle n'a pas à se subordonner aux exigences et aux promesses de l'action qui est primat de l'avenir sur le présent, donc primat de la 'terre promise', elle ne peut cependant pas se substituer à l'ordre établi. En d'autres termes, la poésie ne change pas le monde. Souveraine au sein de l'univers syntaxique, la poésie peut-elle devenir et servile, et au service de la révolution? Nous retrouvons ici l'opposition traditionnelle entre le surréalisme et le communisme. Le premier se réclame de la liberté, de la souveraineté pure, de la révolte. Le deuxième prône l'action, la révolution.

On est porté à conclure que le droit est du domaine de l'action et l'art, la constatation sans pouvoir, la servilité inefficace. Il ne resterait plus qu'à inférer que la poésie, simple évocation par les mots de possibilités inaccessibles, volonté d'excéder le monde, crée un frisson tragique par sa vaine tentation d'installer la souveraineté dans le monde, de rendre la sublimation de cette souveraineté, fonctionnelle. Si nous nous arrêtons là, il nous faudrait admettre une erreur méthodologique: la quête de la pétition d'émergence du pays natal césairien ne pouvait mélanger écritures poétique et politique. On devrait, en outre donner raison à Bernadette Cailler qui argue que:

L'écriture poétique est une pratique: l'instant où l'on cherche l'application est aussi celui où nécessairement de fin le poème devient moyen. C'est alors confondre matériau et structure, et voir en l'art un geste secondaire de l'activité humaine.

Cette position, attrayante pour les partisans de 'l'art pour l'art', a cependant une part de vérité, en autant que le poème est souverain dans ses composantes syntaxiques, dans son choix de déictiques ou de modalisateurs. On conclurait donc volontiers avec Bernadette Cailler que

Ceci est dire que le politique de la poésie n'opère pas au même niveau que celui du discours et des engagements quotidiens. Le poète a le droit d'être lu dans l'absolu de son poème.

Mais nous avons établi que dans le cas des pays colonisés, nous étions face à

une esthétique fonctionnelle, que, parce que l'émotion esthétique réside dans la contestation du réel, dans ce cri poussé en face du visage impur de la réalité objective, parce que l'écriture poétique se veut structuration de l'homme, catharsique et projection de l'avenir, elle est, comme l'écriture romanesque, ou l'action politique, un fait sociologique. Recourons à Barthes :

Aussi l'écriture est-elle ambiguë : d'une part, elle naît incontestablement d'une confrontation de l'écrivain et de sa société, d'autre part, de cette finalité sociale, elle renvoie l'écrivain, par une sorte de transfert tragique, aux sources instrumentales de sa création, l'Histoire lui propose l'exigence d'un langage librement produit.¹⁰

On voit donc comment cette question de B. Cailler :

N'est-il pas des jours dans la vie d'un peuple où l'action politique doit céder le pas, reculer, voire s'absenter, au profit de l'action directement politique :¹¹

devient explétive. Affirmons que le procédé d'écriture est action politique, réinvention de l'homme bafoué, mûrissement de sa prise de conscience, structuration de ses groupements. La mise en question poétique développe la mise en action. Si la négation est une étape nécessaire du refus poétique, de l'indifférence au monde, la poésie reste, et à plus forte raison dans le contexte du pays colonisé, une action liée au but par le biais de la dénonciation, primat de la prise de conscience. La poétique césairienne n'est ni folie idéaliste, ni aberration romantique d'un absolu impondérable. A la limite, les inspirations poétique et politique de Césaire fusionnent dans l'amour et la loyauté, leurs données.

Si le pays natal césairien est toujours donné en transcendance, en dépassement, en tension, c'est qu'il n'appartient ni à l'historicité (Afrique), ni à l'intellectualité (France), ni à la topologie (Martinique), mais bien au domaine poétique qui est cristallisation et épuration de toutes ces données, leur extension à la Diaspora nègre, à tous les opprimés. Action politique, certes, parce qu'elle veut structurer l'homme, le réinventer et définir sa position dans le monde, faire de lui son propre Prométhée. Action poétique, simultanément, car Césaire écrit :

La poésie est cette démarche qui par le mot,
l'image, le mythe, l'amour et l'humour m'installe
au coeur vivant de moi-même et du monde. ¹²

Rédemption de l'égoïsme, égotisme qui par le biais de la parole, du cosmos, de l'histoire, du rire et de l'amour (ce terme fondamental), réconcilie le poète et lui-même, définit sa position dans le monde. La poésie n'est donc pas ici contemplation stérile et tour d'ivoire. Et voir, Césaire, toute souveraineté au moment de la création poétique; servile dans ses engagements politiques, dans sa lutte pour l'autonomie, serait une malhonnêteté critique. Ce serait n'admettre la révolte poétique que pour autant qu'elle devienne révolution, alors qu'il est indéniable que l'arrière-plan métaphysique de toute révolte reste révolutionnaire. Ainsi, juxtaposer communisme et surréalisme, c'est rapprocher d'une part pragmatisme et imaginaire, d'autre part, anarchie et pouvoir. Disons que pour le surréalisme, imaginaire et anarchie sont refus, révolte, et que, si pragmatisme et pouvoir sont les buts du communisme, les deux mouvements fusionnent dans le refus du regard impur du présent. Et Césaire écrit :

Si j'avais à définir une colonie je dirais que plus qu'un pays dépendant - Ce qui n'a pas grand sens dans un monde solidaire - C'est un pays dominé, aliéné, qui n'a d'existence qu'en fonction d'un ailleurs; un pays extraverti. Et cela à tous les points de vue: du point de vue politique, en ce que son administration est tout entière entre les mains d'une métropole; du point de vue économique, en ce que, réduit à l'état de débouché, son économie est intégrée dans une autre plus puissante; du point de vue social enfin, parce que dominé par un groupe de colons allogènes, tenant au sein de la population, grâce à la métropole, une situation privilégiée. Or c'est cela les Antilles. ¹³

Refus de la supercherie, de l'artificiel, de l'obstacle, dénonciation du régime colonial. C'est ce refus intégral qu'on ne peut comprendre que si on apprend les Antilles. C'est aussi (l'avons-nous assez dit), la pierre de touche de la prise de conscience; elle-même, primat du sentiment national. Cette dialectique est essentielle à l'étude de l'oeuvre de Césaire, et les points de vue, tel que cette remarque de Susan Frutkin, page 19:

Césaire's point of departure is clearly based on his own negative opinion of whites, and for him the world is divided inescapably into white and colored. His angry diatribes against Europe and the entire white world are vivid testimony to what can only be described as anti-white racism - tempered and moderated over the years - but in 1937, ¹⁴ an aggressive, violent, angry, if negative, racism.

montrent assez combien il est nécessaire de 'comprendre' les Antilles pour saisir la portée du message césairien. Sartre s'égare de la même façon quand il parle de 'racisme anti-raciste'. Comment peut-on taxer de raciste cette dialectique qui, toujours, évite les armes du bourreau? Césaire écrit:

Mais il faut se garder de la mystique de la violence.
 Il n'y a pas dans l'hécatombe une vertu telle
 qu'elle seule puisse fonder la cité!¹⁵

S. Frutkin se fourvoie dans son appréhension de la création poétique césairienne. Elle ne perçoit pas la circularité de cette écriture qui a pour point d'émergence la socialité, et pour fin, le social. L. Keslelout découvre l'importance du fait sociologique dans la dialectique césairienne quand elle écrit:

Pour comprendre la grande colère de Césaire et
 ses blessures et son angoisse, il faut apprendre les
 Antilles, contrée déshéritée malgré un
 merveilleux climat.¹⁶

Revert dans son livre supporte ce point de vue quand il souligne 'le luxe éclatant de quelques-uns et l'infinie misère de la masse.'¹⁷

La réponse, la plus térébrante, la plus probante aux allégations erronées de S. Frutkin, se trouve dans cette remarque de Césaire:

On me faisait des critiques grammaticales, mais on
 ne voulait pas voir le fond, c'est-à-dire
 la condition du nègre. Je crois qu'on aurait dû
 avant tout restituer l'homme à son cadre.¹⁸

Nous avons montré, dans le chapitre consacré à la révolte, que pour le Rebelle, le cri 'mort aux blancs!' n'était qu'une étape, et qu'à ce cri, il fallait crier 'mort!'. Il ne nous reste qu'un seul terme, immense, l'amour. S. Frutkin s'en prend ensuite au hiatus que d'après son analyse, Césaire crée en

substituant à la théorie marxiste de classe, une théorie haineuse et génotypique. Lisons plutôt:

in Notebook on Returning Home, however, race is one determining factor, not class. 19

Ici encore, il manque à la pénétration du critique un terme indispensable, et c'est Sartre que nous évoquerons cette fois:

Le nègre, comme le travailleur blanc, est victime de la structure capitaliste de notre société: cette situation lui dévoile son étroite solidarité, par-delà les nuances de peau, avec certaines classes d'européens opprimés, comme lui. Elle l'incite à projeter une société sans privilège où la pigmentation de la peau sera tenue pour un simple accident. Mais, si l'oppression est une, elle se circonstancie selon l'histoire et les conditions géographiques: le noir est la victime, en tant que noir, à titre d'indigène colonisé ou d'Africain déporté. Et puis qu'on l'opprime dans sa race et à cause d'elle, c'est d'abord de sa race qu'il lui faut prendre conscience. ²⁰

Voilà la véritable avancée de la préhension poétique césairienne: moment de séparation et de négativité, mise en question de la valeur imposée qui est le seul chemin vers l'abolition des différences de races. Un but précis, une dialectique systématisée qui n'a rien à voir avec l'effusion du coeur romantique; la poésie césairienne est fonctionnelle et répond à un besoin exactement défini: dialectique antithétique et dépassement. La négritude césairienne est amour. Comment concevoir alors ce pays natal césairien, s'il a pour composantes: acceptation du monde et refus du monde, au nom de la loi du coeur; tension entre passé et avenir; refus de domination, mais solida-

rité avec les opprimés de toute couleur? Un élément important, l'historicité du nègre. Par le biais de celle-ci, la conscience nègre s'érige à une préhension intuitive de la condition humaine. Parce que cette historicité a pour facteur principal, la souffrance.

C'est donc cette situation historique, qui, octroie au poète noir, une mission spéciale. C'est elle qui oriente la révolte et intensifie l'amour de la liberté. La négritude césairienne établira, certes, son égoïté (dialectique antithétique), mais elle insérera à la révolte son historicité et la sublimation de cet avenir (que nous nommons pays natal) pour que soit la mosaïque universelle. En d'autres termes, le côté dynamique de la souffrance initie une pénétration fort avancée sous la couche artificielle, réifiée et utile, vers cette vérité apollinienne, la souffrance, commun dénominateur des hommes. Subsumption qui, à la quête du Graal noir, révèle le substrat, valeur universelle de l'être. Le pays natal est dès lors, une tension, une ascèse, un approfondissement, une construction patiente, un futur. Ce processus introspectif, Sartre le nomme 'Orphique.'

M. Ngal qui, évoquant 'le toit tutélaire', cette mosaïque universelle, écrit,

Ces chênes, ces baobabs doivent-ils pousser
parallèlement sans possibilité de contact
ou d'échange? ²¹

On peut répondre par cette notion d'approfondissement césairien, qui, ayant découvert le substrat, en a aussi dévoilé le côté universel. 'Le toit tutélaire', quelle meilleure possibilité de contact, de fusion, d'échange? Sartre

a perçu ce dépassement lorsqu'il écrit:

L'originalité de Césaire est d'avoir coulé son souci étroit et puissant de nègre, d'opprimé et de militant dans le monde de la poésie la plus destructrice, la plus libre et la plus métaphysique, au moment où Eluard et Aragon échouaient à donner un contenu politique à leurs vers.²²

En agissant d'abord sur son particulier, Césaire s'efforce d'appréhender la nature: se gagner et gagner l'homme. Et la négritude césairienne est d'abord compréhension osmique. J. Laude écrit:

Tel est le sens qu'il convient de conférer désormais à cette notion de négritude, si mal comprise parfois en Occident. Elle n'oppose pas un racisme noir à un racisme blanc. En effet, elle n'est nullement statique ou passéiste, nullement renfermée sur elle-même; elle est historiquement élaborée dans une situation politique définie; d'abord, revendication d'une personnalité (opprimée et méprisée par le colonialisme) d'une liberté et d'une dignité reconnues par la plupart des autres civilisations, la négritude maintenant est affirmation et recherche d'une identité.²³

Ainsi donc, si le pays natal césairien est toujours en devenir, transcendance, dépassement, futur,

le poème de Césaire est le chemin initiatique du retour au pays natal, retour à soi et au monde, exploration d'une géographie intérieure projetée sur le miroir constamment présent d'un univers intérieur.²⁴

L'écriture dans son intégralité devient conjuration de la carence, du chaos. Les mots-thèmes deviennent matériaux, structuration, invention du langage, donc primat de la culture, ressourcement et sentiment national, cristallisation d'éléments épars (passé, île, culture), et, il faut en convenir,

Rite de passage vers un sens qu'on oserait dire
'natal', dans lequel on serait né....²⁵

L'écriture césairienne est donc épuration de cet itinéraire, recherche de la vraie culture, de l'homme dans sa totalité. Genèse de l'impossible dans un langage, le poème. Parce que la poésie est refus du palpable, elle demande l'impossible. Le poème se veut incarnation de cet impossible, donc triomphe de la liberté, avancée sans ambage, sans arrêt vers l'irréductible humanité. Voilà pourquoi le poète est le Diogène d'un au-delà soumis à une perpétuelle pétition d'émergence.

NOTES:Conclusion:

- 1) J. Sojcher, La démarche poétique, Essai, ed. Rencontre 1969, p. 19.
- 2) De façon générale l'absence ici va impliquer une 'enfance' historique en d'autres termes une origine. D'où l'importance du symbolisme de l'arbre: l'Afrique devient enracinement.
- 3) La démarche poétique, p. 23.
- 4) Ibidem, p. 40.
- 5) A. Césaire, 'l'homme de culture et ses responsabilités', art. cité; Présence Africaine, p. 117.
- 6) A. Césaire, 'l'homme de culture et ses responsabilités', art. cité; Présence Africaine, p. 120.
- 7) Ibidem, p. 121.
A rapprocher avec cette idée que cite Ngal dans son livre sur A. Césaire, (op. cité), et qu'il emprunte à Justine, Buchet, Chastel, 1965, p. 22.
'C'est dans l'exercice de son art que l'artiste trouve un heureux compromis avec tout ce qui l'a blessé ou vaincu dans la vie quotidienne, par l'imagination, non pour échapper à son destin comme fait l'homme ordinaire, mais pour l'accomplir le plus totalement et le plus adéquatement possible.'
- 8) Bernadette Cailler, Proposition poétique, une lecture de l'oeuvre d'Aimé Césaire, p. 14.
- 9) Ibidem, p. 14.
- 10) Barthes, Le Degré zéro de l'écriture.
- 11) B. Cailler, op. cité, pp. 14-15.
- 12) Ibidem, cité en entête.
- 13) A. Césaire, 'Crise dans les départements d'outre-mer', Présence Africaine, (art. cité,) p. 110.
- 14) Susan Frutkin, Aimé Césaire, Black between worlds, University of Miami, 1973, p. 19.
- 15) Aimé Césaire, 'La Pensée politique de Sékou Touré', Présence Africaine, (art. cité), p. 66.
- 16) Lilyan Kesteloot, "Aimé Césaire," Poètes d'aujourd'hui, Seghers 1962, p. 11.
- 17) E. Revert, Les Antilles, lib. Armand Colin, 1954. Eugène Revert écrit, p. 175:
'Il y a le climat, les conditions mêmes de logement de nourriture, d'habillement, et celui qui aurait envie de protester n'a qu'à s'en aller faire la coupe de cannes, sous le grand soleil, dans la plaine du Lamentin...'
- 18) Cahen, Propos recueillis in Afrique no. 5, oct. 1961.
- 19) Susan Frutkin, opus cité, p. 20.
- 20) Sartre, Orphée Noir in Senghor Anthologie de la Nouvelle Poésie nègre et malgache, Presses Universitaires de France, Paris 1972, p. XIV.

- 21) M. a M. Ngal, op. cité, p. 82.
- 22) Sartre, op. cité, p. XVI.
- 23) J. Laude, Revue d'Esthétique, no. 34, 1966, p. 427.
- 24) B. Cailler, op. cité, p. 215.
- 25) Ibidem, p. 215.

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE

I. Oeuvres de Césaire:

- Aimé Césaire, Cahier d'un retour au pays natal, poème, Présence Africaine, 1971, 155 p.
- Aimé Césaire, Discours sur le Colonialisme, Présence Africaine, 1955, 58. p.
- Aimé Césaire, Et les chiens se taisaient, Présence Africaine, 1956, 158 p.
- Aimé Césaire, Ferrements, poèmes, Seuil, 1960.
- Aimé Césaire, Lettre à Maurice Thorez, Présence Africaine, 1956.

II. Bibliographies.

- Senghor, Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de Langue Française, précédée de Orphée Noir, J.P. Sartre, Presses Universitaires de France, Paris, 1972, 227 p.
- Louis Drouot Soulanges Aperçu d'Histoire de la Caraïbe Française, Ed. Louis Drouot Soulanges, Paris, 1968, 72 p.
- Arvin March Black Frenchmen, The political Integration of the French Antilles, Schenkuran Publishing Co., Inc., Cambridge, Massachussets, 1971.
- R. Frucht Black Society in The New World, University of Alberta, Canada, Random House, New York, 1971.
- Michel Leiris Cinq Etudes d'Ethnologie, Editions Gonthier, 1951, 153 p.
- J.J. Rousseau Discours sur l'Origine et les Fondements de l'inégalité parmi les Hommes, Ed. Idées/Gallimard, 1965, 189 p.
- Condillac Essai sur L'entendement Humain, P.U.F., 1947, 301 p.
- Senghor Ethiopiennes, Editions Critique et Commentée par Papa Gueye N'daye, Les Nouvelles Editions Africaines - Abidjan-Dakar, 1974.
- Rabelais Gargantua, Editions Fernand Roches, Paris, 1929, 447 p.
- J. Roumain Gouverneurs de la Rosée, Editeurs Français Réunis, 1946, 219 p.
- Georg Lukacs History & Class Consciousness Studies in Marxist dialectics, The Mit Press, Cambridge, Massachussets, 1971, 356 p.

- Baudelaire Journaux Intimes (Fusées, Mon Cœur mis à nu, Carnet), Edition critique établie par Jacques Crépet et Georges Blin, Librairie José Corti, Paris, 1949, 475 p.
- Cheikh Hamidou Kane L'Aventure Ambigüe, Julliard, 1961, 209 p.
- Pascal L'Oeuvre de (Extraits), présentés par Guy Michaud, Librairie Hachette, 1969, 126 p.
- Auguste Joyau La Martinique: Carrefour du Monde Caraïbe, Editions des Horizons Caraïbes, Fort-de-France, 1967, 172 p.
- Eugène Revert Les Antilles, Librairie Armand Colin, Paris 1954, 220 p.
- Daniel Guérin Les Antilles Décolonisées, Présence Africaine, 1956, 188 p.
- Frantz Fanon Les damnés de la terre, Petite Collection Maspero, 1968, 232 p.
- Baudelaire Les Fleurs du Mal et autres poèmes, Edition Garnier Flammarion, Paris, 1964, 252 p.
- Kurt Wölfel Lessings Werke, Dritter Band, Schriften II, Antiquarische Schriften Theologische und Philosophische Schriften, Insel Verlag, Frankfurt/M. 1967, 687 p.
- Joachim Du Bellay Poems, Blackwell, Oxford, 1972, 178 p.
- Baudelaire Petits Poèmes en prose (le Spleen de Paris), Editions Garnier Flammarion, Paris 1967, 188 p.
- Claude Levi-Strauss Race et Histoire, Editions Gonthier, 1961, 135 p.
- Marian K. Slater The Carribean Family, St. Martin Press, New York, 1975, 264 p.
- Mc Cloy Shelby T. The Negro in The French West Indies, University of Kentucky Press, 1966.
- Claude Levi-Strauss Tristes Tropiques, Paris, 1956, 464 p.
- Luc Loslier Typologie des Centres Urbains de la Martinique, Sherbrooke, Université de Sherbrooke, Département de Géographie, 1971, 34 feuillets.

III. Oeuvres Critiques:

- Susan Frutkin Aimé Césaire, Black between worlds, Monograph in International Affairs, University of Miami, 1973, 66 p.
- Hubert Juin Aimé Césaire Poète Noir, Présence Africaine, 1956, 105 p.
- L. Kesteloot, B. Kotchy Aimé Césaire l'homme et l'oeuvre, Collection "Approches", 1973, 258 p.
- M. a M. Ngal Aimé Césaire, Un Homme à la recherche d'une patrie, Les Nouvelles Editions Africaines, Dakar, Abidjan, 1975, 293 p.
- Jacques Sojcher La démarche poétique, Essai, Editions Rencontres, 1969, 319 p.
- Thomas Melone La Négritude et la poésie négro-africaine, Présence Africaine, 1962, 137 p.
- Graham Falconer La Lecture Sociologique du texte romanesque, Edition Samuel Henri Mitterand Stevens Hakkert and Co., Toronto, 1975, 312 p.
- L. Kesteloot Les écrivains noirs de langue française, Université Libre de Bruxelles, avril 1965, 340 p.
- Bernadette Cailler Proposition Poétique, une lecture de l'Oeuvre d'Aimé Césaire, Editions Naaman de Sherbrooke, Québec, 1976, 244 p.

IV. Revue et journaux:

- Cekh Anta Diop "Apports et perspectives culturels de l'Afrique", Présence Africaine, no. 8, 9, 10 juin nov. 1956, p. 339 à 346.
- Aimé Césaire "Crise dans les départements d'Outre-mer ou crise de la départementalisation", Présence Africaine, no. 36, 1^{er} trimestre 1961, p. 109 à 111.
- Aimé Césaire "Culture et Colonisation", Présence Africaine, 1^{er} Congrès International, no. Spécial, Paris, 19-22 sept. 1956, p. 190 à 205.
- Aimé Césaire, "Décolonisation pour les Antilles", Présence Africaine, no. 7, avril-mai 1956, p. 7 à 16.
- "Discours du Général De Gaulle devant l'Assemblée Nationale du Mali", Présence Africaine, déc. 1959 - janv. 1960, p. 123 à 126.
- Aimé Césaire "Hommages à Amrouche", Présence Africaine, 2^{ème} trimestre, 1963, p. 187 à 189.

- Aimé Césaire "L'homme de culture et ses responsabilités", Présence Africaine, no. 24-25, fév.-mai 1959, p. 116 à 122.
- Paul Hazoumé "L'humanisme occidental et l'humanisme africain", Présence Africaine, no. XIV-XV, juin-sept. 1957, p. 29 à 45.
- R. Garaudy "L'apport de la culture africaine à la civilisation universelle", Présence Africaine, no. 85 du 1^{er} trimestre 1973, p. 113 à 125.
- Tom Théobalds "La littérature engagée et l'écrivain antillais", Présence Africaine, no. 27-28, août-nov. 1959, p. 27 à 36.
- Aimé Césaire "La pensée politique de Sékou Touré", Présence Africaine, no. 29, déc. 1959 - janv. 1960, p. 65 à 73.
- Léopold Sedar Senghor "L'esprit de la civilisation ou les lois de la culture négro-africaine", Présence Africaine, no. 8, 9, 10 juin-nov. 1956, p. 51 à 65.
- Gilbert Gratiant "La place du 'créole' dans l'expression antillaise", Présence Africaine, no. XIV-XV (juin, sept. 1957), p. 252 à 255.
- Léopold Sedar Senghor "Négritude et civilisation de l'Universel", Présence Africaine, no. 46, 2^{ème} trimestre 1963, p. 8 à 13.
- Frantz Fanon "Racisme et Culture", Présence Africaine, no. 8, 9, 10, juin-nov. 1956, p. 122 à 131.
- Jean Price Mars "Survivances Africaines et dynamisme de la culture noire outre Atlantique", Présence Africaine, no. 8, 9, 10, juin-nov. 1956, p. 272 à 280.